This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3433 07592170 4

DIALOGUES

DU

LANGAGE FRANÇOIS

ITALIANIZÉ

TOME II

DEUX DIALOGUES

DU NOUVEAU

LANGAGE FRANÇOIS
ITALIANIZÉ

et autrement desguizé, principalement entre les courtisans de ce temps

PAR

HENRI ESTIENNE

Réimprimé sur l'édition originale et unique de l'Auteur (1578)

TOME II

PARIS
ISIDORE LISEUX, ÉDITEUR
Quai Malaquais, N° 5
1883

DIALOGVE
SECOND
DU LANGAGE FRANÇOIS ITALIANIZÉ

CELTOPHILE. Ie vous y pren, monſieur Philauſone, ie vous y pren. vous eſtiez en vne treſprofonde cogitation. Il va bien que ie n'y eſtois pas ſi auant que vous. car nous nous fuſſions entrerencontrez ſans en ſçauoir rien. Or vous ſçay ie bon gré que vous eſtes homme de promeſſe: & prie Dieu de vous donner le bon iour.

PHILAVSONE. A vous auſsi ſoit-il donné. Ie vous baiſe la main de la bonne diligence dont vous auez vſé. car s'il m'euſt falu vous attendre, vous m'euſſiez faict beaucoup ſtenter.

CELTOPHILE. I'auois mis vn bon ordre pour ne m'oublier pas, craignant vous faire attendre.

PHILAVSONE. I'interprete vne telle crainte à vne grande amoreuoleſſe. Et quant à vous, pour mon

regard, vous deuiez bien faire eſtat de me trouuer ici, puiſque ie vous aues promis de venir à l'heure. Car ie veux bien que voſtre ſeigneurie ſçache que ce ſeret vne choſe fort ſtrane à tous ceux qui me cognoiſſent, de me voir manquer à ma parole. Et (pour ne vous point mentir) il m'increſce fort de voir vn tel manquement d'vn autre en mon endret.

CELTOPHILE. Tout va bien : nous ne pouuons aucunement nous plaindre l'vn de l'autre. Car ceſte promeſſe a eſté tenue non ſeulement reſpectiuement (s'il eſt licite de parler chicaniquement en preſence d'vn ſi braue courtiſan) mais auſsi treſegalement. Car ie penſe que ſi on contoit les pas qui ſont depuis nos maiſons iuſques ici, on trouueroit pareille diſtance depuis l'vne que depuis l'autre. Mais comment vous portez-vous depuis hier ?

PHILAVSONE. Veci la reſte. Il ſemble que vous trouuiez ceſte reſponſe eſtrange.

CELTOPHILE. Ie vous confeſſe qu'elle m'eſt nouuelle : ie ne ſçay pas ſi l'ayant bien conſideree, ie la trouueray eſtrange.

PHILAVSONE. Telle qu'elle eſt, auiourdhuy on l'oit de pluſieurs. Car quand on leur demande, Comment vous portez vous, ou Comment vous eſtes vous porté, depuis que ie ne vous ay veu, ils diſent, Voyci la reſte : ou, Vous voyez la reſte.

CELTOPHILE. Ie penſe & repenſe pourquoy ils parlent ainſi : mais ie ne puis trouuer la raiſon.

Ains il mè ſemble que telle reſponse ne peut auoir lieu ſinon quand on auroit vſé de ce propos (ou autre ſemblable) Voſtre maladie vous a oſté beaucoup de voſtre bonne couleur. Ou, vous a oſté beaucoup de voſtre embompoint. Car ceſte reſponſe ſeroit aucunement conuenable, Voyci la reſte. ou, Vous voyez la reſte.

PHILAVSONE. Ce n'eſt pas ſans raiſon que vous reiettez ceſte façon de parler, en ceſt vſage que ie luy ay donné : mais ie vous ay aduerti parcideuant qu'on vſet de pluſieurs mots & façons de parler pour le iourd'huy, ou il ne falet cercher ni ryme ni raiſon. Et ce mot ryme vient bien à propos à ce dont il eſt queſtion, eſtant dict (comme vous ſçauez) au lieu de *rythme*, du Grec *rythmos* (encore qu'on appelle *ryme*, les homœoteleutes qui ſont es vers Frances) car on pourret dire vrayement qu'en leurs nouuelles façons de parler, auſsi bien qu'en leurs nouuelles façons de faire (quant à la plus grand'part) il n'y a rien de ce qui eſtet appelé par les Grecs *rythmos* : & que *omnia ſunt arrythma*. Vela pourquoy il ne ſe faut pas amuſer à cercher les raiſons de telles nouuelles façons. Et auez vn bel exemple en ceſte reſponſe dont vous m'auez repris. Car encore qu'auiourdhuy elle coure par les bouches de pluſieurs, toutesfois la vouloir fonder ſur quelque raiſon, ce ſeret vouloir (comme dit ce bon valet à ſon maiſtre en vne des comedies de Terence) *cum ratione inſanire*.

CELTOPHILE. Vous me faites maintenant grand plaiſir.

PHILAVSONE. Ie prend grand plaiſir à vous faire plaiſir. Mais en quoy dites-vous que ie vous fay grand plaiſir?

CELTOPHILE. En ce que maintenant vous confeſſez tout librement comme il va du langage nouueau d'auiourdhuy. A quoy i'apperçoy que ceſte nuit vous auez penſé vn peu à voſtre conſcience. Et ceſte confeſsion ſera cauſe que ie vous pardonneray quelques mots italianizez, dont vous avez farci voſtre langage au commancement.

PHILAVSONE. Vous me les deuez bien pardonner, puiſque ç'a eſté de premier abord. Et encore ſi par bouffees i'en laſche quelques-vns, il vous plaira ne m'en faire point la guerre : pource qu'il me prend des mots italianizez, ainſi que des iuremens à quelques-vns qui s'en veulent garder. car apres que ie m'en ſuis gardé aſſez long temps, ils m'eſchappent tout ſoudain. Mais quand ie vous regarderay au viſage, alors *metus & magiſter prohibebunt.*

CELTOPHILE. Ie ſuis content d'eſtre voſtre magiſter en cela, puiſqu'il vous plaiſt m'appeler ainſi : mais vous n'auez pas eu ſi bon marché de moy, quant à ceſt office de magiſter, comme ie l'ay de vous : & encore moins l'aurez, s'il vous plaiſt me continuer la leçon que vous me commançaſtes hier : cependant que nous irons chez monſieur Philalethe :

lequel nous rendra reſolus de ce dont nous le fimes iuge.

PHILAVSONE. Il ne tiendra pas à moy que vous ne deueniez grand clerc en tout ce qui concerne le courtiſaneſme, non ſeulement quant au langage, ains quant à quelques façons de faire auſsi. Car (comme ie vous ay dict tantoſt) ie pren grand plaiſir à vous faire plaiſir. Mais ie m'eſtonne de ce que vous eſtimez que vous n'euſtes hier que le commancement de ceſte leçon. Car quant à moy, ie di que ie l'aues deſia fort auancee.

CELTOPHILE. Auſsi i'ay entendu ce mot Commancement à la façon du prouerbe, *Dimidium facti qui cœpit habet.* Mais que voulez-vous mieux? ie me contenteray que vous repreniez le propos depuis là ou vous le laiſſaſtes.

PHILAVSONE. Vous ne demandez que la raiſon.

CELTOPHILE. Il vous plaira donc vous ſouuenir que vous demouraſtes ſur les mots nouueaux appartenans à la guerre. Et ce qui m'en fait auoir bonne memoire, c'eſt qu'alors meſme que le propos fut interrompu, à cauſe que la nuit approchoit, ie vous voulois parler de la guerre qui ſe faict ſur mer.

PHILAVSONE. Que me vouliez-vous dire touchant ceſte guerre?

CELTOPHILE. Ie voulois vous demander ſi en ceſte guerre auſsi il-y-auoit pas bien du remuement de meſnage es termes deſquels on vſe : & l'interro-

gation que ie vous voulois faire alors, ie vous la fay maintenant.

PHILAVSONE. Et moy pareillement vous feray maintenant la reſponſe que ie vous euſſe faicte alors : c'eſt que ie ne doute pas qu'on n'y ait remué bien du meſnage auſsi bien en ceſte-la qu'en l'autre, quant aux termes dont on vſe (car quant aux façons de faire nouuelles en toutes les deux, vous les ſçaurez d'ailleurs) mais ie penſe qu'il n'y en ait pas tant : pource qu'elle a eſté aſſez long temps diſcontinuee. Et comme ceſte guerre n'eſt pas tant ordinaire que l'autre, auſsi ce changement, ſoit petit, ſoit grand, ne peut pas eſtre ſi cogneu. Ioint que ie ſuis comme ſurpris, car ie ne penſes pas que vous deuſſiez vous enquerir ſi auant.

CELTOPHILE. Ie vous prie monſieur Philauſone, laiſſer toutes ces excuſes, ce qui ne vous viendra maintenant en memoire, pourra venir vne autre fois.

PHILAVSONE. Il me ſouuient bien de quelques mots qui pourroyent eſtre nouueaux à d'autres : mais ie ne ſçay pas s'ils le ſeront à vous auſsi.

CELTOPHILE. Dites-les à toutes auentures.

PHILAVSONE. A propos de Pauois, dont nous parlaſmes hier, il me ſouuient du mot *Pauoiſade*. pour lequel on prononce auſsi *Pauigeade*. Et ce mot eſt dict des deux rengs de pauois qui ſont es deux coſtez de la galere, pour couurir ceux qui rament. Et pour Ramer on dit auſsi *Gaſcher* : lequel mot ie

penſe n'eſtre point nouueau. Mais il ne me ſouuient pas ſi deſia de voſtre temps on vſet de *ſurgir*, pour prendre terre & ancrer. *Il uoit de loing ſurgir une naſſelle*, dit Ioachim Dubellay. Ie ne ſçay pas auſsi quant à ce mot *Flotte*, pour ſignifier ce que les Latins ont appelé *Claſſis*, (quand ils le prenoyent pour vne quantité de vaiſſeaux) s'il eſtet en vſage deſia de voſtre temps. Aucuns adiouſtent ces mots, De nauires. car ils diſent Vne flotte de nauires. mais ceſte adionction n'eſt point neceſſaire. Et ce que les Latins diſoyent *Deducere claſſem*, c'eſt *Faire flotter*. Ie doute auſsi touchant ce mot *Capitaneſſe*, ou *Capitaineſſe*, s'il eſtet vſité des lors, pour ſignifier la galere que les Grecs appeloyent ſemblablement (c'eſt à dire, d'vn mot ayant ſignification correspondante) *Stratηgis*, ou *Nauarchis:* les Latins, *Prætoria nauis*. Mais ie penſe maintenant en moymeſme, ſi, lors que i'ay dict que *Flotte* eſtet ce que les Latins appeloyent *Claſſis*, quand ils prenoyent ce mot pour vne quantité de vaiſſeaux, vous auez bien entendu ce mot Vaiſſeaux, pour ſignifier les nauires, ou galees. Toutesfois ie m'auiſe maintenant que ie n'en doy pas douter, & qu'il deuet bien eſtre vſité auant voſtre peregrination. car i'ay opinion que ceſt vſage ſoit aucien. Quoy qu'il en ſoit, on parle ainſi en la cour pour le iour d'huy, Le grand ſeigneur arme cent vaiſſeaux.

CELTOPHILE. Il me ſemble bien que deſia auant mon depart on vſoit de ce mot en ceſte ſignification :

mais ie n'en puis aſſeurer. Ie confeſſe bien que ie trouue vn tel vſage de ce mot de fort bonne grace, ſoit ancien, ou non. Car c'eſt faire aux nauires ou galeres l'honneur qui leur appartient, de les appeler Vaiſſeaux (ſans adiouſter quelque queue) pour demonſtrer vne excellence : comme eſtans les vaisseaux qui en grandeur ſurpaſſent ſans comparaiſon tous autres : iuſques à pouuoir eſtre appelez des maiſons, voire (aucuns) des chaſteaux : pour le moins, des petis chaſteaux. Toutesfois ni les Grecs ni les Latins n'vſent point ainſi de leurs mots qui ont la meſme ſignification. car ni les deux Grecs *Angeion* & *Sxeuos*, ni le Latin *Vas* ne ſignifient point cela : pour le moins ie n'en ay aucune ſouuenance : ni quant au pluriel auſsi.

PHILAVSONE. On dit auſsi quelquesfois *Les uoiles*, pour Les vaiſſeaux. comme quand on parle ainſi, Le grand ſeigneur à vne armee de deux cents voiles.

CELTOPHILE. Ie trouue auſsi ceſte façon de parler aſſez gentille : & meſmement me ſemble auoir ie ne ſçay quoy de poetique : voire que les poetes Latins ont commun auec les Grecs. car ils nomment ſouuent les choſes par le nom d'vne ſeule partie d'icelles (comme vous ſçauez) & principalement quant aux nauires.

PHILAVSONE. Mais on vous reſpondra que la voile n'eſt pas vne partie du nauire, mais pluſtoſt vne partie de ce qui appartient à l'equippage du navire,

& qui eſt comme l'attiral (s'il eſt licite d'vſer de ce mot en telle chouſe) que les Latins ont appelé *Armamenta nauis*. Or les poetes ne ſignifient pas vn nauire par le nom de la voile, ou du mas, mais par le nom de la proue, ou de la pouppe, ou de la carine.

CELTOPHILE. Vous eſtes vn mauuais homme, de ne m'auoir pas voulu laiſſer paſſer ceſte la : meſmement veu que vous pouuiez bien penſer que ie vous voulois gratifier en louant ainſi l'vſage d'un tel mot. Mais encores auois-je de quoy me reuenger. car ſi vous entendez vn nauire qui eſt du tout equippee, la voile peut eſtre dicte vne partie d'icelle.

PHILAVSONE. Me pourriez vous bien prouuer cela par vn bon ſyllogiſme ?

CELTOPHILE. Pourquoy non ? en voila vn ſur le champ. La voile eſt de l'equippage du nauire : l'equippage du nauire, eſt vne partie du nauire : ergo la voile eſt vne partie du nauire.

PHILAVSONE. Comment vous y allez. vous auriez bien toſt gagné voſtre proces qui vous laiſſeret faire. Mais ie vous nie voſtre mineur, que l'equippage du nauire ſoit vne partie d'icelle. Et quand vous m'auriez prouué ceſte mineur, encore vous pourres ie nier voſtre concluſion. car il n'eſt pas neceſſaire que ce qui ſe dit de tout l'equippage, ſoit dict auſsi de chacune des pieces d'iceluy.

CELTOPHILE. Ie voy bien que c'eſt, vous eſtes

trop ſubtil pour moy : il vaut mieux que ie vous donne des maintenant cauſe gagnee.

PHILAVSONE. Et toutesfois vous penſez qu'entre nous courtiſans ne ſoyons que des ignorans.

CELTOPHILE. Pleuſt à Dieu, monſieur Philauſone, que la cour fuſt bien fournie de perſonnages qui vous puſſent ſeconder : la demeure y ſeroit beaucoup plus plaiſante. Mais i'ay pris garde que vous auez dict touſiours Nauire en genre maſculin.

PHILAVSONE. Ie l'ay dict ſelon la mode qui trotte. Car à propos de changemens qui ſont venus depuis voſtre partement, ceſtuy-ci en eſt vn, qu'on a changé les genres d'aucuns mots. Et quant à faire vn maſculin d'vn feminin, comme on dit Vn nauire & Le nauire, pour Vne nauire & La nauire : auſsi Vn comté, Vn duché, pour Vne comté, Vne duché.

CELTOPHILE. Encore ce changement ſeroit plus tolerable en ces mots, qu'en ceſtuy-la Nauire. Car outre ce que le Latin *Nauis*, d'ou il vient, eſt de genre feminin (comme auſsi le Grec *naus*) on voit bien que la terminaiſon du mot Nauire conuient au genre feminin pluſtoſt qu'au maſculin.

PHILAVSONE. Ie vous confeſſe tout cela : mais tant y-a qu'on parle ainſi. Peu s'en eſt fallu que ie n'aye dict Ainſin, comme auſsi parlent quelques courtiſans, portans enuie aux Pariſiens d'vn ſi beau mot.

CELTOPHILE. I'aimerois mieux ouir dix fois *Ainſin* (encore que ce mot ſemble tenir vn peu de la

badauderie) qu'ouir vne fois *Vn nauire*. Car ce changement de genre eſt beaucoup plus inſupportable à mes oreilles, comme eſtant faict en deſpit de toutes regles & obſeruations, & en deſpit de tous ceux qui s'y veulent arreſter.

PHILAVSONE. Si eſt-ce que quand vous ſerez à la cour, il vous faudra paſſer par la, ou par la feneſtre.

CELTOPHILE. I'eſpere qu'y eſtant ie ne paſſeray ni par la, ni par la feneſtre.

PHILAVSONE. Vous ne vous accommoderez donc pas.

CELTOPHILE. Vous verrez comme ie feray alors que i'y ſeray. laiſſez moy le penſement. Mais il me ſouuient que vous auez tantoſt dict Galees, auſsi bien que Galeres.

PHILAVSONE. Ouy : & toutesfois on dit auſsi Galeres, mais Galees s'accorde mieux auec le langage Italien. Et à propos de ce mot, ie croy que deſia de voſtre temps on parlet auſsi de *Galion*, & de *Galiote*.

CELTOPHILE. Il ne m'en ſouuient pas bien : mais tous deux ont forme de diminutifs.

PHILAVSONE. Les ſignifications toutesfois ſont bien differentes. car Galion c'eſt un vaiſſeau rond, que les princes ont en leurs armees pour leur principale piece : & a cela entr'autres chouſes, qu'il eſt mieux renforcé que le reſte des vaiſſeaux. Quant à *Galiote*, ie croy que c'eſt vne eſpece de vaiſſeau de mer, long, qui eſt entre brigantin & galere : duquel

on dit que les Turcs & Mores courſaires vſent ordinairement.

CELTOPHILE. Ie ſuis ioyeux de ce que vous auez parlé des Turcs. Car ce mot me remettra en memoire vne interrogation que ie voulois vous faire touchant ces mots, *Le grand ſeigneur,* dont vous auez vſé deux fois : ſi c'eſt la couſtume de la cour d'appeler l'empereur des Turcs, Le grand ſeigneur.

PHILAVSONE. Non ſeulement les courtiſans, mais les autres auſsi l'appellent ainſi : & c'eſt à l'exemple des Italiens, qui l'appellent, *Il gran ſignore,* comme vous pouuez ſçauoir.

CELTOPHILE. C'eſt grand cas que nous donnions à ceſt empereur le titre que nous deurions reſeruer à Dieu.

PHILAVSONE. Auſsi eſt-ce grand cas qu'il ſoit ſi puiſſant que nous ſommes contraints de confeſſer par ce titre ſi magnifique, que Dieu luy a donné vne puiſſance plus grande ſans comparaiſon, qu'à aucun prince Chreſtien. Qu'y feriez-vous? ne faut-il pas que nous confeſsions la verité?

CELTOPHILE. Mais ie deſirerois que les Chreſtiens, en confeſſant la verité touchant ceci, quand & quand en fiſſent leur prouffit, & qu'ils penſaſſent mieux à leurs affaires.

PHILAVSONE. Il ſeret bien à deſirer.

CELTOPHILE. Mais quand vous oyez les Chreſtiens appeler ceſt empereur, ou ce roy des Turcs, Le

grand ſeigneur, cela vous fait-il point ſouuenir des Grecs, qui appeloyent le roy des Perſes, Le grand roy, ou Le roy, ſans rien adiouſter?

PHILAVSONE. Peu ſouuent oy-je nommer ceſtui la, qu'il ne me ſouuienne de ceſtui-ci. Ie trouue auſsi qu'il y-a conformité de la grandeur & magnificence de l'vn auec celle de l'autre en quelques chouſes. Et ce qui m'y a faict regarder de pres, c'a eſté ce que i'ay trouué remarqué par Henri Eſtienne, touchant quelque façon de parler, que le grand ſeigneur (puiſque vous l'appelez ainſi) a retenue de celuy que les Grecs nommoyent Le grand roy. C'eſt qu'on dit, A la porte du grand ſeigneur, au lieu de dire, A la cour.

CELTOPHILE. La cour de celuy que les Grecs appeloyent Le grand roy, ou Le roy, ſans aucune adionction (c'eſt aſçauoir le roy des Perses) eſtoit-elle nommee d'vn mot ayant ceſte ſignification de porte?

PHILAVSONE. Ouy. Et qu'ainſi ſoit, il y a vn paſſage en la Cyropedie, ou Cyrus, fils du roy Cyrus, dit à ſa mere, .que ſon pere-grand eſt le plus bel homme entre tous les Medes qu'il ait veu ni par les chemins ni à la cour de ſon pere. Mais ceux qui auoyent interpreté Xenophon auparauant, n'auoyent pas pris garde que le mot Grec *Thyræ* s'entendet tant là qu'en quelques autres paſſages du meſme auteur, de la cour du roy. Et quant à ceſtui-ci duquel ie parle, qui eſt au premier liure de la Cyropedie, celuy qui l'auet traduitte en Frances, trouuant

eſtrange que le fils de Cyrus parlaſt des portes, comme d'vn lieu où il auet eu moyen de voir beaucoup de perſonnes, s'eſtet aduiſé d'vn expedient, au moins d'vne chouſe qu'il penſet eſtre vn expedient, ſçauoir eſt des portes, ou de la porte (car c'eſt vn pluriel, qui ſe peut auſsi interpreter par noſtre ſingulier, comme le pluriel Latin *Fores*) en faire des feneſtres. Tellement qu'il faire dire au ieune Cyrus, que ſon grand-pere eſt le plus bel homme entre tous les Medes qu'il ait peu voir iuſques alors aux rues & feneſtres. Mais (comme a remonſtré depuis Henri Eſtiene) ceſtuy-la entre autres chouſes deuet conſiderer que les Grecs n'appellent pas les feneſtres *Thyras,* mais *Thyridas :* comme qui diret Des petites portes. Bref, il prouue tres bien ce que i'ay dict, que la cour du grand ſeigneur s'appelle d'vn mot ſemblable (quant à la ſignification) à celuy duquel eſtet appelé celle du roy des Perſes.

CELTOPHILE. Ie ne voudrois pas pour grand'choſe que nous ne fuſsions tombez ſur le propos du grand ſeigneur : car ie n'euſſe pas appris ceci de vous. Mais ie penſe à celuy qui a interpreté ceſte Cyropedie en François, comment des portes il en faiſoit des feneſtres.

PHILAVSONE. Il luy ſemblet que perſonne ne pourret eſchapper mieux à ſon honneur de ce paſſage.

CELTOPHILE. Ie croy bien qu'il penſoit auoir trouué

la feue au gaſteau (comme on dit communément) s'eſtant auiſé de ceſte interpretation.

PHILAVSONE. N'en doutez pas. Or me ſouuient-il d'vne hardieſſe dont vſe ce meſme interprete en ce paſſage : laquelle fut cauſe vn iour de faire bien moquer vn certain courtiſan en ſa preſence. On deuiſet de ceſte couſtume que nous auons en France, & principalement en la cour, de dire *Monſieur*, au lieu de dire Mon pere, & *Madame*, ou *Madamoiſelle*, en parlant à ſa mere. Car (comme vous ſçauez) depuis qu'il eſt queſtion de quelque grandeur, ces mots de Pere & de Mere ſont renuoyez bien loing, comme ayans ie ne ſçay quoy de trop vil & abiect. Et notamment cela s'obſerue ou il eſt question non ſeulement de grandeur, mais auſsi de maieſté. car le fils du roy luy dit, (comme vous ſçauez) Monſieur, non pas Mon pere, ou Monſieur mon pere : & à la roine ſa mere il dit, Madame, non pas Ma mere, ou Madame ma mere. Nous donques eſtans ſur ce deuis, vn certain courtiſan, voulant monſtrer qu'il auet leu la Cyropedie de Xenophon, allega l'ancienneté : diſant que deſia Cyrus, fils de Cyrus, parlant à ſa mere, ne luy diſet pas Ma mere, ains vſet d'vn mot qui eſtet correſpondant à Madame. Moy, qui me ſouuenes du paſſage & du mot Grec, luy demanday ſi *Μήτηρ* ſignifiet pas Ma mere. Incontinent il me reſpondit que quant au Grec, il n'y entendet note : mais qu'il diſet cela *in fide parentum*, s'en fiant & rapportant à l'interprete, qui auet ainſi

traduict. Alors luy fut donné vn bon aduertiſſement par vn qui auet plus d'autorité que moy, pour ſe tenir mieux ſur ſes gardes, quand il allegueret quelque paſſage d'un auteur qui ſeret interpreté, d'adiouſter, Si l'interprete traduit bien.

CELTOPHILE. L'aduertiſſement eſtoit bon. Mais ie m'esbahi de ceſt interprete, qu'il ait eu ſi peu de conſideration que de vouloir, en traduiſant ainſi, cacher au lecteur la ſimplicité et honneſté ancienne, qui eſt vrayement naturelle, & mettre en ſa place vne façon de parler, qui ne peut eſtre ſi ancienne qu'elle ne ſoit nouuelle (à comparaiſon de l'autre) & en laquelle on vſe d'vn deſguiſement, ou changement repugnant à nature.

PHILAVSONE. De ma part, ie n'ay point ſouuenance d'avoir leu en aucun auteur Grec ou Latin, que le pere (quelque grand ſeigneur qu'il fuſt) ne fuſt appelé pere par ſes enfants : & la mere auſsi, mere, quelque grande dame qu'elle fuſt.

CELTOPHILE. Ni moy auſsi. Et diray touſiours que le deuoir naturel & l'honneſteté naturelle commandent de dire à ſon pere, Mon pere, & à ſa mere, Ma mere : ou bien Monſieur mon pere, & Madame ma mere.

PHILAVSONE. On vous reſpondra que ceci ſeret trop long.

CELTOPHILE. Ie repliqueray qu'il n'y a point de deuoir naturel qui ſoit trop long, ni d'honneſteté naturelle qui ſoit trop longue.

PHILAVSONE. Il-y-a bien (ſelon la qualité des maiſons) ou combien que le fils parlant de ſon pere dit Monſieur mon pere : toutesfois en parlant à luy, il dit Monſieur, ſans adiouſter Mon pere. car ce Monſieur, ſans ceſte queue, eſt plus ſeigneurial, & ſent mieux ſa grandeur.

CELTOPHILE. Vous dites cela ſelon leur opinion.

PHILAVSONE. Vous le pouuez bien penſer, & que ie n'ay garde d'approuuer cela, veu ce que ie vous ay deſia dict. Et puis ie conſidere autre chouſe : c'eſt que nous voyons meſmement que comme ces noms de Pere & de Mere ſe donnent de noſtre temps aux vieilles perſonnes par les ieunes, qui en cela leur veulent faire honneur, & monſtrer la reuerence qu'ils portent à vieilleſſe : ainſi du temps des anciens les mots correſpondans à ceux-ci auoyent ceſt vſage. Et quant à ceci, Henri Eſtienne (duquel il a eſté faict mention tantoſt) en ſon Threſor de la langue Greque monſtre qu'Homere a ainſi vſé du vocatif Grec *Pater* en quelques endrets. Et en Theocrite auſsi, au poeme qui eſt appelé *Adoniazouſai*, il eſt dict à vne vieille femme par deux ieunes, ou pour le moins, qui ne ſont pas ſi aagees, *Mater*. car vous ſçauez que *Mater* eſt Grec Dorique, pour *Μητερ*. En ce meſme Threſor eſt montré l'honneur qui a eſté faict au mot *Pater* encores en quelques autres ſortes : dont l'vne eſt en ce titre, *Pater patriæ*. Mais quant aux ieunes appelans par honneur & reuerence les vieux, leurs peres, le reciproque auſsi eſtet en vſage :

c'eſt que les vieilles perſonnes appeloyent les ieunes Leurs fils, & leurs filles : ou toutesfois la reciprocation n'eſtet pas quant à l'honneur & reuerence. car c'eſtet pluſtoſt vne demonſtration d'amitié & de bonne affection. En ce Threſor eſt produit *Tecos*, pour exemple de ceci. Et en ce poeme de Theocrite dont ie vien de faire mention, il y-a auſsi *Tecna* dict pareillement. Car ces ieunes femmes ayans demandé à vne vieille, qu'elles rencontrerent en leur chemin, *Ex aĉlas, ô mater?* elle leur reſpond, *Egon, ô tecna.* Et Iule Ceſar, quand il vit que Brutus auſsi eſtet de ceux qui luy tiroyent des coups d'eſpee, luy dit, *Kai ſy tecnon?* c'eſt à dire, Et toy auſsi mon fils? Comme s'il euſt dict, Et toy mon fils, en es tu auſsi? Ce qui monſtre euidemment que c'eſtet vn mot ordinaire pour monſtrer vne grande amitié qu'on portet à quelcun. Car parmi tant de coups d'eſpee venans ſi ſoudain & ſi inopinément, il n'euſt pas eu le loiſir de cercher bien loing quelque mot, pour exprimer cela. Et diray encore ceci comme en paſſant touchant ceſte parole, qu'il faut conſiderer vn merueilleux naturel en Ceſar, en cas de douceur. car qui eſt celuy auiourdhuy, qui ſe voyant ainſi ſurpris & chargé à l'improuiſte de tant de coups d'eſpee, vſaſt de tel langage à l'vn de ceux qui le chargeret, lequel lors ſeulement ſe declareret ſon ennemi mortel, au lieu qu'il eſtet eſtimé ſon plus grand ami? Au lieu de dire, Et toy auſsi mon fils, que diret-il? Il eſt certain qu'il diret pluſtoſt, Et toy auſsi, meſchant traiſtre :

ou vſeret d'autres paroles ſemblables. Quelcun pourret penſer qu'il auret ainſi parlé pour l'eſmouuoir à pitié (comme vrayement telles paroles eſtoyent pour rompre vn cueur d'acier) mais il faut conſiderer que quand Ceſar vſa de ces paroles, il voyet deſia bien que c'eſtet faict de ſoy : & que quand il euſt eu dix vies, il n'en euſt pas ſauué vne. Or pour retourner, du nom de Fils, au nom de Pere, on voit par ce que i'ay allegué, combien d'honneur les anciens faiſoyent à c'eſtuy-ci (ie di à ce nom de Pere) quand ils s'en ſeruoyent pour honnorer non ſeulement la chouſe à laquelle nature nous commande porter reuerence, ſçauoir eſt à vieilleſſe : mais auſsi pour faire vne proteſtation fort honorable, & toutefois fort brieue, du deuoir qu'ils auoyent à celuy lequel ils recognoiſſoyent leur bienfaicteur en toutes ſortes de bienfaicts. Car on peut dire (ce me ſemble) que le titre de *Pater patriæ* emporte tout cela. duquel exemple ie me contenteray pour le preſent, encore que ie puiſſe adiouſter quelques autres vſages de ce mot, par leſquels les Rommains l'honnoroyent merueilleuſement. Ie n'allegueray point auſsi qu'ils appeloyent chacun de leurs dieux (leſquels ils ne ſçauoyent pas eſtre faux dieux) *Pater*, & ſpecialement le plus grand d'entr'eux (ce qui eſtet venu des Grecs) mais i'allegueray que le vray & ſeul Dieu que nous adorons, veut eſtre appelé par nous Pere. Laquelle allegation n'eſtant ſubiecte à aucun contredict, pour eſtre fondee ſur autorité

non humaine, mais diuine, i'aures grand tort ſi ie ne l'eſtimes aſſez valable ſans eſtre accompagnee de quelque autre. Et tant plus ceſte raiſon doit eſtre miſe par nous en conſideration, que nous voyons, nos anceſtres, ou pluſtoſt les anceſtres des anceſtres de nos anceſtres, ſans ſçauoir cela, toutesfois d'vn ſeul inſtinct naturel auoir faict ſi grand cas de ce nom, ou titre, qu'ils ont penſé qu'on n'en pouuet trouuer vn plus conuenable à la diuinité. Et toutesfois quant à l'honneur que l'ancienneté faiſet à ce nom de Pere, il eſt certain que les plus anciens en portoyent encore d'auantage que les moins anciens : & que tel honneur à touſiours retrogradé, (comme pluſieurs autres bonnes chouſes) & ce, d'autant que ces plus anciens portoyent plus d'honneur à vieilleſſe : teſmoin ce que dit Iuuenal, faisant comparaiſon de ſon temps auec le temps paſſé, en ſa trezieme ſatyre,

Credebant hoc grande nefas, & morte piandum,
Si iuuenis uetulo non aſſurrexerat, & ſi
Barbato cuicunque puer : licet ipſe uideret
Plura domi farra, & maiores glandis aceruos.

Et neantmoins il eſt certain que du temps de Iuuenal il-y-auet encore des reliques de ceſte reuerence antique qu'on portet à vieilleſſe, beaucoup plus grandes qu'elles n'ont eſté depuis. Et tant plus ceſte reuerence s'eſt diminuee, tant moins le nom de Pere a eſté honnoré. Toutesfois ce n'eſt que depuis peu

de temps que les enfans ont quitté le nom de Pere & de Mere, en parlant à leurs peres & meres. Ie ne veux point contreroler le mot duquel vſent auiourdhuy les enfans des roys, vſent auſſi leurs femmes, vſent ſes freres, en parlant à luy (car on diret que ce ſeret vouloir corriger Magnificat) mais ceci oſeray-ie bien dire, que ce n'eſt pas ſeulement contre la couſtume ancienne des autres pays, & meſmement des Grecs & des Latins, mais auſſi (comme ie croy) de la France. Et quand bien cela auret eſté de tout temps, que les enfans du roy auroyent dict à leur pere, Monſieur, non pas Mon pere, & à leur mere, Madame, non pas Ma mere, s'enſuiuret-il que tant de peres & meres, voire iuſques à ceux & celles qui ſont moins que ſimples gentils-hommes & que ſimples gentifemmes, deuſſent faire monſtre de quelque grandeur, en ce qu'ils font dire à leurs enfans Monſieur & Madame (ou Madamoiſelle) au lieu de dire Mon pere, & de dire Ma mere? N'eſt-ce pas vne grande pitié, que ce mot Pere, eſtant ſi honorable & venerable, & outre cela ayant telle energie, qu'on eſt contraint, de son propre & naturel vſage le transferer à autres, pource qu'on ne trouue aucun qu'on puſt accommoder à chouſes si grandes, toutesfois entre les grands, & ceux auſsi qui veulent faire ou contrefaire les grands, tout au contraire il perde toute ſa reputation & tout ſon credit? Car on peut bien dire vrayement que le mot Pere perd ſa reputation entre les grands, quand ils eſtiment que ſi

leurs enfans les appeloyent leurs peres, cela diminueret beaucoup de leur grandeur. Mais encore prenons le cas que les grands princes ayent quelque raiſon en cela : permettons leur de cercher les moyens d'eſtre diſſérens des autres hommes en toutes chouſes, voire iusques à ſe faſcher (quant à aucuns) de ce qu'il leur faut (comme diset vn comique Grec) humer le meſme air que hument les autres hommes : faut-il que ceux qui ne ſont rien moins que grands, prennent le titre de grandeur non d'ailleurs que de l'imitation des grands en ceſte chose, & autres telles ? Il faut vſer de ceſte façon de faire, de ceſte façon de parler : il faut tenir tel & tel langage. Pourquoy ? pourceque cela eſt ſeigneurial, pourceque cela ſent ſa grandeur. Il faut eſtre ainſi habillé : pourquoy ? pourceque cela ſent ſa grandeur.

Celtophile. Ie penſe bien que du temps que les meres allaittoyent leurs enfans elleſmeſmes, elles prenoyent bien plus de plaiſir à ouir le nom de Mere : & cela eſt vrayſemblable. Mais deſia long temps auant mon depart ceſte couſtume commançoit fort à ſe perdre, que les meres fiſſent ceſt office de mere, non ſeulement quant aux dames & damoiſelles, mais auſsi quant aux femmes de marchands, voire toutes celles dont les maris eſtoyent gens aiſez, ou pour le moins auoyent honneſtement de quoy : encore que tant les vnes que les autres n'euſſent aucune excuſe de ceſte charge. Et toutesfois vous ſçauez que Plutarque, encore qu'il ſoit payen, remonſtre aux

femmes que nature leur commande d'eſtre nourrices elleſmeſmes de leurs enfans, ſi faire ſe peut : & par vne grande pouruoyance leur a baillé deux mamelles, pour en nourrir deux, quand ils naiſtroyent d'vne ventree. Or ſçay-ie bien que le temps paſſé en France meſmement il y auoit des roines qui allaittoyent leurs enfans. Car on lit d'vne notamment, qui eſtoit ſortie d'Heſpagne, laquelle ayant deſia allaitté ſon enfant long temps, & eſtant aduenu vn iour qu'vne ieune dame luy auoit baillé la mamelle, penſant bien faire, pource qu'il crioit, & que la mere eſtoit empeſchee à parler à quelque ambaſſadeur : elle en fut ſi deſpitee, qu'elle ne ceſſa point iuſques à ce qu'elle euſt faict rendre à l'enfant le laict qu'il auoit eu de ceſte ieune dame, pource qu'elle deſiroit que ſon enfant, s'il eſtoit poſsible, ne fuſt nourri d'autre laict que du ſien.

PHILAVSONE. Il y-auet en ceci vne eſtrange ſorte de ialouſie, laquelle ne pouvet eſtre ſans vne grande affection maternelle, & vne vraye philoſtorgie, comme les Grecs l'appellent. Or maintenant on n'a garde de voir cela : voire ne ſçay ſi on le verret en quelque petit nombre de ſimples damoiſelles. Car on eſtime qu'allaitter ſon enfant, c'eſt vne chouſe entr'autres qui derogue bien à la grandeur : c'eſt à dire, à la maniere de viure qui ſent ſa grandeur. Or depuis que vous auez laiſſé la France, le desir de grandeur n'a ceſſé, ie ne diray pas de chatouiller, mais de poindre et aiguillonner les eſprits des Frances, tellement

qu'aucuns pour deuenir grands ſe ſont offerts à faire ce que dit Theognide, *κai es megaκητea ponton riptein, κai petrωn κat' ηliuatωn.* Et la grande pitié eſt en ce, que, combienque iamais les cueurs des Frances n'ayent eſté ſi ambitieux & ſi enflambez du deſir de grandeur, iamais la grandeur ne fut ſi malaisee à entretenir.

CELTOPHILE. Vous me contez merueilles. & ſi ie n'euſſe craint de faire tort à vos precedens diſcours en les interrompant, ce n'euſt pas eſté ſans entreietter quelques queſtions : au lieu deſquelles ie me contenteray d'vne, ſur ce que vous venez de dire, que iamais la grandeur ne fut ſi malaiſee à entretenir, car ie voudrois bien ſçauoir la raiſon de cela.

PHILAVSONE. Quand vous aurez eſté vn peu de temps d'auantage en France, & principalement à la cour, vous la ſçaurez auſsi bien que moy. I'enten qu'il eſt plus malaiſé ſans comparaiſon d'entretenir les charges conuenables à la grandeur : pource qu'en vne grandeur qui n'eſt que des moindres, il-y-a maintenant plus de ſomptuoſité qu'il n'y auet de voſtre temps en vne des plus grandes, audeſſous de celle du roy. Et (qui eſt bien pis) la ſomptuoſité & les pompes, voire pompes desbordees, ne ſe voyent pas ſeulement entre les gentils-hommes, & ceux qui outre la gentilleſſe ſont grands ſeigneurs, mais auſsi entre ceux qui ſont audeſſous des gentils-hommes : qu'on appelle les roturiers, & communément ſont auſsi appelez *uilains.* car aucuns d'eux

en ſomptuoſité de façons d'habits paſſent de beaucoup nonſeulement les gentils-hommes, mais aucuns des princes qui eſtoyent il-y-a trente ans, ou enuiron : & leur ſemble qu'ils font beaucoup pour les princes qui ſont à preſent, quand entre les riches eſtoffes pour le moins ils leur en laiſſent vne, aſçauoir le drap d'or.

CELTOPHILE. Et à quoy ſeruent donc *leges ſumptuariæ?*

PHILAVSONE. A prouuer le dire d'Ouide, *Nitimur in uetitum.* Toutesfois, pour vous dire la vérité, ces loix ont long temps dormi (ſuiuant ce qui a eſté dict iadis par Ciceron, *silent leges inter arma*) mais depuis quelque temps elles ſe ſont reſueillees : ie ne ſçay qu'elles feront.

CELTOPHILE. Orça, quant à ces roturiers, ce qui les mene, vous ne diriez pas que c'eſt le deſir de deuenir grands. car la grandeur eſt reſeruee à ceux qui pour le moins ſont gentils-hommes.

PHILAVSONE. Ie vous prie de me pardonner ſi ie vous di que parler ainſi, ce n'eſt pas parler en courtiſan. car il doit ſçauoir par experience quotidiane qu'en la cour toutes ſortes de gens ſont auancez, & paruiennent : c'eſt à dire, gens de toutes qualitez, voire de tous pays : pourueu ſeulement qu'ils ſoyent gens de ſeruice.

CELTOPHILE. Qu'eſt-ce à dire Gens de ſeruice?

PHILAVSONE. Ie le vous expoſeray ciapres.

CELTOPHILE. Orça, ce que vous appelez *grandeur*,

ne l'appeleriez-vous pas *dignitas* en Latin, & *axioma* en Grec?

PHILAVSONE. A parler proprement, ce qu'on appelle maintenant Grandeur, ce n'eſt pas ſimplement *Dignitas*, mais *Altus dignitatis gradus*, ou *amplus*: ſelon mon iugement.

CELTOPHILE. Ie m'eſbahi ſi maintenant il n'aduient pas à pluſieurs ce que dit Iuuenal en ſa dixieme Satyre, de ceux qui voulans monter à ces grandeurs, ſe rompent le col: & principalement quand ils veulent monter aux hautes. Car ayant dict de Seianus (à propos de ceux qui font des foles prieres aux dieux, demandans choſes qui leur eſtans donnees ſont cauſe de leur ruine & perdition)

Ergo quid optandum foret, ignoraſſe fateris
Seianum. nam qui nimios optabat honores,
Et nimias poſcebat opes, numeroſa parabat
Excelſæ turris tabulata: unde altior eſſet
Caſus, & impulſæ præceps immane ruinæ.

il adiouſte incontinent apres,

Quid Craſſos, quid Pompeios euertit, & illum
Ad ſua qui domitos deduxit flagra Quirites?
Summus nempe locus, nulla non arte petitus,
Magnaque numinibus uota exaudita malignis.

I'eſtime que qui voudroit expoſer bien ces mots, *Summus locus nulla non arte petitus*, pourroit dire,

Vne tres haute grandeur pourſuyuie par tous moyens.

PHILAVSONE. Ie ſuis bien de voſtre opinion. Mais quant à ce que vous demandez ſi ce que dit ici Iuuenal, que pluſieurs ſe rompoyent le col en voulant monter à vne haute grandeur, ou de grandeurs en grandeurs touſiours plus haut, ie vous reſpon qu'auiourdhuy cela aduient moins que le temps paſſé : ie di, il-y-a enuiron trente ans. Car on ſçait auiourdhuy des tours merueilleux en cas de telle pourſuyte, & ſe tient-on mieux ſur ſes gardes.

CELTOPHILE. Ne trouuez-vous pas en ce poete ſatyrique pluſieurs autres remonſtrances qui auroyent beſoin d'eſtre faictes aux courtiſans de ce temps ?

PHILAVSONE. Ouy : & vne notamment quant à la friandiſe, en la Satyre onzieme,

Nec mulum cupias, quum ſit tibi gobio tantum
In loculis. quis enim te, deficiente crumena,
Et creſcente gula manet exitus ? ære paterno
Ac rebus merſis in uentrem, fœnoris atque
Argenti grauis & pecorum agrorumque capacem ?

CELTOPHILE. Il entend (comme ie croy) le poiſſon qu'on appeloit *mulus*.

PHILAVSONE. Ouy : lequel on apportet de loing, comme on voit par ce paſſage, *Mulus erit domino, quem miſit Corſica, uel quem Tauromitanæ rupes*. Et

tant plus il eſtet apporté de loing, & par conſequent eſtet cher, tant plus les frians le trouuoyent bon : comme auſsi il leur en prenet quant aux autres viandes : ainſi que nous cognoiſſons par ce qu'il dit, ſe moquant entr'autres chouſes de ce qu'ils cerchoyent de l'appetit par tous les elemens.

Interea (dit-il) *guſtus elementa per omnia quærunt,*
Nunquam animo pretiis obſtantibus. interius ſi
Attendas, magis illa iuuant quæ pluris emuntur.

CELTOPHILE. A propos de ceux qui cerchoyent appetit par tous les elemens, il me ſouuient qu'en quareſme en quelques hoſteleries on demandoit à ceux qui arriuoyent, s'ils faiſoyent quareſme par eau ou par terre.

PHILAVSONE. Ie l'ay bien ouy demander auſsi : & quelques vns demandoyent ſi on le faiſet par mer ou par terre. Mais ſi les anciens Romains euſſent eu auſsi vn quareſme à faire, & que ceſte liberté leur euſt eſté laiſſee, lequel des deux elemens penſez vous qu'ils euſſent choiſi ?

CELTOPHILE. L'eau. car ie ſçay que les anciens Romains eſtoyent ſans comparaiſon plus frians du poiſſon que de la chair. Et encore pour le iour d'huy tous ceux qui ſont bien experts au meſtier de friandiſe confeſſeront qu'vn banquet de poiſſon, quand la mer y enuoye de ſes meilleurs uourriſſons, eſt plus delicieux ſans comparaiſon qu'vn banquet de chair :

comme aufsi il coufte le double, voire le triple, & quelquesfois le quadruple. Or que les anciens, & non feulement les Romains, mais aufsi les Grecs, eftimaffent qu'il y euft plus grande friandife au poiffon qu'à la chair, il appert par ce que quand les frians ont efté appelez par eux *philopfoi* & *opfophagoi*, ils n'ont pas entendu le mot *opfon* (qui eft enclos en ces compofez) touchant la chair, mais touchant le poiffon : comme tefmoignent Athenee & Plutarque.

PHILAVSONE. Et toutesfois ie croy que monfieur Quarefme fe mettret en grand'cholere fi on luy difet qu'il euft des fuppofts plus frians que ceux de monfieur Charnage.

CELTOPHILE. Mais encore s'en faut-il bien que la defpenfe que font les plus grands frians en banquets de poiffon approche de celle que faifoyent les Rommains.

PHILAVSONE. Ie le vous confeffe. Car acheter vne lamproye trente ou quarante efcus, encore ne feret ce rien au pris de la defpenfe qu'ont faict aucuns Rommains, & Apicius entr'autres, en l'achet de quelques poiffons.

CELTOPHILE. Ainfi les François cedent aux anciens Rommains en cefte fomptuofité.

PHILAVSONE. C'eft par force, pource qu'ils ne pourroyent fupporter vne telle defpenfe : mais toutesfois quant à ceux principalement qui veulent tenir table qui fente fa grandeur (car ie fuis toufiours fur le propos de la grandeur) vous ferez esbahi de

voir de combien le traictement eſt plus delicat que de voſtre temps.

CELTOPHILE. Ainſi *lautæ gloria menſæ* (comme parle Lucain) demeurera aux François.

PHILAVSONE. Non ſeulement demeurera, mais s'augmentera touſiours, comme ie croy.

CELTOPHILE. Si ſeroit-il bien à deſirer que quelque autre choſe leur demeuraſt pluſtoſt. Et quant à moy ie di que les Italiens ont meilleure raiſon que nous, quant à ſe nourrir frugalement pluſtoſt que delicatement (contre ceux qui leurs reprochent le ventre de bureau) & ne croy pas que ſelon leur naturel ils ſoyent polyphages, non plus que lichnophages: encore que ceux qui leur en veulent dient qu'ils le ſont quand ce n'eſt à leurs deſpens) & quant à nous, il eſt certain que nous ne ſommes pas polyphages (lequel nom au contraire on pourroit donner à pluſieurs Anglois) mais que quant à la plus grand'part ne ſoyons lichnophages, nous ne l'oſerions nier: & auons auſsi vne façon (qui fait grand tort à noſtre ſanté) c'eſt que nous sommes tachyphages plus qu'aucune autre nation.

PHILAVSONE. Ie me ſuis esbahi ſouuent de la frugalité des Italiens, veu que leurs anceſtres, au contraire, vſoyent d'vne ſomptuoſité ſi exceſsiue en banquets. Car vous auez ouy comme Iuuenal s'en plaind (qui dit auſsi de la grande friandiſe de quelques-vns, *Et quibus in ſolo uiuendi cauſa palato eſt*: comme s'il diſet, *Qui uiuunt ut edant, non edunt ut*

uiuant) vous ſçauez auſsi que dit Horace de leurs banquets : mais outre cela vous auez ceſte exclamation en Lucain ſur ces exces,

— ô prodiga rerum
Luxuries, nunquam paruo contenta paratu,
Et quæſitorum terra pelagoque ciborum
Ambitioſa fames, & lautæ gloria menſæ,
Diſcite quam paruo liceat producere uitam.

Mais ce-pendant que ie ſuis ſur ce diſcours, ie vous apprendray auſsi quelque chouſe de nouueau quant au langage.

CELTOPHILE. Quoy?

PHILAVSONE. Qu'aucuns diſent d'vn homme qui eſt delicat en ſon manger, & ne mange que de bonnes viandes, *Il mange bien* : pareillement d'vn qui eſt delicat en ſon boire, & ne boit que du plus excellent, *Il boit bien*.

CELTOPHILE. Si ie n'euſſe eſté aduerti, i'euſſe touſiours entendu ces mots en l'autre ſignification. Et ſçay bien qu'on ſouloit dire, Il ne boit que du bon : & pareillement, Il ne mange que du bon.

PHILAVSONE. Ie ne vous ay pas dict que tous parloyent ainſi, mais vous ay dict quelques-vns ſeulement.

CELTOPHILE. Orça, à propos de ce qu'on dit des Italiens, Ventre de bureau, & dos de velours, puiſque les François (principalement les gentils-hommes) au

contraire font tous les deux de velours, il ne faut pas douter que plufieurs ne tombent en ces dangers que dit Iuuenal.

PHILAVSONE. Il-y-a defia long temps qu'ils faifoyent tous les deux de velours : ce n'eftet rien toutesfois à comparaifon de ce qui eft maintenant : & pourtant vous pouuez bien penfer quant à ces dangers, comment il en va : fuyuant ce que ie vous difes hier, qu'aucuns portent fur eux leurs prez, leurs vignes, leurs terres, voire quelquesfois leurs maifons aufsi.

CELTOPHILE. A ce que ie puis penfer par vos paroles, d'autant qu'ils cedent aux anciens Rommains en la fomptuofité des banquets, d'autant les furmontent-ils en cefte autre forte d'exces, qui eft en habits pompeux.

PHILAVSONE. Il-y-a ia long temps qu'ils ont commancé à les furmonter : mais maintenant ils fe furmontent euxmefmes de beaucoup en tels exces. Et quant aux Rommains, ie ne trouue pas qu'ils ayent efté repris de ceft exces, comme de l'autre, par les poetes fatyriques. Au contraire Iuuenal dit que les Rommains auoyent quelque confideration, mais leurs femmes point. car voici fes paroles,

Multis res angufta domi eft : fed nulla pudorem
Paupertatis habet, nec fe metitur ad illum
Quem dedit hæc pofuitque modum. tamen utile quid fit
Profpiciunt aliquando uiri, frigufque famemque

Formica tandem quidam expauere magiſtra :
Prodiga non ſentit pereuntem fœmina cenſum,
Ac, uelut exhauſta rediuiuus pullulet arca
Nummus, & è pleno ſemper tollatur aceruo,
Non unquam reputant quanti ſibi gaudia conſtent.

CELTOPHILE. Ie croy que ç'à eſté depuis que le monde eſt monde que les femmes ont eſté plus addonnees à telle ſomptuoſité, & ont aimé la bragardiſe plus que les hommes. Et meſmement vous liſez qu'aucunes ont eſté tant aueuglees du deſir de ſe voir parees de quelques beaux ioyaux, ou de quelque belle robbe, qu'elles ont trahi les vnes leur mari, les autres leur frere, ou leur pere : & ont eſté cauſe de leur mort, pour auoir tels preſens. Et volontiers Eriphyle eſt miſe des premieres en ce reng, de laquelle, ou pluſtoſt à laquelle dit Properce (s'adreſſant à elle par la figure qui s'appelle *apoſtrophé)*

Tu quoque ut auratos gereres Eriphyla lacertos,
Dilapſis nuſquam eſt Amphiaraus equis.

Et en vn autre endroit parlant d'elle & de Creuſe auſsi, il dit,

Aſpice quid donis Eriphyle inuenit amaris,
Arſerit & quantis nupta Creuſa malis.

Et Ouide auſsi dit d'Eriphyle,

Si ſcelere Œclides Talaoniæ Eriphyles
Viuus & in uiuis ad ſtyga uenit equis.

Et ceſte Eriphyle fut cauſe par ſa meſchanceté d'vn acte autant ou plus meſchant, perpetré contre elle. car ſon fils voulut par la mort d'elle venger celle de ſon pere : comme teſmoigne ce meſme poete en vn autre lieu : ou il dit,

Ex quibus exierat traiecit uiſcera ferro
Filius : & pœnæ cauſa monile fuit.

A ce meſme propos, la meſchanceté auſsi de la Rommaine nommee Tarpeia, fille veſtale, n'a pas eſté oubliee es chroniques des Rommains : comme auſsi vn acte ſi notable meritoit bien d'eſtre mis en perpetuelle memoire. Car c'eſt grand cas que le deſir des braſſelets d'or que les ennemis portoyent, fut la première choſe qui l'incita à leur liurer le lieu qui depuis fut nommé le Capitole. Ie di que ce fut la premiere choſe. car ie ſçay bien que depuis elle s'amouracha de leur coronel, Tatius. Mais combien qu'elle fiſt acheter ces braſſelets (ou pluſtoſt le deſir d'iceux) bien cherement à ſa patrie, ſi eſt-ce qu'elle les acheta encore plus cher. car ils luy couſterent la vie (choſe bien contraire à ce qu'elle eſperoit, mais choſe toutesfois qu'elle meritoit) Car la premiere beſongne que les ennemis firent apres que la place leur fut rendue, ce fut de l'aſſommer de leurs boucliers. Voyla pourquoy Ouide dit,

Non fuit armillas tanti pepigiſſe Sabinas,
Vt premerent ſacræ uirginis arma caput.

Et en ſa Metamorphoſe,

— arciſque uia Tarpeia recluſa
Dignam animam pœna congeſtis exuit armis.

PHILAVSONE. Ce qui aduint à ceſte traiſtreſſe, monſtra des lors que pluſieurs ont eſté de meſme opinion que fuſt depuis Ceſar Auguſte, d'aimer la trahiſon laquelle eſtet faicte à ſon proufit, mais toutesfois ne louer pas le traiſtre. Et ce qu'on racomte du roy Antigone auet bien auſsi bonne grace, qu'il aimet bien les traiſtres cependant qu'ils faiſoyent la trahiſon : depuis qu'ils l'auoyent faicte, qu'ils les hayet. Mais ceci ſoit dict par parentheſe, ſans interrompre voſtre propos.

CELTOPHILE. Ie voulois vous amener quelques autres exemples.

PHILAVSONE. Ie ne doute point que vous n'en puiſsiez amener, voire de la Bible meſmement, pour prouuer ce que vous auez dict, que ç'a eſté depuis que le monde eſt monde que les femmes ont eſté plus adonnees à tels exces, & ont plus aimé la bragardiſe que les hommes. Mais ce n'eſt pas à moy qu'il faut alleguer des exemples de telles chouſes. car i'en ay remarqué en liſant diuers auteurs.

CELTOPHILE. Ie voulois auſsi vous dire que i'ay opinion que les femmes qui ont eſté deuant ce ſiecle, meſuroyent beaucoup mieux leur ſomptuoſité, leurs pompes & exces, à la meſure de leurs

facultez, & notamment de leur eſtat. Car il me ſouuient que Froiſſard, deſcriuant comme vn roy d'Angleterre, nommé Edouard, auret feſtoyé par pluſieurs iours vn grand nombre de ſeigneurs & dames de diuers pays, qu'il auet mandez expreſſément, dit entr'autres choſes, que toutes les dames & damoiſelles furent de ſi riche atour qu'eſtre pouuoyent: mais il adiouſte, Chacune ſelon ſon eſtat.

PHILAVSONE. Vous auez bien eu raiſon de prendre garde à ces mots, Chacune ſelon ſon eſtat. car ils ſont vrayement remarquables. Mais maintenant il faudret qu'vn hiſtorien qui voudret eſcrire la verité, diſt, Chacune plus que ne portet ſon eſtat. Et toutesfois, quand ie penſe, d'autre part, la grande confuſion qui eſt en telles chouſes depuis enuiron trente ans, ie ne ſçay comment on pourret recongnoiſtre ce que chacune porteret ſelon ſon eſtat, ou autrement.

CELTOPHILE. Ie ne doute pas qu'il n'y euſt grande difficulté en cela. Mais vous plaiſt-il que i'adiouſte vne exception que met cet hiſtorien, apres qu'il a dict, Chacune ſelon ſon eſtat?

PHILAVSONE. Pourquoy ne me plairet-il?

CELTOPHILE. Ce n'eſt pas vne exception telle que vous penſeriez, touchant quelcune qui ſe ſeroit habillee plus richement que ſon eſtat ne portoit: mais au contraire d'vne qui ſe ſeroit contentee de beaucoup moins en ceſt endroit, que ce qu'elle pouuoit faire. Et eſt expreſſément rendue la raiſon

pourquoy elle le faiſoit. en quoy il-y a vn grand los pour elle, lequel merite d'eſtre en memoire perpetuelle : & pareillement il y a une tresbonne leçon pour celles d'entre les dames de la cour, qui s'eſtudient à la conſeruation de leur honneur, & notamment de leur pudicité.

PHILAVSONE. Mon Dieu, que i'ay grand'enuie d'ouir ceſte hiſtoire.

CELTOPHILE. Il dit, Exceptee Ælis, la comteſſe de Saleberi, qui y vint le plus ſimplement atournee qu'elle put. Et puis il rend ceſte raiſon, Pourtant qu'elle ne vouloit mie que le roy s'abandonnaſt à trop la regarder. car elle n'auoit penſee ni voulonté d'obeir à luy en nul vilain cas, qui puſt tourner au deshonneur d'elle & de ſon mari. Et ce qui eſt bien à noter, c'eſt qu'expreſſément pour auoir moyen de voir ceſte dame il faiſoit ceſte grand'feſte de iouſte, ainſi que ceſt hiſtorien l'appelle.

PHILAVSONE. Auet-il racomté auparauant l'amourachement du roy ?

CELTOPHILE. Ouy : enuiron douze pages auparauant : ou il faut noter tout le contraire de ce qu'il dit en l'autre paſſage. Car nous liſons qu'elle ſe trouua auec les autres dames pour comparoir deuant le roy, le plus ſimplement atournee qu'elle put : & la premiere fois qu'elle ſe preſenta à luy, ſortant de ſon chaſteau, pour le receuoir, il eſt dict qu'elle eſtoit tant richèment veſtue que chacun s'en eſmerueilloit.

PHILAVSONE. C'eſt bien tout le contraire, comme vous dites.

CELTOPHILE. Mais toutesfois vous trouuerez qu'elle auoit raiſon lors de s'habiller le plus richement qu'il luy eſtoit poſsible, & encore plus de raiſon puis apres de faire le contraire : & qu'elle ſe gouuernoit en ceci par vne grande prudence, de laquelle peuuent & doiuent faire leur prouffit les dames de la cour qui (comme i'ay dict parcideuant) s'eſtudient à la conſeruation de leur pudicité. Car lors qu'elle ſe preſenta au roy en vn ſi riche atour, elle ne ſçauoit pas ce qu'elle ſceut depuis : tellement qu'ainſi comme alors on pouuoit dire qu'elle faiſoit cela pour le mieux, auſsi quand elle fit le contraire, c'eſtoit pour le mieux.

PHILAVSONE. Mais qu'eſt-ce qu'elle ne ſçauet pas, qu'elle ſceut depuis ?

CELTOPHILE. Elle ne ſçauoit pas à quel roy elle auoit à faire.

PHILAVSONE. Comment ? auet elle à faire au roy ?

CELTOPHILE. Vous ſçauez bien que ie veux dire : n'y allez point à la malice pour ceſte heure. Ie di qu'elle ne ſçauoit pas de quel naturel eſtoit le roy, lequel pour lors elle auoit à receuoir : & qu'ainſi ſoit, elle ne ſe contenta de le mener en autres lieux de ſon chaſteau, luy la tenant touſiours par la main, mais le mena auſsi en ſa chambre. puis l'ayant laiſſé vn bien peu de temps, (pour aller careſſer les ſeigneurs qui eſtoyent venus auec luy, & pour com-

mander à ſes gens de haſter le diſner) elle vint le trouuer auec vne chere fort ioyeuse : & voyant qu'au contraire il penſoit & muſoit ſouuent, luy dit, Cher ſire, pourquoy penſez-vous ſi fort ? tant penſer n'appartient pas bien à vous, voſtre grace ſauue : ainçois deuſsiez vous mener feſte et ioye, quand vous auez enchaſſé vos ennemis, qui ne vous ont oſé attendre : & deuſsiez laiſſer aux autres penſer du demourant.

PHILAVSONE. Quelle reſponſe luy fit le roy ?

CELTOPHILE. Haa, chere dame, ſçachez que depuiſque i'entray ceans, il m'eſt vn ſonge aduenu, duquel il ne me prenoit garde. ſi m'y conuient penſer, & ſi ne ſçay qu'aduenir il m'en pourra. mais ie ne ſçay comment i'en pourray mon cueur oſter.

PHILAVSONE. Vela vne merueilleuſe fiction. car quelle apparence y-auoit-il de parler d'vn ſonge qui luy eſtet aduenu depuis qu'il eſtet entré en ce chaſteau, veu que depuis il n'auet point dormi ?

CELTOPHILE. Il eſt bien certain que depuis il n'auet point dormi, comme auſsi le temps n'en auoit pas eſté. Et combien qu'il y ait en Froiſſard, Depuiſque i'entray ceans, ſi eſt-ce qu'il faut entendre non du iour precedent (car il eſtoit entré ce iour meſme, & n'y pouuoit pas auoir plus de deux ou trois heures) mais comme s'il euſt dict, Depuiſque ie ſuis entré ceans. Mais ici il faut conſiderer que c'eſt d'vn homme ſurpris d'amour, & ſurpris auſsi quant à faire reſponſe à vne interrogation : d'autant

que loiſir ne luy eſtoit donné de penſer à ce qu'il deuoit reſpondre. Or qu'il fuſt ſurpris d'amour, Froiſſard l'auoit deſia dict. Car apres auoir vſé de ces mots, Chacun la regardoit à merueilles, & le roy meſme ne ſe pouuoit tenir de la regarder : & bien luy eſtoit aduis qu'oncques n'auoit veu ſi noble, ſi friſque, ne ſi belle dame : il adiouſte incontinent apres, Si le ferit tantoſt vne eſtincelle de fine amour au cueur, qui luy dura par long temps. Car il luy ſembloit qu'au monde n'y auoit dame qui tant fuſt à aimer comme elle.

PHILAVSONE. Et que reſpondit-elle au roy quant à ce ſonge ?

CELTOPHILE. Voyci qu'elle reſpondit de mot à mot (au moins ſelon le recit de Froiſſard) Haa, cher ſire, vous deuſsiez touſiours faire bonne chere, pour vos gens mieux conforter : & laiſſer le penſer & le muſer. Dieu ſi vous a tant aidé iuſques à ores en toutes vos beſongnes, & donné ſi grand'grace que vous eſtes le plus douté & honnoré prince des Chreſtiens. & ſe le roy d'Eſcoce vous a faict deſpit & dommage, vous le pourrez bien amender, quand vous voudrez : ainſi qu'autresfois l'auez faict. Si laiſſez le muſer, & venez en la ſale (s'il vous plaiſt) delez vos cheualiers. car il ſera tantoſt preſt à diſner. Mais le roy en la fin declara qu'il vouloit dire par ce qu'il auoit mis en auant touchant vn ſonge. Car voyci qu'il repliqua, Haa, chere dame, autre choſe me touche & giſt au cueur que vous ne

penſez. Car certainement le doux maintien, le parfaict ſens, la grace, la grand'nobleſſe, & la beauté que i'ay trouuee en vous, m'ont ſi fort ſurprins qu'il conuient que ie ſoye de vous aimé. car nul eſconduit ne m'en pourroit oſter.

PHILAVSONE. Maintenant parlet-il ouuertement, & non point par allegorie de ſonge.

CELTOPHILE. Mais la dame luy fit vne contreresponſe, en laquelle elle luy parla auſsi bien ouuertement & roidement, & en grande hardieſſe. Car voyci qu'elle luy dit, Haa, cher ſire, ne me vueillez mie moquer, ne tenter. ie ne pourroye cuider que ce fuſt à certes ce que vous dites, ne que ſi noble & gentil prince, comme vous eſtes, euſt penſé à deshonnorer moy & mon mary, qui eſt ſi vaillant cheualier, & qui tant vous a ſerui : & encore giſt pour vous en priſon. Certes, ſire, vous ſeriez de tel cas peu priſé, & n'en ſeriez de rien meilleur. Et certes onques telle penſee ne me vint au cueur, ne ia (ſe Dieu plaiſt) ne fera, pour homme qui ſoit né : & (ſe ie le faiſoye) vous me deuriez blaſmer : mais mon corps punir, iuſticier, & demembrer. Vous auez oui la reſponſe, ou pluſtoſt contrereſponſe, (comme ie l'appelois maintenant) qui fut faicte à ce roy par ceſte dame. Il-y-a quelques mots qui tiennent vn peu de l'antiquité : mais il n'y a rien toutesfois que vous n'entendiez, comme ie penſe. Quand elle dit, Que ce fuſt à certes ce que vous dites, *A certes* c'eſt A bon eſcient. De laquelle façon de

parler on vſe encores auiourdhuy en quelques lieux : & ſignifie anſſi De grande affection, Bien affectueuſement : ou Bien affectionnément, comme les autres aiment mieux dire. Muſer (vn peu auparauant) c'eſt ce que nous diſons maintenant Eſtre tout penſif: & Conforter n'eſt pas pour Reconforter, mais pour Donner courage.

PHILAVSONE. I'ay l'expoſition de ces mots, comme de ſurcreſt : dequoy ie vous remercie. I'ay remarqué auſsi ce mot *Friſque*, (lequel ie ne penſes pas eſtre ſi ancien) ou il dit, Et bien luy eſtoit aduis qu'oncques n'auoit veu ſi noble, ſi friſque, ne ſi belle dame.

CELTOPHILE. Il vſe de ce mot en parlant d'elle meſme en l'autre endroit : ou il dit, La beauté & le friſque arroy d'elle. Car faiſant mention de ce meſme roy, & reduiſant en memoire ce qu'il en a dict en ce paſſage ſur lequel nous ſommes demeurez, touchant ſon amourachement : Si auez bien entendu (dit-il) comment il auoit ſi ardamment aimé & par amours la belle & noble dame, madame Ælis, comteſſe de Saleberi, qu'il ne s'en pouvoit abstenir. Car amour l'admonneſtoit nuit & iour, & tellement luy repreſentoit la beauté & le friſque arroy d'elle, qu'il ne s'en ſçauoit conſeiller : & n'y faiſoit que penſer touſiours : combien que le comte de Saleberi fuſt le plus priué de tout ſon conſeil, & l'vn de ceux d'Angleterre qui plus loyaument l'auoit ſerui. Et puis il adiouſte comment pour

l'amour de ceſte dame & pour le grand deſir qu'il auoit de la voir, il auoit faict crier ceſte grande feſte de iouſte.

PHILAVSONE. Ceſte comteſſe fit ſentir à ce roy le meſme tourment que le roy Ænee (teſmoin Virgile) fit ſentir à la royne Dido. Car quand ceſt hiſtorien dit de ce roy d'Angleterre, qu'Amour l'admonneſtoit nuit & iour, & ce qui s'enſuit, il me ſemble que ceſt comme s'il diſoit,

Pulchra eius facies animo. multuſque recurſat
Oris honos : pendent infixi pectore uultus,
Verbaque : nec placidam membris dat cura quietem.

CELTOPHILE. Vous triomphez, monſieur Philauſone, en matiere d'vſer de parodie. Qui vous en a tant appris?

PHILAVSONE. I'en ay appris tant & ſi peu d'vn liure mis en lumiere depuis vn an ou deux, qui eſt intitulé *Parodiæ morales*. Mais ie vous prie que i'entende l'iſſue de ce poure amoureux. Car tout roy qu'il eſtet, ie l'appelle poure amoureux, par vne façon de parler que nous auons quand nous plaignons quelcun & auons pitié de luy.

CELTOPHILE. Comment? vous ſemble-il donc qu'il fuſt à plaindre? mais pluſtoſt ceſte dame eſtoit à plaindre, pour le danger ou elle ſe voyoit.

PHILAVSONE. Ie le plain du martyre qu'il enduret : lequel deuet eſtre grand, veu que ſeulement pour

auoir occaſion de voir ceſte dame il prit tant de peine, & en fit prendre tant à vn ſi grand nombre de ſeigneurs & d'autres dames, de diuers pays.

CELTOPHILE. Quant au martyre, à ſon dam. car pourquoy s'adreſſoit-il ou il ne faloit pas? quant à ce que vous dites qu'il prenoit tant de peine, & qu'auſsi il en faiſoit prendre tant aux autres, ie vous confeſſe le ſecond, mais non pas le premier. Car quelle peine luy eſtoit-ce de mander tant de ſeigneurs & de dames? au contraire ce luy eſtoit vn grand plaiſir de ſe voir ainſi obey : & experimenter ce que dit le prouerbe ancien, pris d'Herodote, — *longas regibus eſſe manus.*

PHILAVSONE. Vous y allez bien rudement : & i'ay penſé dire que vous eſtiez bien rude aux poures gens : ſuiuant ce que i'ay tantoſt dict Ce poure roy. Vous parlez comme vn homme qui ne ſçait que c'eſt de la violence & du tourment d'amour, en plaignant ſi peu ce poure roy. Et toutesfois (à le prendre au pire) encore plaignons nous vn homme que nous voyons endurer quelque ſupplice pour ſes mesfaicts. Au reſte, il me ſemble que vous abuſez de ce prouerbe ancien, lequel vous alleguez. car on n'a pas dict que les roys euſſent les mains longues pource qu'ils faiſoyent venir de bien loing ceux qu'ils mandoyent pour les feſtoyer, mais pource qu'ils pouuoyent faire venir de bien loing ceux qu'il leur plaiſet, encore que ce ne fuſt pour leur proufit, mais pluſtoſt pour leur dommage : voire aucuns

pour y laiſſer la vie : ou bien, ſans les faire venir, auoir leur raiſon d'eux au lieu ou ils eſtoyent, encore qu'il fuſt lointain.

CELTOPHILE. Ie ne penſois pas que vous deuſsiez prendre garde de ſi pres à l'vſage de ce prouerbe. Mais ie uoy bien que c'eſt : vous faites tout ce que vous pouuez pour ſouſtenir ce roy d'Angleterre. Et quant à moy, ie di qu'il n'eſtoit pas ſage de faire venir ceſte dame, puiſqu'elle luy deuoit renouueller ſa playe. Il deuoit penſer, ſuiuant ce que diſent les Perſes, en Herodote au commancement de ſa Terpſichore, que ceſte belle dame lui feroit mal aux yeux.

PHILAVSONE. N'eſtoyent-ils pas de grands reſueurs, de dire que la beauté faiſet mal aux yeux ?

CELTOPHILE. Vous n'eſtes pas le premier qui les a repris de ceſte parole : mais il me ſemble que ie les defendrois bien, ſi ie l'auois entrepris.

PHILAVSONE. Ie vous prieray vn iour d'entendre ceſte defenſe : maintenant ie deſire fort ſçauoir l'iſſue de l'inamourement de ce roy d'Angleterre. Depuis n'vſa il plus de tel langage à ceſte dame ?

CELTOPHILE. Si fit, apres auoir eu long temps vn grand combat en ſoy-meſme. Car aucunefois il ſe reduiſoit (pour vſer des mots de l'hiſtorien) qu'honneur & loyauté lui defendoit de mettre ſon cueur en telle fauſſeté, pour deshonnorer vne ſi vaillante dame, & ſi vaillant & loyal cheualier, comme ſon mari eſtoit : qui touſiours l'auoit tant bien ſerui :

d'autre part amour le contraignoit ſi fort, qu'elle ſurmontoit honneur & loyauté. Ainſi ſe debattit en ſoymeſme tout le iour & toute la nuit. Or en la fin prenant congé de la dame le matin, il luy dit, Ma chere dame à Dieu vous commans, iuſques au reuenir, & vous prie que vous vueillez auiſer, & autrement eſtre conſeillee que vous ne m'auez dict.

PHILAVSONE. Et la dame quel adieu luy donna elle?

CELTOPHILE. Ce ne fut pas ſans luy chanter bien ſa leçon en peu de paroles, mieux qu'auparavant: voire le rembarrer. Car elle luy dit, Cher ſire, Dieu le pere glorieux vous vueille conduire, & oſter de vilaine penſee. car ie ſuis & ſeray touſiours appareillee de vous ſeruir à voſtre honneur, & au mien. Ne voyci pas vne braue reſponſe en peu de mots, & qui ſent ſa treſvertueuſe & treſvaillante dame?

PHILAVSONE. Ouy. mais le roy auſsi eſt à louer en ce qu'il refrene vne ſi violente paſsion. Auiourdhuy peu de princes feroyent cela : car au lieu que le temps paſſé ils eſtimoyent grand'louange d'eſtre victorieux de telles mauuaiſes concupiſcences, maintenant ils penſent leur eſtre louable de ſe laiſſer vaincre à elles.

CELTOPHILE. Et moy, pour retourner au propos ſur lequel nous eſtions demourez, auant que ie miſſe en auant ceſte hiſtoire, touchant la bragardiſe plus aimee par les femmes, de tout temps, ie di que ceſte dame outre le bel exemple qu'elle baille à

toutes de tenir bon contre vn roy ou il s'agit de la pudicité, leur en baille vn aufsi quant à ne fe parer point tant lors qu'elles n'ont pas enuie de faire entrer les hommes en tentation. car il eft certain que la beauté gentement & richement paree, eft double beauté.

PHILAVSONE. On auret beau chanter cefte leçon aux dames & damoifelles : les plus belles mefmement font les plus curieufes de fe bien parer, voire quelquesfois iufques à venir au fard : & ce n'eft pas fans que quelques-vnes fe mettent volontairement au danger auquel tomba la comteffe fufdicte, à fon grand regret.

CELTOPHILE. Ceci pareillement s'eft veu de tout temps, que les belles ont efté autant ou plus curieufes de fe parer, que les autres.

PHILAVSONE. Mais c'eft bien pis maintenant qu'auant que vous partifsiez de la cour, quant à fe parer. car on vient iufques au fard : voire peut-on dire qu'il eft tout commun.

CELTOPHILE. C'eft bien la chofe qui plus me defplaift que cefte la : comme aufsi elle defplaifoit fort à Properce : qui appelle cela, *Naturæ decus mercato perdere cultu* (pour le vers il faudroit dire, *Naturæque decus*) adiouftant, *Nec finere in propriis membra nitere bonis*. Et encore que ie ne foye pas des plus vieux, i'ay veu le temps que quand vne femme eftoit conuaincue de s'eftre fardee, fon proces

eſtoit quaſi faict, quand à eſtre bannie de la compagnie des femmes de bien.

PHILAVSONE. Or maintenant on feret tort à pluſieurs dames & damoiſelles, ſi on voulet vſer d'vne procedure ſi draconique en matiere de proces. car telle ſe farde qui n'y penſe point à mal. mais vous ſçauez qu'il faut qu'elles s'accommodent aux autres.

CELTOPHILE. Quand vous parlez ainſi, vous monſtrez bien que quant à ces autres, vous ne voudriez pas les cautionner toutes.

PHILAVSONE. Vne ſi grande folie mériteret bien qu'on me menaſt à S. Maturin.

CELTOPHILE. La raiſon pourquoy celles qui ſe parent tant (& notamment qui ſe fardent) ont grand'peine à ſe defendre, c'eſt qu'elles ne le font pas volontiers quand elles ſçauent ne deuoir eſtre regardees que de leurs maris. Laquelle conſideration a eue vn mien ami en deux epigrammes que ie vous reciteray. Voyci l'vn,

Natura ſis pulchra licet, uis arte iuuare
Formam : contentus qua tamen ipſe uir eſt.
Sat pulchram faciem quum niteris arte iuuare,
Credo, adiutorem quæris habere uiri.

PHILAVSONE. Il n'eſpargne pas celle dont il parle.

CELTOPHILE. Il ne l'eſpargne non plus en l'autre

epigramme, duquel le ſens eſt tout vn. Car il dit,

Pulchram dat faciem natura ſatiſque ſuperque,
Haudque aliam cupiat uir tuus eſſe tibi :
Qua contentus is eſt, non es contenta : putabo
Te contentam uno uiuere uelle uiro ?

PHILAVSONE. Qui eſt l'auteur ?

CELTOPHILE. Ie vous prie ne vous en informer d'auantage pour ceſte heure.

PHILAVSONE. Ie ne laiſſeray de vous remercier du recit d'iceux.

CELTOPHILE. Et moy ne laiſſeray de vous dire une autre fois qui eſt l'auteur.

PHILAVSONE. Ie congnois vne damoiſelle, de laquelle ces epigrammes eſtans dicts, on ne luy feret point de tort : mais d'autre coſté i'en congnoy pluſieurs auſquelles on feret le plus grand tort du monde. Et meſmement i'en ſçay qui ſans penſer à mal, ſe laiſſent tant ſerrer & eſtreindre dedans le corps de leur robbe, qu'elles en ſont treſmal à leur aiſe : pour monſtrer qu'elles ſont de belle taille.

CELTOPHILE. Vous entendez de menue taille : ce qu'on appeloit Le gent corps.

PHILAVSONE. Ouy, i'enten celles qui ſe veulent monſtrer *iunceas*, comme parle Terence, au lieu qui fut allegué hier : ou il dit, *Reddunt curatura iunceas.* Car ie croy qu'il entend Greſles, ou pluſtoſt Fort greſles, par ce mot *iunceas.*

CELTOPHILE. Ie ſuis de voſtre opinion.

PHILAVSONE. Mais croiriez-vous que les femmes groſſes auſsi s'en veulent meſler? tellement qu'aucunes gaſtent leur enfans qu'elles portent? Et meſmement elles portent vn buſque (duquel ie penſe vous auoir parlé) qui ſouuent eſt cauſe en partie de ce mal.

CELTOPHILE. Ie n'auois point encores oui parler d'homicides qui ſe fiſſent par tel moyen: & n'en puis ouir parler ſans auoir grand'horreur. Mais que diſent les maris?

PHILAVSONE. Que diroyent les maris ou les femmes commandent? Il-y-a bien telle à qui ſi ſon mari dit qu'elle ne ſe doit ainſi ſerrer & eſtreindre, & que cela ne luy plaiſt point, ell'oſera bien reſpondre qu'auſsi ce n'eſt pas pour luy plaire.

CELTOPHILE. Il prend bien à telles femmes qu'elles rencontrent des hommes plus patiens que moy. Et de mon temps, qui euſt enduré vne telle reſponſe, euſt eſté iugé couſin germain d'vn ianin.

PHILAVSONE. Ie le croy bien. Mais notez encore que telle reſpondra ainſi que le mari aura priſe pour ſon plaiſir.

CELTOPHILE. Entendez-vous pas, laquelle il aura priſe pour ſa beauté, non pas pour ſes biens ſeulement?

PHILAVSONE. Oſtez ce Seulement. car le plus ſouuent, quand on dit que quelcun a pris vne femme pour ſon plaiſir, on entend que ç'a eſté pour ſa

ſeule beauté, ſans qu'elle luy ait apporté aucuns biens.

CELTOPHILE. Ceſte reſponſe doit encore bien plus faſcher vn mari quand elle eſt faicte par vne telle femme : & ſi luy n'eſt du tout ſtupide, il faut qu'il deuienne ialoux, & encore pis que ialoux. Car luy parler ainſi c'eſt comme le menacer de luy faire porter les cornes. loinct qu'il iuge de ſon cueur l'autruy : il penſe bien que comme ceſte femme ne luy a pleu que pour ſa beauté, auſsi pourra elle plaire à vn autre pour la meſme raiſon : pourueu qu'il ait des yeux auſsi bien que luy.

PHILAVSONE. Ce que vous dites me reduit en memoire l'epigramme Grec, ou il eſt dict qu'aimer vne belle femme, ne doit pas eſtre appelé amour, à parler proprement : pourceque quand quelcun porte affection à la beauté, on ne peut pas dire que ce ſoit vne affection laquelle vn autre ne luy puiſſe auſsi bien porter que luy, quand il l'aura veue. Et pour vous rendre la pareille quant aux epigrammes Latins que vous m'auez tantoſt recitez, ie vous feray ouir l'interpretation Franceſe dudict epigramme Grec :

Ce n'eſt amour, aimer la femme belle,
En ſe laiſſant conduire par ſes yeux.
Car chacun peut aimer la femme telle
Qui a des yeux de beauté curieux.
Mais s'il aduient qu'un à aimer s'addonne
Vn laideron, & qu'il en ſoit eſpris,

Le nom d'amour il faut bien que l'on donne
A ce qui fait qu'un tel parti ait pris.

CELTOPHILE. Ie vous demanderois volontiers qui eſt l'auteur : mais ie me doute bien que vous voudriez auoir voſtre reuenge de ce que ie ne uous ay voulu dire l'auteur de ces epigrammes Latins.

PHILAVSONE. I'eſtime l'auoir eue. car ie ſçay bien que vous auez grand' enuie de le ſçauoir. Et peut eſtre que nous trouuerons que celuy duquel eſt ceſte interpretation, eſt auſsi l'auteur de ces epigrammes. Mais ie ſuis content que nous laiſsions cela pour vne autre fois. Dite-moy ſeulement que vous ſemble de ceſte traduction.

CELTOPHILE. Il ne me ſouuient que du ſens des vers Grecs : & pourtant ie ne ſçay pas ſi ce traducteur s'eſt beaucoup aſſubietti aux paroles Greques : mais au reste, le ſens me ſemble eſtre aſſez bien exprimé, & la ryme couler aſſez doucement.

PHILAVSONE. Mais examinons ceſt epigramme, pour voir s'il contient verité.

CELTOPHILE. Il me ſemble que vous faites tort à l'auteur de douter s'il a dict vray. L'experience quotidienne que nous auons en pluſieurs de ceux dont nous auons parlé, aſçauoir qui eſpouſent les femmes pour leur plaiſir, c'est-à-dire pour leur ſeule beauté, ne nous peut elle pas monſtrer que ceſt epigrammatiſte dit vray? Ne peut-on pas dire de la plus grand' part comme dit Iuuenal? — *facies*, *non uxor*,

àmatur. Comme aufsi de celles qu'on prend pour les biens, il aduient fouuent qu'on pourroit dire, — *dos ipfa, haud uxor, amatur*. Et voyla pourquoy vne Rommaine, appelee Martia, la fille puifnee de l'vn des Catons, fit vne refponfe bien pertinente à celuy qui luy demandoit pourquoy elle ne fe remarioit point. Pource (dit elle) que ie ne trouue point d'homme qui me vueille pluftoft que mon bien. Mais en Grec ou en Latin cela a encore meilleure grace : en Grec, *eme, η ta ema* : en Latin, *me quàm mea*. Et fur cefte refponfe ie trouue qu'Erasme a eu bonne raifon d'annoter ceci, *Non probauit coniugium quod non conciliaret amor mutuus. Quæ ducitur dotis caufa, conductum habet concubinum uerius quàm coniugem*. Mais pour ne parler maintenant que de ceux qui fe laiffent furprendre à la beauté, fçauez vous comment Olympias, mere d'Alexandre le grand, appeloit cela?

PHILAVSONE. Non.

CELTOPHILE. Ell' appeloit cela fe marier *tois ophthalmois*, & non pas *tω nω*.

PHILAVSONE. On peut dire cela de plufieurs auiourdhuy.

CELTOPHILE. Et aufsi on peut bien dire (comme ie croy) qu'on en voit aduenir beaucoup de mauuais mefnages.

PHILAVSONE. Il eft certain. Et plufieurs de ceux qui fe font mariez *tois ophthalmois*, fi toft que *tres rugæ fubeunt & fe cutis arida laxat*, comme parle

Iuuenal, deſireroyent bien auoir ceſte prerogatiue de pouuoir faire ce commandement, *Collige ſarcinulas, & exi.*

CELTOPHILE. Il me ſouuient d'vne choſe que dit Aulus Gellius, qui vient fort bien à propos de ce que nous diſons, de ne ſe point laiſſer ſurprendre à la beauté, quand il eſt queſtion de choiſir vne femme. c'eſt que Phauorin appeloit *formam uxoriam* celle qui n'eſtoit ni des plus belles, ni des plus laides : laquelle Ennius auoit appelee *ſtatam formam:* diſant, *eas ferè fœminas incolumi pudicitia eſſe quæ ſtata forma ſint.*

PHILAVSONE. *Incolumi pudicitia*, vela vn grand mot. Si ceſte regle ſe trouuet vraye, *ſtata forma* ſeret bien de requeſte. Mais pour le iour d'huy celles-ci portent enuie aux belles, quant à leur deſbordement, & taſchent de recompenſer de quelque bonne grace (i'enten de quelques façons de faire qui ayent bonne grace, d'vn entregent gratieux) ce que leur viſage a de moins : pour n'eſtre moins requiſes d'elles. Vela comme il en va, pour vous confeſſer toute la verité.

CELTOPHILE. Vous ſouuient-il point de ce qui eſt racomté par Herodote touchant le moyen dont vſoyent les Babyloniens pour marier toutes les filles, auſsi bien les plus laides que les plus belles? car ceſte parentheſe ne sera pas malſeante ici.

PHILAVSONE. Non.

CELTOPHILE. Il dit que premierement on crioit au

plus offrant et dernier encherisseur les belles : tellement que chacune demeuroit à qui en donnoit plus. Quand on auoit vendu les belles, de l'argent prouenant de ceste vendition on marioit les laides. car on presentoit auec chacune des laides vne somme d'argent, pour recompenser ceste laideur : & tant plus grande estoit la laideur, & conioincte auec quelque grande imperfection de corps, tant plus on presentoit pour recompense. Mais si on eust presenté (pour exemple) la valeur de cent escus pour espouser vne de ces laides, & ayant quelque imperfection, & quelcun eust dict qu'il estoit content de l'espouser telle qu'elle estoit, ayant seulement quatre vints escus de recompense, on la luy bailloit : sinon qu'il vinst vn autre qui se contentast encore de moindre recompense, asçauoir de soixante ou cinquante escus. Mais voyci qui est bien à noter, touchant les laides aussi bien que les belles, c'est qu'on ne les bailloit pas sans que ceux qui les amenoyent donnassent pleges qu'ils n'en abuseroyent point, mais les prendroyent à femmes.

PHILAVSONE. Ie feray rire à la cour plusieurs dames de ceste parenthese. car vous auez vous-mesmes ainsi appelé ce recit.

CELTOPHILE. Les belles seront fieres d'ouir dire que la beauté auoit là tant de credit.

PHILAVSONE. Si sont elles ia assez fieres : il n'est pas besoin de leur rien dire qui les puisse enfierir d'auantage.

CELTOPHILE. Mais il vous leur faut faire croire que la couſtume eſtoit que les belles laiſſaſſent toute la bragardiſe aux laides, en recompenſe.

PHILAVSONE. Encore qu'elles le creuſſent, elles n'auroyent garde de ſuyure leur exemple. Car (comme ie vous ay dict parcideuant) les plus belles meſmement ſont les plus curieuſes de ſe bien parer, pour adiouſter beauté ſur beauté : & puis s'expoſer aux hazards tels qu'il a eſté dict : & ce n'eſt iamais ſans que quelcune paſſe les piques. Mais on appelle cela S'accommoder : & principalement alors qu'on fait plaiſir à un grand. Et celles qui s'accommodent ainſi, diſent de quelque autre qui n'aura voulu faire de meſme, qu'elle a faict de la ſotte. Notez que ie vous deſcouure maintenant le pot aux roſes.

CELTOPHILE. Vous me dites vne choſe dont ie m'eſtonne fort. car on ſouloit dire d'vne qui s'eſtoit ſagement & honneſtement gouvernee, Elle ne fit iamais folie de ſon corps : & vous dites qu'au contraire celles qui font profeſsion de s'accommoder (car à la fin ie m'accommoderay au mot Accommoder, auſsi bien que les autres) ſe moquent d'vne qui ne fait pas comme elles, diſans qu'elle fait de la ſotte.

PHILAVSONE. Notez auſsi qu'il-y-a grande difference entre folie & ſottiſe : & (pour parler à bon eſcient) encore plus grande difference entre la façon qui eſtet de voſtre temps, & celle qui eſt maintenant. Car au lieu qu'alors les perſonnes qui faiſoyent de

vice vertu eſtoyent remarquees, maintenant on remarque celles qui ne ſe veulent pas accommoder iusquesla : comme ſi c'eſtet la moindre chouſe qu'ils pourroyent & deuroyent faire, en matiere d'accommodation. Notez que ie di perſonnes, vous parlant de tous les deux ſexes, vous laiſſant diſtinguer leurs diverſes accommodations. Et quant au ſexe feminin, ie vous confeſſeray qu'il eſt bien peu de comteſſes de Saleberi.

Toutesfois, afin qu'il ne ſemble, à cauſe de ce que i'ay dict parcideuant, de la bragardiſe des femmes, qui ſouloit touſiours eſtre plus exceſsiue de beaucoup que celle des hommes (car ſi faut-il en la fin retourner à ce propos) que ie vueille ſupporter mon ſexe : ie vous prie de noter bien ce que ie vous diray maintenant. Ie vous confeſſe que suiuant ce qu'auez allegué de Juuenal, les femmes en leur endret ont eſté de tout temps addonnees aux pompes et grandes ſuperfluitez d'habits, et toutes ſortes de desbordemens qui y peuuent eſtre, plus que les hommes (pour ne parler maintenant des autres ſomptuoſitez & exces dont ce meſme poete fait reproche aux femmes) & ie ne veux pas nier que pareillement en noſtre France les femmes n'euſſent accouſtumé de ſurpaſſer les hommes en bragardiſe *quanto* (pour vſer d'vne comparaiſon de ce poete Iuuenal) *delphinis balæna Britannica maior* : mais maintenant quand on aura bien regardé pluſieurs gentils hommes & pluſieurs dames, tout reluit

ſi fort, tout eſt tant brodé, tant recamé, tant perlé, tant diapré, auſsi bien d'vne part que d'autre, qu'on ne ſçait qui emporte le pris.

CELTOPHILE. Ie crain auſsi qu'il n'en faille venir là, qu'on die de la France ce que diſoit de Romme vn poete Rommain.

PHILAVSONE. Que diſet-il?

Proloquar, (atque utinam patriæ ſim uanus aruſpex)
Frangitur ipſa ſuis Roma ſuperba bonis.
Certa loquor, ſed nulla fides.

Car ie crain qu'il ne faille dire, en imitant le vers de ce poete,

Frangitur ipſa ſuis Gallia deliciis.

Et puis adiouſter ce qu'il adiouſte,

Certa loquor, ſed nulla fides.

Quant à luy nous trouuerons qu'il n'a pas eſté *uanus aruſpex* touchant Romme, ſi nous conſiderons que bien toſt apres ſon temps elle commancea à aller en decadence. Il eſt vray qu'auparauant il s'eſtoit plaint auſſi de l'auarice qui eſtoit lors,

Aurum omnes uicta iam pietate colunt.
Auro pulsa fides, auro uenalia iura,
Aurum lex ſequitur, mox ſine lege pudor.

Or ie ne doute pas que le meſme ne ſe puiſſe

dire de la France autant ou plus que de Romme, quant à l'auarice. car defia il-y-en auoit beaucoup d'exemples auant que ie partiſſe.

PHILAVSONE. Aufsi n'en deuez-vous douter. Mais il-y-a ceſte autre ſorte d'auarice dont ie vous parles tantoſt, qui eſt encore plus dangereuſe.

CELTOPHILE. Il ne me ſouuient pas que vous m'ayez parlé d'auarice.

PHILAVSONE. Ie vous ay parlé de l'ambition, quand ie vous diſes que chacun deſiret de deuenir grand per fas & nefas. Or i'appelle l'ambition vne ſorte ou eſpece d'auarice. car l'ambitieux eſt auaricieux d'honneur, & de tout ce qui ſert à acquerir quelque grandeur. Et comme de petis biens on deſire de venir aux grands, & des grans à plus grands (car il en prend comme dit Ouide de l'eau que boit l'ydropique, *Quo plus ſunt potæ, plus ſitiuntur aquæ*) ainſi d'vne grandeur & dignité on deſire touſiours de venir à vne autre : & ſe voit ce deſir en ceux meſmement qui ſont montez aux treshautes. Car le gentilhomme veut faire le prince, le prince veut faire le roy, le roy veut faire le monarque. Et vela pourquoy ie diſes tantoſt que la grandeur eſtet malaisee à entretenir maintenant plus que iamais : entendant d'entretenir les charges conuenables à la grandeur. car comme toute grandeur veut paſſer ſes bornes & limites, aufsi eſt il impoſsible que les charges ſoyent limitees.

CELTOPHILE. Quelcun toutesfois trouueroit eſ-

trange ce nom que vous donnez à l'ambition : mais il me ſuffit que ie vous enten. Pour le moins vne telle ſorte d'auarice eſt plus honneſte que l'autre. car au lieu que les autres auaricieux deſirent de gripper l'argent par tous moyens, ceux-ci ſe contentent de humer les honneurs : leſquels ils hument bien alors que *ingentem foribus domus alta ſuperbis Manè ſalutantum totis uomit ædibus undam.*

PHILAVSONE. Il ſeret à deſirer qu'ils ſe contentaſſent de cela : quant à moy ie parle bien autrement. car ie di que ceſte ſorte d'auarice eſt plus dangereuſe que l'autre. pourceque quiconque eſt ambitieux, & taſche à deuenir grand (comme on appelle auiourdhuy) il eſt subiect auſsi à ce qu'on appelle communément auarice : mais on ne peut pas dire reciproquement que ce ſoit l'ordinaire des auaricieux d'eſtre ſubiects à l'ambition auſsi.

CELTOPHILE. Ie croy que vous regardez à ce que ceux qui s'efforcent de paruenir aux honneurs & deuenir grands, pour paruenir là il faut qu'ils vſent de liberalité & magnificence : & quand ils y ſont paruenus encore plus : & ainſi ſont contrains de deſirer touſiours de biens de plus en plus.

PHILAVSONE. Ouy. & outre ce que vous ſçauez aduenir naturellement des richeſſes, qu'elles ſont comme l'eau que boit l'ydropique, qui tant plus luy laiſſe d'alteration que plus il boit, (ſuyuant les mots d'Ouide que i'ay tantoſt alleguez) il faut noter que la grandeur augmente ſouuent vne telle altera-

tion. pource que quelle qu'elle ſoit (voire encore qu'elle ſoit en vne perſonne fort illuſtre, & qui ait toutes les bonnes parties, voire toutes les vertus qu'on ſçauret deſirer, n'eſt pas reputee vrayement grandeur, ſi elle n'eſt accompagnee de grandes facultez : afin qu'on puiſſe tenir maiſon ouuerte, voire maiſon de prince, en vn beſoin. Car notez qu'auiourdhuy il-y-a maint grand qui deſire fort pouuoir faire du tiercelet de prince, (comme diſet vn gentilhomme à ſon fils, qui voulet non pas ſimplement *maiores nido pennas extendere*, mais iuſques à vſer de quelques petites façons qui tenoyent du prince) encore que pour ce faire il luy faille monter cinquante degrez plus haut qu'il ne doit. Ce qu'il n'eſt poſsible de faire sans grande deſpenſe : laquelle, pour mieux ſentir ſa grandeur, ne doit point eſtre reglee. mais en la fin on trouue qu'on n'a pas meſuré la grandeur de la bourſe à la grandeur qu'on voulet monſtrer : & alors c'eſt à qui en aura : *iuxta illud Ciceronianum, Atque etiam ſequuntur largitionem rapinæ*, au meſme lieu ou il dit *largitionem fundum non habere.*

CELTOPHILE. Vous voulez dire, pour parler encore plus generalement, ce que diſoit Ouide (qui eſt conſonant à ce que vous auez tantoſt allegué d'vn autre poete) *In pretio pretium nunc eſt.*

PHILAVSONE. Cela eſt vray, pour parler generalement, comme vous auez dict. Et ſçauez-vous comme i'interpreteres ces mots d'Ouide, *In pretio pretium*

nunc est, vſant de la façon de parler qui eſt en vſage depuis peu de temps?

CELTOPHILE. Ie ne puis le ſçauoir ſi vous ne le dites.

PHILAVSONE. Ie l'interpreteres, Celuy eſt homme de bien qui eſt homme de biens. Vela pourquoy quand on dit pour le iour d'huy Homme de bien, pluſieurs preſtent l'oreille. Bien eſt vray que ſi vous veniez à demander l'expoſition d'Homme de bien, pour parler à la ſoldate, on diret que c'eſt celuy qui a le cueur aſsis en bon lieu (car on parle ainſi) que c'eſt celuy qui n'endure point d'eſtre braué : & (comme on parle couſtumierement) qui a du ſang aux ongles. Tellement que ſelon ceſte ſignification, Homme de bien & Poultron ſont comme contraires.

CELTOPHILE. Ceci ſera bien mis en memoire auec le reſte qui appartient à ma leçon : laquelle ce grand ſeigneur vous a empeſché de continuer. Car c'eſt luy qui nous a tant faict extrauaguer. au moins il nous a mis en chemin, en nous mettant ſur le propos de grandeur. Mais il me ſouuient que ſur cela vous auez dict entr' autres choſes, que le gentilhomme vouloit faire le prince, le prince vouloit faire le roy : le roy, le monarque.

PHILAVSONE. Ouy, ie le vous ay dict : & ſi i'euſſe voulu, ie l'euſſe bien pris de plus loing. car ie vous euſſe dict que le mercerot veut faire le gros marchand, le gros marchand veut faire le gentil-homme,

& ainſi conſecutiuement. Mais pourquoy me ramenteuez-vous ceci?

CELTOPHILE. Pourceque ie veux ſçauoir qui vous entendez eſtre auiourdhuy monarque. Entendez-vous celuy duquel nous venons de parler? celuy que nous auons dict eſtre appelé Le grand ſeigneur?

PHILAVSONE. Vous ſçauez bien que veut dire ce mot monarque, & comme on en vſe : ie n'ay point penſé au grand ſeigneur alors que i'ay dict cela.

CELTOPHILE. I'enten bien ce mot Monarque : & voyla pourquoy ie vous ſay ceſte interrogation : pource qu'il ſemble que vous en abuſiez, comme on en abuſe ordinairement. Car ſi vous auez voulu dire qu'vn roy ſe veut faire Dieu, vous auez bien vſé du mot : mais ſi vous auez entendu autrement, vous en auez abuſé.

PHILAVSONE. Ie vous confeſſe pourtant que ie ne l'ay pas entendu ainsi, ains comme on l'entend ordinairement. Mais maintenant ie conſidere bien que ſelon la ſignification que ce mot a en Grec, il n'y a que Dieu qui puiſſe eſtre appelé Monarque.

CELTOPHILE. Cela eſt certain, qu'il n'y a que Dieu qui puiſſe auoir ce titre de Monarque, quand on en vſe ſans y adiouſter vne queue. Car on peut appeler vn roy de France, Le monarque de France : vn roy d'Heſpagne, Le monarque d'Heſpagne : & quand on dit auſsi Monarchie (de la meſme façon que Oli-

garchie & Demarchie) il faut que cela ſoit limité. c'eſt à dire qu'on entende, Monarchie de telle ville, ou telles villes : Monarchie d'vn ou pluſieurs pays. Car pour eſtre monarque, il faut eſtre ſeigneur de tout le monde, voire du ciel auſsi bien que de la terre. Ainſi n'y a point de monarque autre que Dieu, ni auſsi de monarchie que la ſienne : ſi on veut (comme i'ay dict) vſer de ces mots ſans adiouſter quelque queue.

PHILAVSONE. Diriez vous donc que ce docteur qui ſe nommet *Iuris utriusque monarcha*, auet oublié ſon *De uerborum ſignificatione?*

CELTOPHILE. Vous ne conſiderez pas bien ce que ie di : ne vous deſplaiſe. car il-y-a ici vne queue : d'autant qu'il ne ſe nomme pas abſolument *monarcha*, mais adiouſte *iuris utriuſque*.

PHILAVSONE. Vous auez raiſon.

CELTOPHILE. Mais voyci ou eſt le mal : c'eſt qu'il y-a eu pluſieurs docteurs, dont chacun s'eſt nommé *Iuris utriuſque monarcha :* qui eſt comme ſi la France eſtet ſoubs la domination de quatre ou cinq (ce qu'à Dieu ne plaiſe) & que chacun priſt le titre de Monarque de France, ou d'vn autre pays. car comment pourroit chacun eſtre Monarque, c'eſt à dire ſeul dominateur, quand la domination ſeret à pluſieurs?

PHILAVSONE. Ie ne ſçay pas s'il-y-a eu pluſieurs docteurs dont chacun ait eſté appelé *Monarcha iuris :* quant à vn i'en aſſeure bien. car il me ſouuient

qu'on a imprimé long temps y-a vn liure de Guido Papa ou Guido Papæ (car on l'appelle en toutes ces deux ſortes) le titre duquel eſt, *Deciſiones parlamenti Delphinatis Gratianopolitani, per excellentiſſimum iuris utriuſque monarcham D. Guidonem Papæ, in curia eiuſdem ciuitatis ſenatorem, æditæ.*

CELTOPHILE. Ie vous aſſeure de cela, qu'il n'eſt pas ſeul qui a eu ce titre : mais lequel d'entr'eux a eſté plus ſot ou moins ſot de le ſe donner, de cela ie ne vous puis aſſeurer.

PHILAVSONE. Peut-eſtre qu'on leur a donné ſans qu'ils le demandaſſent : & que ceux qui leur ont donné, n'ont pas bien entendu que c'eſtet.

CELTOPHILE. Ie m'en rapporte à ce qui en eſt. mais quant à n'auoir entendu la vraye ſignification de ce mot, ie ne m'en esbahirois pas autrement : veu le priuilege qu'auoyent les iuriſconſultes d'alors, d'eſtre du tout ignorans du Grec : iuſques à dire, *Græcum eſt, non legitur.*

PHILAVSONE. Il valet mieux qu'ils confeſſaſſent ne leur eſtre permis de manier le langage Grec, que non pas qu'ils l'accouſtraſſent de la façon qu'aucuns de leur robbe l'ont accouſtré depuis. Car auant Budee & Alciat, Dieu ſçait comment on l'accouſtret. Et de ceux meſmement qui auiourdhuy font profeſsion d'interpreter les liures Grecs en Latin, ne voit-on pas pluſieurs par leur ignorance mettre les lecteurs en toutes les peines du monde ?

CELTOPHILE. I'en ſçay bien vn qui a mis vn grand

nombre de perſonnes en vne grand' peine : en laquelle il-y-a danger qu'elles ne demeurent tout le temps de leur vie.

PHILAVSONE. Mon Dieu, vela pas grand' pitié! Mais dite-moy vn peu quelle eſt ceſte peine en laquelle il les a mis.

CELTOPHILE. C'eſt de cercher le pays de Myrmece.

PHILAVSONE. Le pays de Myrmece!

CELTOPHILE. Ouy, le pays de Myrmece, ou Myrmecie.

PHILAVSONE. Ie m'aſſeure qu'il n'y-a point de mappemonde ou ſoit ce pays.

CELTOPHILE. C'eſt ce qui les met encores en plus grand' peine, qu'ils ne ſont conduits ni par aucune mappemonde, ni par aucun coſmographe, ou hiſtoriographe, pour trouuer ce pays de Myrmece.

PHILAVSONE. Mais de la part de qui ceſt interprete leur fait il commandement de cercher le pays de Myrmece?

CELTOPHILE. De la part de Plutarque.

PHILAVSONE. C'est de la part d'vn grand perſonnage. Et en la fin, ſi vous ne me parlez plus ouuertement, vous me mettrez en auſsi grand' peine que ceſt interprete a mis ſes lecteurs.

CELTOPHILE. I'auray pitié de vous, & vous conteray toute la farce. Ie ſi dernierement ceſt honneur à quelcun de lire vn liure de Plutarque par luy traduict, au lieu que ie le pouuois lire en ſa langue :

& en recompenſe de l'honneur que ie luy faiſois, il me fit faire bonne prouiſion de ris.

PHILAVSONE. Dites vous du ris que vendent les eſpiciers? car c'eſt bonne prouiſion, principalement ou on craind auoir faute de bled.

CELTOPHILE. Vous auez bien enuie de mordre ſur mon langage : mais laiſſez moy parler à ma façon, pourueuque ie n'eſcorche rien.

PHILAVSONE. I'enten bien que vous me voules taxer : mais vous voyez comment ie m'accommode maintenant, & n'vſe plus de ces eſcorchemens que vous trouuiez ſi goffes & ſi ſpurques.

CELTOPHILE. Ce-pendant que vous dites n'vſer plus de mots eſcorchez du langage Italien, vous vſez de deux tout en vn coup. Mais ie ne m'y veux pas maintenant arreſter. car i'ay haſte de vous faire rire.

PHILAVSONE. Ie vous en ſçay bon gré.

CELTOPHILE. I'auois deliberé de vous faire le recit bien au long : mais pour la meſme raiſon que ie vien d'alleguer, ie l'abbregeray le plus qu'il me ſera poſsible. Vous ſçauez que les Grecs appellent *Μυρμηκ*, ce que nous diſons Fourmi : & *Myrmηκia*, ce que nous appelons Fourmilliere.

PHILAVSONE. I'aures bien oublié tout mon Grec, ſi ie ne me ſouuenes de cela.

CELTOPHILE. Ce gentil interprete (car notez que ie ne parle pas de celuy qui a dernierement traduict tout le Plutarque, mais d'vn autre, qui n'eſtoit pas

en danger d'oublier beaucoup de Grec) rencontran ce Myrmecia, fe fit tresbien à croire que c'eftoit vn pays qui s'appeloit ainfi : tellement qu'au lieu de dire De la fourmilliere, il dit, *Du pays de Myrmece* ou *Myrmecie.*

PHILAVSONE. Encore que vous difiez auoir grand hafte, ie vous prieray m'enfeigner le paffage.

CELTOPHILE. C'eft au liure ou Plutarque difpute lefquels animaux participent plus de prudence, les terreftres, ou les aquatiques. Car il dit que l'ours quand il fe trouue defgoufté, s'en va aux fourmillieres : & s'affeant aupres, tire fa langue, qui eft molle & a quelque humidité douce & gluante : & ne la retire point iufques à ce qu'elle foit toute plene de fourmis : lefquelles eftant par luy avalees luy feruent de remede. Mais au lieu de dire que l'ours s'en va aux fourmillieres, ou à quelque fourmilliere, ce docte perfonnage, metamorphofant ce mot Myrmecia, dit que l'ours s'en va au pays de Myrmece, ou Myrmecie. ie fçay bien qu'il-y-a l'vn ou l'autre.

PHILAVSONE. Ouy vrayement, c'eft bien vne metamorphofe : voire plus eftrange que toutes celles d'Ouide. car c'eft grand cas, de conuertir des fourmis, qui font fi petites, en vn pays. Mais quant à ce que vous dites Myrmece, ou Myrmecie, il eft plus vrayfemblable que le pays foit Myrmecie, & la ville capitale foit Myrmece. Or puifque nous fommes tombez fur ce mot Myrmηκia, & que vous m'auez

appris quelque chouſe de nouueau touchant iceluy, ie vous veux apprendre auſsi quelque cas de nouueau de luy : mais non ſi ſottement nouueau que cela que vous m'auez dict. Dite moy donc ſi vous auez iamais penſé à ce mot Frances *Marmaille*, d'ou il venet.

CELTOPHILE. Iamais.

PHILAVSONE. Ie croy qu'il vient de *Myrmaxes*, dont vſoyent les Doriens, au lieu que les autres Grecs diſoyent *Myrmηxes*, ou bien de leur *Myrmaxia* (qui a ſon origine de *Myrmaxes*) au lieu de ce que les autres Grecs diſoyent *Myrmηxia*. Et ce qui m'y a plus faict penſer, ç'a eſté que le poete Theocrite introduit deux femmes qui vont voir la ſolennité qui ſe faiſoit en l'honneur d'Adonis, & s'appeloit *Adonia* : ou eſtans arriuees, & voyans vne grande troupe de gens de toutes ſortes, hommes, femmes, petis enfans, ſont en peine comment elles pourront paſſer : & puis vſent de ces mots, *Myrmaxes anηrithmoi xai ametroi*. Comme qui diret, Vela des gens ſans nombre & ſans meſure. Mais ie penſe totalement que celuy qui interpreteret ici, Vela de la marmaille infinie, rencontreret fort bien, & exprimeret le mot Grec : qui proprement ſignifie Fourmis : comme auſsi quand nous voulons parler d'vne grande troupe de perſonnes, & principalement de perſonnes de baſſe qualité, qui ſont comme entaſſees les vnes sur les autres, nous diſons, Il y en a vne fourmilliere. Mais quant à ces femmes, ſi elles par-

loyent aſſez proprement, veu qu'il y auet grand nombre de gens à cheual, ie m'en rapporte à ce qui en eſt : tant y-a que Theocrite les introduit ainſi parlans : lequel auſsi les fait tenir de petis propos ſemblables à ceux que tiennent deux bonnes commeres de Paris, en allant voir l'entreé du roy, ou de quelque grand prince, quand elles paſſeroyent par petit pont, ou à l'entour du Palais, ou par quelque autre lieu ou ordinairement on a accouſtumé d'eſtre le plus preſſé.

CELTOPHILE. Ie ſçay bon gré au pays de Myrmece, & le remercie, encore que ie ne le congnoiſſe point. car ſans luy vous ne m'euſsiez pas faict participant de ceſte belle obſeruation.

PHILAVSONE. Ie croy bien que non.

Mais vous, qui auiez tantoſt ſi grand' haſte d'ouir le reſte de voſtre leçon (comme vous l'appelez) c'eſt grand cas que vous faciez tant de digreſsions, & auſsi m'en faciez faire. Ie vous aduerti que ce n'eſt pas voſtre proufit.

CELTOPHILE. Ie ne ſçay que veut dire que nous y entrons touſiours plus auant que nous ne penſons. mais pour le moins elles ne ſont pas tant eſlongnees de noſtre droit chemin qu'elles le nous facent oublier.

PHILAVSONE. Si vous confeſſeray-ie que maintenant ie l'ay oublié.

CELTOPHILE. Ie vous y auray remis bien toſt. Nous eſtions ſur les mots François changez, non

pas en mots eſtrangers, mais autres qui ſont du meſme pays : dont vous auiez deſia amené quelques exemples, & auiez parlé de ceux de la guerre, & puis de quelques-vns appartenant à la mer.

PHILAVSONE. Ie n'ay pas ſouuenance d'autres mots nouueaux qui concernent la guerre, ni la mer, mais d'aucuns qui appartiennent à autre chouſe.

CELTOPHILE. Ce m'eſt tout vn : ie ne laiſſeray de les apprendre auſsi volontiers.

PHILAVSONE. Ie commanceray donc par celuy qui me vient le premier en memoire : qui eſt *Deuotion*. Car on ſoulet vſer de ce mot quand on parlet de Dieu (aſçauoir de l'affection qu'on auet au ſeruice de Dieu) & maintenant on en vſe auſsi quand on parle des hommes. Car on dit, Ceſtuy-ci eſt à la deuotion d'vn tel ſeigneur.

CELTOPHILE. Qu'est-ce qu'on entend?

PHILAVSONE. Que quand il plaira à ce ſeigneur l'honnorer de ſes commandemens (car on parle ainſi maintenant) il s'eſtimèra bien heureux de luy pouuoir faire humble ſeruice. Et volontiers celuy qui eſt ainſi à la deuotion d'vn ſeigneur, eſt ſa creature.

CELTOPHILE. Qu'eſt ce à dire Sa creature?

PHILAVSONE. Ie le vous diray tantoſt. car c'eſt auſsi vn mot nouueau, quant à la ſignification. mais maintenant ie vous veux parler d'vn autre mot nouueau (c'eſt à dire auſsi qui a vn vſage nouueau)

pourceque ie crain de l'oublier, & toutesfois il eſt fort commun.

CELTOPHILE. Quel mot?

PHILAVSONE. *Saluer*, au lieu de dire Baiſer. Car quand vn gentilhomme, parlant d'vne dame ou damoiſelle, dit Ie la veux ſaluer, on entend, Ie la veux baiſer. Pareillement s'il dit, Ie l'ay ſaluee : c'eſt autant que s'il diſet Ie l'ay baiſee. Et toutesfois le mot Baiſer n'eſt pas du tout hors d'vſage. Mais qu'on ſe ſert bien ſouuent de Saluer, cela vient (comme ie croy) de ce que la ſalutation Franceſe d'vn gentilhomme à vne dame ou damoiſelle, ne ſeret pas legitimement faicte ſans vn baiſer, ains y auret de l'incongruité.

CELTOPHILE. Ie ne trouue pas le changement de ceſte parole mauuais. Toutesfois ie deſirerois ſçauoir qui en a eſté la cauſe.

PHILAVSONE. Ie croy que les femmes en ſoyent cauſe pluſtoſt que les hommes.

CELTOPHILE. Pourquoy?

PHILAVSONE. Pource qu'elles parlent plus hardiment de ſaluer que de baiſer.

CELTOPHILE. Ie penſe neantmoins qu'il-y-a peu de pays ou le baiſer ſoit ſi commun qu'il eſt en France : meſmement quant au baiſer qui ſe fait auant que congnoiſtre.

PHILAVSONE. Comment entendez-vous, Auant que congnoiſtre ?

CELTOPHILE. I'enten de celuy qui rencontrant vne grande aſſemblee de dames ou damoiſelles, ou entrant en vn lieu ou elles ſont, ne baiſe pas ſeulement celle ou celles qu'il congnoiſt, mais par compagnie toutes les autres auſsi, leſquelles peut eſtre que iamais il n'aura veues, ni n'aura ſceu ſi elles ſont nees. Et ſi d'auanture en vn grand nombre il en a oublié quelcune, il eſt en treſgrand danger d'eſtre declaré ſot par arreſt de toutes les autres. Encore n'eſt-ce pas tout. car ſouuent elles ſont baiſees encore autrement par compagnie, comme vous ſçauez (au moins ſi ceſte couſtume auſsi demeure touſiours), c'eſt, que les gentils-hommes qui font compagnie à celuy qui en congnoiſt quelcune, font puis apres leur tour par ordre quant à ces baiſemens.

PHILAVSONE. Ces façons demeurent touſiours : & ie ſçay bien que pluſieurs autres nations trouuent eſtrange cela particulierement, de baiſer celles auſsi qu'on ne congnoiſt point. Dequoy ils ne s'esbahiſſent ſans cauſe : & meſme ie penſe que noſtre baiſer ne vint pas ſi auant du premier coup : mais au reſte ie ne doute pas qu'il ne ſoit ancien. Et comme les autres nations trouuent eſtrange que nous baiſons les femmes, ainſi trouuons-nous eſtrange la façon de quelques pays, ou les hommes s'entrebaiſent : & meſmement à Veniſe les gentils-hommes, qui ſont appelez les magnifiques meſsers.

CELTOPHILE. La couſtume eſtoit telle entre les Perſes auſsi (comme nous congnoiſſons par quelques auteurs Grecs, & nommément par Xenophon) entre ceux d'vne meſme parenté. Car au premier liure de la Cyropedie, Cyrus dit luy meſme, que la façon des Perſes eſt de baiſer l'vn l'autre, ou quand ils s'entreuoyent apres quelque eſpace de temps, ou quand ils ſe ſeparent. Et là eſt le mot Grec *Philein*, qui ſignifie generalement Baiſer : mais vn peu auparauant parlant des parens de Cyrus qui le baiſoyent en prenant congé de luy alors qu'il alloit faire quelque voyage, il adiouſte *τῷ ſtomati* : c'eſt à dire, A la bouche. Or qu'entre les Grecs auſsi le baiſer ait eſté en vſage de toute ancienneté, nous en auons certains teſmoignages d'Homere. Toutesfois ie n'ay ſouuenance qu'il parle de baiſer la bouche, mais bien de baiſer la teſte & les eſpaules, ou la teſte & les yeux. Mais on a remarqué en ſes liures, que baiſer la teſte & les eſpaules, c'eſtoit la façon des ſerfs. & faut noter qu'il vſe du mot *Kynein*, pour ſignifier Baiſer : duquel mot *Kynein* fut faict depuis *Proſkynein*, qui ſignifie Adorer. Et toutesfois *Kynein* (non plus que *Kyein*) n'eſt pas dict ſeulement des ſerfs. Quant aux Rommains, nous liſons en Plutarque & en celuy qui s'appeloit Aulus Gellius, & maintenant par quelques-vns eſt nommé Agellius, la couſtume auoir eſté miſe, que les femmes eſtoyent baiſees par leurs parens, expreſſément pour ſentir ſi elles auoyent point beu de vin. Il eſt vray que Plu-

tarque diſpute ſi ceſte façon de faire ſeroit point procedee d'ailleurs.

PHILAVSONE. Si ainſi eſtet que ce baiſer ſe fiſt pour congnoiſtre ſi elles auoyent beu du vin, il falet bien qu'il ſe fiſt en la bouche.

CELTOPHILE. Il le faut ainſi inferer. veu meſmement que Plutarque auec *Philein* adiouſte ces mots que i'ay tantoſt alleguez de Xenophon, *τω ſtomati*. Quant à l'autre, il ſe contente de dire *oſculari*.

PHILAVSONE. Celles toutesfois qui auoyent enuie de boire du vin, encores le pouuoyent-elles faire certains iours que ce baiſer n'eſtet pas à craindre.

CELTOPHILE. Ie croy qu'il n'y auoit point de diſtinction des iours, quant à cela. Et meſmes Athenee en ſon dixieſme liure dit que cela ſe faiſoit tous les iours.

PHILAVSONE. Vous ſouuient il d'vne Rommaine qui auet vn mari punais, & penſet que tous hommes ſentiſſent auſsi mal que luy? Il faut bien dire que ceſte-la n'eſtet pas ainſi baiſee par ſes parens.

CELTOPHILE. Il me ſouuient de qui vous entendez. c'eſt de la femme de Duellius : or ie vous reſpon, qu'il n'y a regle ſi generale qui n'ait quelque exception. Ioinct qu'aucuns racontent cela d'vne autre que d'vne Rommaine, aſçauoir de la femme de Hieron roy de Syracuſes : ce qui eſt plus vrayſemblable, & auſsi (ſi i'ay bonne memoire) teſmoigné par plus d'auteurs.

PHILAVSONE. Quant à moy, ie n'ay point leu cela

que de ceſte-ci. Mais ie m'aduiſe que ſans y penſer vous eſtes ſorti des limites de voſtre propos. car vous auez commancé à parler de l'entrebaiſement des hommes.

CELTOPHILE. Ie ſçay bien le chemin pour y retourner. Mais auant que de laiſſer celuy ſur lequel nous ſommes, dite moy s'il vous ſouuient de ce que fit Caton à vn ſenateur qui auoit baiſé ſa femme, en preſence de ſa fille.

PHILAVSONE. Nenni. comment donc? luy en fit-il quelque punition?

CELTOPHILE. Ouy, & bien grande. car il le depoſa de ſon office.

PHILAVSONE. Mon Dieu, que ſeret-ce ſi nous auions beaucoup de tels Catons, & s'ils voyoyent les entrebaiſemens qui ſe font auſsi bien en public & en plene rue qu'ailleurs, ie ne diray pas des maris & femmes, ou des parens & parentes : mais entre perſonnes qui ne peuuent alleguer aucun parentage, ou alliance, ni meſmes (bien ſouuent) aucune cognoiſſance : comme auſsi vouſmeſmes tantoſt auez bien ſceu dire. car tant s'en faut que ceſte couſtume de baiſer les vns apres les autres vne grande troupe de dames ou damoiſelles (congneues ou incongneues) commance à s'abolir, qu'au contraire elle eſt en vogue plus que iamais.

CELTOPHILE. Vrayement ces damoiſelles ne peuuent pas dire à leurs maris qu'elles ne ſçauent que ſentent les autres hommes, comme diſoit ceſte

femme du roy Hieron, ou bien de Duellius Rommain. Mais dite-moy, ſi vne damoiſelle ſe void en danger d'eſtre baiſee par vn gentilhomme qui a la groſſe verole, ne peut elle pas trouuer quelque moyen d'eſchapper ? Car pour vous dire la verité, le long temps qu'il y a que ie ſuis parti de France, m'a faict oublier cela, entre autres choſes.

PHILAVSONE. Il n'y a point de remede. car il faut obeir à la couſtume. Vne fois ſeulement ie vi vne damoiſelle qui trouua une inuention pour eſchapper : mais ce fut en priant le premier qui venet pour la baiſer, de l'auoir pour excuſee, pource qu'elle auet encore de la fieure. De laquelle excuſe elle n'vſet pas pour l'eſgard de ceſtuy-la, ni de pluſieurs autres qui eſtoyent venus de compagnie, mais d'vn ſeulement qui eſtoit ſouſpeçonné d'auoir eſté au pays de Suerie : lequel toutesfois il euſt falu baiſer auſsi bien que les autres.

CELTOPHILE. Ainſi, tout bien comté & rabatu, ceſte couſtume ſe trouuera n'eſtre ni belle ni honneſte : & ne m'esbahi pas ſi pluſieurs autres nations s'en moquent.

PHILAVSONE. Encore ne ſçauez-vous pas tout. car il-y-a auſsi vne eſpece de danſe en laquelle on s'accommode d'vne façon de baiſer, laquelle me fait ſouuenir de ce qui ſe dit par prouerbe, *Curſu lampada tibi trado.* Mais qu'auez vous à rire ?

CELTOPHILE. Ie me ri de voſtre Accommoder. car

vous auez dict, On s'accommode d'vne façon de baiſer.

PHILAVSONE. Ne vous ay-ie pas dict parcideuant que ce mot Accommoder ſeruet maintenant à tout? Quant vous aurez ſeiourné quelque temps en la cour, vous ne trouuerez pas ceſte façon de parler eſtrange, ni auſsi pluſieurs autres que maintenant vous trouuez telles.

CELTOPHILE. Pourſuyuez donc, s'il vous plaiſt, afin que ie ſçache en quelle façon on s'accommode du baiſer.

PHILAVSONE. C'eſt qu'vn nombre de gentils-hommes & de dames, danſans à vne danſe qui s'appelle Le branle du bouquet, vn de ces gentils-hommes & vne de ces dames, eſtans les premiers en la danſe, laiſſent les autres, (qui ce-pendant continuent la danſe) & ſe mettans dedans ladicte compagnie, vont baiſans par ordre toutes les perſonnes qui y ſont : aſçauoir le gentilhomme les dames, & la dame les gentils hommes. Puis ayans acheué leurs baiſemens, au lieu qu'ils eſtoyent les premiers en la danſe, ſe mettent les derniers. Et ceſte façon de faire ſe continue par le gentilhomme & la dame qui ſont les plus prochains, iuſques à ce qu'on vienne aux derniers.

CELTOPHILE. Il me ſouuenoit de ce que vous auiez dict que ceſte façon de faire vous reduiſoit en memoire ce qui ſe dit par prouerbe, *Curſu lampada tibi trado* : & attendois en quoy il y auroit quelque

correſpondance : ie voy bien maintenant que c'eſt en ce que vous venez de dire à la fin.

PHILAVSONE. C'eſt en cela voirement. Mais que dites vous de ceſte façon?

CELTOPHILE. Ie di que c'eſt vne inuention pour faire belle proviſion de baiſers, à ceux & celles qui la veulent faire.

PHILAVSONE. Or ie veux maintenant prattiquer en voſtre endret ceſte façon de parler prouerbiale, *Curſu lampada tibi trado.* Car ie vous prie de faire maintenant voſtre tour, quant à parler des baiſers.

CELTOPHILE. Ie ne vous ay pas promis parler que de l'ancien entrebaiſement des hommes.

PHILAVSONE. Ie ne demande autre chouſe de vous. & deſia ie vous ay dict que ie ſçauès bien que les magnifiques meſſers de Veniſe s'entrebaiſoyent.

CELTOPHILE. Par ou voulez vous que ie commance? Ie vous ay deſia parlé de la façon des Perſes, teſmoignee par Cyrus, en Xenophon. Quant à la Bible (par ou ce ſeret raiſon de commancer) il-y-a aſſez d'exemples au vieil Teſtament : & quant au nouueau, le baiſer de Iudas (lequel baiſer eſt venu comme en prouerbe) monſtre bien quelle eſtoit la façon d'alors. On dit auſsi qu'en l'egliſe primitiue le baiſer eſtoit teſmoignage d'vne fraternité & concorde : ou (ſi vous aimez mieux) d'vne concorde fraternelle : & quelques moines vſans du baiſer en certaines ſolennitez, ſe vantent de l'auoir pris de là. Meſmement quand en la meſſe on fait baiſer la paix,

on eſtime qu'en faiſant baiſer une meſme choſe à tous, c'est comme ſi on s'entrebaiſoit l'vn l'autre. Mais quant aux payens, le baiſer ayant eſté couſtumier aux Perſes, il eſt vrayſemblable que les Grecs ne l'auoyent pris d'aillieurs. Et ſi les Perſes baiſoyent leurs roys auſsi, ie croy bien que ce n'eſtoit ſans quelque cerimonie particuliere : veu meſmement que nous liſons en Plutarque de ceux qui baiſerent Alexandre en vn feſtin, que ce fut apres auoir vſé d'adoration. car il dit *Proſxynnſai* (encore qu'on ait mieux aimé traduire en ce lieu la, Faire vne grande reuerence) & toutesfois beaucoup s'en faloit qu'Alexandre quant au reſte demandaſt des honneurs ſi grands que les Perſes les faiſoyent à leurs roys. Or comme i'ay dict qu'il eſtoit vrayſemblable que les Grecs auoyent pris le baiſer des Perſes, auſsi pourroit-il eſtre que les Rommains l'auroyent eu des Grecs. Quoy qu'il en ſoit, il eſt certain qu'à Romme ils eſtoyent grands baiſeurs : voire iusques à donner occaſion de faire un edict qui prohiboit certains baiſers quotidiens. car ils ſont ainſi appelez, *oſcula quotidiana*. Mais baiſer quand on s'en alloit & auſsi quand on retournoit, cela demeuroit bien : & ceſte façon ſe congnoiſt par Martial, entr' autres. Quant aux empereurs, ils baiſoyent les ſenateurs, & principalement quand ils retournoyent de quelque voyage : comme auſsi ils eſtoyent baiſez par les ſenateurs quand ils partoyent. Ce qu'on voit tant par quelques autres paſſages que par vn qui eſt au Pane-

gyrique de Pline à l'empereur Traian, *Gratum erat cunctis quòd ſenatum oſculo exciperes, ut dimiſſus oſculo fueras.* Mais quelquesfois ils ne preſentoyent que la main en recompenſe du baiſer qu'ils auoyent receu. Car il dit vn peu apres (comme faiſant comparaiſon de ceſte façon de faire dont vſoit Traian auec celle de quelques autres empereurs Rommains ſes predeceſſeurs) *Non tu ciuium amplexus ad pedes tuos deprimis, nec oſculum manu reddis.* Car i'enten que Ne rendre pas de la main le baiſer, ce ſoit, Ne ſe contenter pas de preſenter la main à quelcun, au lieu du baiſer qu'on a receu de luy auparauant : comme Traian auoit receu des baiſers des ſenateurs à ſon depart : ainſi qu'il appert par les premiers mots du meſme auteur que i'ay alleguez naguere.

PHILAVSONE. Mais penſez-vous pas que ceux auſquels un empereur ou autre grand ſeigneur preſentet la main, en ſigne de careſſe, la baiſoyent?

CELTOPHILE. Il me ſemble qu'ils ne pouuoyent faire moins. Et croy auſsi que quelquesfois encore qu'ils ne preſentaſſent la main, on ne laiſſoit pas de monſtrer qu'on la vouloit baiſer : & eux voyans cela ou l'auançoyent, ou, s'ils vouloyent fauoriſer d'vn grand honneur quelcun, au lieu d'endurer qu'il baiſaſt leur main, ſe preſentoyent pour eſtre baiſez au viſage. Laquelle faueur i'ay veu des dames faire à quelques-vns qui leur vouloyent baiſer la main. Or quant au baiſement des mains, nous en auons le tesmoignage de Plutarque en quelques endroits : dont l'vn eſt en

la vie de Caton d'Vtique. car il dit là que Caton ayant eſté capitaine de mille hommes de pied en Macedoine, apres que le temps de ſa charge fut expiré, receut de grands honneurs au parti du camp. Car il fut conuoyé non pas auec louanges et prieres aux dieux pour luy (ce qui eſt couſtumier) mais auec larmes & vne infinité d'accolades : aucuns meſmement eſtendans leurs veſtemens par terre là ou il devoit paſſer, & luy baiſans les mains. Et faut noter que Plutarque, quant à ce baiſement de mains, adiouſte expreſſément, que c'eſtoit toutesfois vne choſe laquelle les Rommains de ce temps la ne faiſoyent pas volontiers ſinon à bien peu de capitaines generaux. Comme voulant monſtrer vne grande prerogatiue d'honneur, puiſqu'à luy, qui n'eſtoit capitaine que de mille hommes, on faiſoit vn honneur lequel tous les capitaines generaux ne receuoyent pas des Rommains, mais s'en faloit beaucoup. Or ne dit-il point de quelles perſonnes il receuoit ceſt honneur : mais il eſt vrayſemblable que c'eſtoit des ſoldats principalement. Nous liſons auſsi en la vie de Brutus, que Popilius Læna, ayant parlé aſſez longuement de quelque affaire à Ceſar (lequel il auoit abordé auſsi toſt qu'il eſtoit deſcendu de ſa litiere, pour entrer au lieu ou ſe deuoit tenir le ſenat) en ſe departant de luy, luy baiſa la main dextre. Ce qui donna bien à congnoiſtre (dit Plutarque) que Popilius luy auoit parlé de quelque affaire ſien. Et Plutarque aduertit expreſſément de

ceci, pour monſtrer que la crainte qu'auoyent Brutus & Caſsius, & les autres coniurez, qui eſtoyent là pour faire leur coup (comme ils firent) eſtoit vaine, en ce qu'ils penſoyent que Popilius decouuriſt à Ceſar leur entrepriſe. Or quant au baiſer, en ce qui ſuit incontinent apres il dit qu'on baiſa à Ceſar la poitrine & la teſte. Ceſar entrant (dit il) tous les ſenateurs ſe leuerent par honneur deuant luy : & pluſtoſt ne fut aſsis que les coniurez l'enuironnerent, luy preſentans vn d'entr'eux nommé Tullius Cimber, qui prioit pour la reſtitution de ſon frere, qui eſtoit banni : & eux tous auec lui prioyent Ceſar, en luy touchant les mains, & luy baiſant la poitrine & la teſte.

PHILAVSONE. Ie croy qu'incontinent apres cela Ceſar fut chargé de tant de coups.

CELTOPHILE. Ouy.

PHILAVSONE. Vrayement ie conſidere vne façon de faire aſſez eſtrange, baiſer la poitrine & la teſte.

CELTOPHILE. Ie croy qu'elle n'eſtoit guere accouſtumee.

PHILAVSONE. Ie le penſe auſsi : & la deſſus ie m'auiſe du prouerbe Italien, *Chi mi fa piu carezze che non ſole, ò ingannato m'a, ò ingannar me uole.*

CELTOPHILE. Ce prouerbe ne vient pas mal à propos. mais quand bien Ceſar euſt tenu ces careſſes (ſi ces baiſemens doyuent eſtre ainſi appelez) pour ſuſpectes, voire iusques à ſe douter de quelque

entrepriſe telle, ie n'eſtime pas qu'il euſt pu ſe sauuer.

PHILAVSONE. Pour bien iuger de cela il faudret ſçauoir plusieurs particularitez que nous ne pouuons pas ſçauoir. Pour demeurer donc ſur nos baiſers, il ne dit pas ici qu'ils luy baiſoyent les mains, mais ſeulement qu'ils les luy touchoyent.

CELTOPHILE. Il me ſouuient bien qu'il-y-a au Grec *haptomenoi chirωn* : ſoit qu'on vueille l'interpreter, Touchans les mains, ou Touchans aux mains. mais ie ne croy pas que cela ſe puiſſe entendre auſsi du baiſement d'icelles : veu meſmement que Plutarque en ces autres paſſages que ie vous ay alleguez naguere, parlant de Baiſer les mains, ou la main (ce qui s'entend de la dextre) dit *Cataphilein*. Ie croy pluſtoſt que ce touchement des mains, eſtoit vne façon de laquelle on vſoit quand on prioit quelcun. Et qu'ainſi ſoit, nous liſons en ce meſme auteur, en la vie de Tiberius et Gaius, qu'en vn tumulte Tiberius voulant mettre la main aux armes, deux perſonnages qui auoyent eu autrefois la dignité de Conſul, le vindrent prier qu'il ſe vouluſt deporter : & dit qu'en le priant ils luy touchoyent les mains, & pleuroyent. car il-y-a là auſsi *Chirωn haptomenoi*.

PHILAVSONE. Ie penſe encore à ce baiſement de la poitrine & de la teſte, duquel on vſa à Ceſar pour faire bonne mine, alors qu'on s'appreſtet à luy vſer d'vne façon de faire bien autre : de laquelle auſsi on luy vſa auſsi toſt. Et ce baiſement me fait ſou-

uenir de ce que vous auez tantoſt dict auoir eſté obſerué en Homere, que baiſer la teſte & les eſpaules, c'eſtet la couſtume des ſerfs : au lieu que les autres baiſoyent la teſte & les yeux. Il me ſemble auſsi que vous auez dict qu'il n'eſtet point de mention en ce poete de baiſer à la bouche.

CELTOPHILE. Pour le moins ie vous ay dict n'en auoir ſouuenance. Et toutesfois les Perſes s'entrebaiſoyent en la bouche : ſinon qu'on vouſiſt dire que le Cyrus de Xenophon fiſt autrement que les autres. Ce que ne diront pas ceux qui auront leu & retenu ce qu'eſcrit Herodote touchant les baiſers Perſiens. car il en fait deux ſortes, l'vn à la bouche, l'autre à la ioue. Et (ſi i'ay bonne memoire) il dit que quand il s'entrerencontrent par le chemin, on congnoiſt à la ſorte du baiſer s'ils ſont egaux quant à la qualité. car s'ils ſont egaux, ils s'entrebaiſent à la bouche : que ſi l'vn eſt de qualité un peu plus baſſe, ils s'entrebaiſent à la ioue. mais ſi l'vn eſt beaucoup inferieur, il fait la reuerence à l'autre en s'inclinant deuant luy.

PHILAVSONE. En ceci pour le moins il-y-a difference entre ce que dit le roy Cyrus & ce que racomte Herodote, que l'vn fait les baiſers beaucoup plus frequens que l'autre. Quant à la façon d'iceux, ie ne ſçay pas s'ils ſe pourroyent trouuer d'accord.

CELTOPHILE. Pourquoy dites vous que l'vn fait les baiſers plus rares que l'autre ?

PHILAVSONE. I'ay dict que l'vn les faiſet plus frequens. Toutesfois ce que vous dites reuient à ce que ie diſes. Car ſi l'vn les fait plus frequens, par conſequent l'autre les fait plus rares. Or ce qui m'a faict dire cela, ç'a eſté le paſſage de Xenophon, que vous auez allegué vouſmeſme : auquel il eſcrit la façon des Perſes eſtre que ceux d'vne meſme parenté s'entrebaiſent, quand l'vn ſe ſepare de l'autre, pour faire quelque voyage, ou qu'ils ſe reuoyent apres quelque temps.

CELTOPHILE. Vous me reduiſez en memoire ce paſſage : & penſe bien deſia quelle difference vous me voulez mettre au deuant.

PHILAVSONE. Ie n'ay parlé que d'vne, mais ie conſidere maintenant qu'il-y-en a deux.

CELTOPHILE. En ce que dit Xenophon (ou pluſtoſt Cyrus en Xenophon) il n'y a point de difference (à parler proprement) mais de la reſtriction. Car il teſmoigne la couſtume eſtre telle, de s'entrebaiſer : mais ie vous confeſſe qu'il ne fait pas ceſte couſtume ſi generale, en ce qu'il dit que cela ſe faiſoit entre parens, & adiouſte auſsi quand il ſe faiſoit.

PHILAVSONE. Il ne tiendra pas à moy que vous ne les mettiez d'accord.

CELTOPHILE. Au pis aller, ie vous diray comme l'autre, *Diſtingue tempora, & concordabis ſcripturas.* Car depuis le temps de Cyrus iuſques à ce temps duquel parle Herodote, eſtoyent paſſees beaucoup d'annees. Par laquelle reſponſe i'obuieray auſsi à la

queſtion que vous pourriez faire touchant l'autre ſorte de baiſer, aſçauoir à la ioue : duquel Herodote fait mention, & non pas Xenophon. Mais quant aux differences que vous trouuiez, on pourroit reſpondre à Xenophon que Cyrus donc (ſi ce que luy en eſcrit aillieurs eſt vray) ne gardoit pas la couſtume des Perſes, quant à ne baiſer ſinon ſes parens, & ſeulement alors qu'il dit.

PHILAVSONE. Quant à moy, ie ne ſuis pas celuy qui vueille eſplucher telles chouſes de ſi pres. Mais dite-moy ceci (s'il vous plaiſt) auant que bailler congé à Xenophon : ſi c'eſt pas luy qui racomte que le roy Cyrus, diſant que le petit homme ſe doit marier à vne petite femme, allegue ceſte incommodité, ſi au contraire la femme eſt grande, le mari eſtant petit, qu'il ſera contraint, quand il la voudra baiſer, de faire vn ſaut comme les petis chiens.

CELTOPHILE. Ouy, c'eſt bien Xenophon qui a racomté cela. Et il faut entendre, de faire vn ſaut comme les petis chiens, quand on leur tend quelque choſe, à laquelle ils ne peuuent auenir ſans ſauter.

PHILAVSONE. Ie l'ay bien touſiours entendu ainſi.

CELTOPHILE. Si i'euſſe eſté là, i'euſſe dict à Cyrus qu'il-y-auoit vn autre expedient.

PHILAVSONE. Quel?

CELTOPHILE. De faire comme celle qui eſtant fort petite, auoit vne grande chambriere.

PHILAVSONE. Quelle inuention auet elle excogitee?

CELTOPHILE. De monter ſur vne ſelle.

PHILAVSONE. Vrayement, ſi la chambriere auet bien la patience d'attendre que ſa petite maiſtreſſe fuſt montee pour la caresser de quelques baſtonnades, à plus forte raiſon vne grande femme deuret auoir patience d'attendre que ſon petit mari fuſt monté, quand ce feret pour la careſſer d'un baiſer.

CELTOPHILE. Vous ne dites pas tout, que les grandes femmes ſouuentesfois deſdaignent les petis maris. Qui eſt vne autre incommodité que Cyrus n'alleguoit pas.

PHILAVSONE. Penſez-vous que cela ne fuſt pas venu en memoire à Cyrus, ſi les femmes Perſiennes de grande ſtature euſſent eſté ſi deſdaigneuſes alendret des petis maris, que ſont celles, ie ne diray pas de noſtre nation, mais (pour parler bien plus generalement) de noſtre temps?

CELTOPHILE. Ie ne ſçay ſi les Perſiennes ſe priſoyent tant pour la grande ſtature que nos dames & damoiſelles ſe priſent, (& encore plus quelques Italiennes, & principalement les Venitiennes, qui ont apporté l'inuention de ſe monter ſur des eſchaſſes, c'eſt à dire ſur des patins de la hauteur d'vn pied, & quelquesfois d'auantage) mais ie croy que iamais Perſienne grande ayant vn petit mari ne ſe moqua ſi plaiſamment & de ſi bonne grace de ſa petiteſſe, qu'vne Françoiſe ſe moqua vn iour de la petiteſſe du ſien. Car elle ayant eu quelque temps les yeux ſur

luy, il luy dit, Que regardez-vous tant, m'amie? Ie regarde (dit-elle) que vous faites là bas.

PHILAVSONE. Elle auet bonne grace, voirement, & raiſon auſsi. car d'autant qu'elle eſtet bien grande, luy fort petit (car ie le preſume ainſi) c'eſtet comme ſi luy euſt eſté en vn eſtage plus bas. Et de faict, comme on appelle vn grand homme, haut, il-y-a auſsi quelques-vns qui appellent reciproquement vn homme bas, qui eſt petit.

CELTOPHILE. Orça, penſez vous, ſi Cyrus ſe fuſt trouué ou vne grande femme ſe fuſt ainſi moquee d'vn petit mari, qu'il n'euſt pas encore deconſeillé d'auantage à vn petit homme de prendre vne grande femme?

PHILAVSONE. Peut eſtre qu'il euſt dict que le petit mari pouuet reſpondre à la grande femme, en vſant de reciprocation, Dite-moy que vous faites là haut, & ie vous diray que ie fay ici bas.

CELTOPHILE. Quoy qu'il en ſoit, Xenophon racomte quelques faceties, auſquelles Cyrus prenoit grand plaiſir, & n'estoyent toutesfois de ſi bonne grace que ceſte prompte reſponſe de la grande femme au petit mari.

PHILAVSONE. Cela ſe pourret bien trouuer vray. Mais nous voulions naguere bailler congé à Xenophon, ie vous prie baillons le & à luy et à Cyrus, afin qu'ils ne nous empeſchent de retourner à nos baiſers.

CELTOPHILE. Quel homme eſtes-vous? n'en ſerez

vous iamais ſoul? Ie vous en ay apporté de tous les pays, & de toutes les ſortes : faites voſtre proufit de toutes, ſi vous pouuez.

PHILAVSONE. Vn certain perſonnage, qui de ſon naturel était fort facetieux (& mourut conſeiller de la cour du parlement) ayant ouy parler d'vn liure ou il eſtet traicté de diverſes langues, la Chaldaique, l'Hebraique, la Greque, la Latine, l'Arabesque & autres : dit qu'il s'esbahiſſet qu'on auet oublié la principale langue, & la meilleure de toutes : veu qu'elle eſtet fort commune. Et apres auoir donné à penſer à pluſieurs, dont aucun ne pouuet deuiner quelle langue il voulet dire : C'eſt (dit il) la langue de beuf, principalement quand elle eſt ſalee, & accouſtree comme il faut. Ainſi vous veux-ie dire, monſieur Celtophile, que vous auez faict vn long diſcours, touchant diuerſes ſortes de baiſers, & de diuers pays, mais vous en auez oublié vn qui eſt le meilleur (au moins au gouſt de quelques-vns) & qui eſt plus commun que pluſieurs de ceux dont vous auez parlé.

CELTOPHILE. Ie ne ſçay que vous voulez dire : mais pour le moins vous me faites penſer qu'il y aura dequoy rire, auſsi bien que de la langue de beuf. Mais dite-moy, ſont-ils d'eſtrange pays? ſont-ils d'autre ſorte que tous les autres?

PHILAVSONE. Ils ont eſté eſtrangers, mais ils ne le ſont plus : & ſont en partie ſemblables aux autres, en partie diſſemblables.

CELTOPHILE. Comment les appelle lon?

PHILAVSONE. Ie les appelle Cataglottiſmes, quand ie les veux nommer en vn mot : & ne leur ſçay point d'autre nom que ce Grec, qui ſoit en vn mot.

CELTOPHILE. Eſt-ce tout ce que vous vouliez dire? Cela n'eſtoit de l'argument que i'auois entrepris de traiter (car ie ne deuois parler que des entrebaiſemens des hommes) & quand bien il en euſt eſté, qu'euſt il ſerui de vous parler d'vne choſe que vous ſçauez deſia, et de laquelle il eſt difficile de parler honneſtement?

PHILAVSONE. Mais voulez vous que ie vous en die quelque chouſe que vous ne ſçauez pas?

CELTOPHILE. Ie ſerois bien content de n'en ouir point parler : toutesfois ie vous orray.

PHILAVSONE. Ie veux vous parler du payement d'vn cataglottiſme qu'eut vn iour quelcun venant du pays ou telle façon eſt commune : duquel pays auſsi il eſtet. Sçachez donc (pour le vous faire court) qu'approchant de Lyon à vne iournee, il s'addreſſa à vne ſervante d'hoſtelerie, laquelle, tant pour eſtre plus honneſte qu'il ne penſet, qu'auſsi pourcequ'elle croyet ceſte façon de cataglottiſer (dont elle n'auet iamais ouy parler) intereſſer aucunement ſa pudicité, fut eſpriſe ſubitement d'horreur : ce qui fit qu'elle s'eſtant effarouchee le rendit ſage pour vne autre fois.

CELTOPHILE. Que luy fit elle?

PHILAVSONE. Elle ioua ſi bien des dens qu'il ne retira pas ſa langue ſi longue qu'il l'auet tiree.

CELTOPHILE. Quel ieu! il ſe pouuoit bien vanter qu'on le faiſoit ſage à ſes deſpens.

PHILAVSONE. Ie ne ſçay pas toutesfois s'il s'en vanta es lieux ou il alla depuis : mais ſur le champ il fit vne tresgrande exclamation, non pas *admirantis*, mais *dolentis*. Et notez que celuy dont i'ay ſceu ceci, arriva deux iours apres au logis ou auet eſté faict ceſt acte, duquel les petis enfans alloyent à la mouſtarde : non ſeulement ceux du lieu, mais des enuirons. & fit tant qu'il parla à la fille, laquelle encore pour lors monſtret en eſtre toute eſmeue.

CELTOPHILE. Ie ne voudrois pas pour grand cas n'auoir ouy vn ſi vaillant tour d'vne fille.

PHILAVSONE. Et (ce qu'il faut noter) d'vne fille de ſi baſſe condition. Car vous ſçauez que volontiers en celles qu'on met en tels lieux pour ſeruir, ne ſe trouue pas la generoſité, laquelle il falet qu'euſt ceſte fille, outre l'honneſteté. i'enten celle de laquelle il eſt impoſsible (à mon iugement) que la generoſité ſoit ſeparee.

CELTOPHILE. Ie tiens auſsi pour choſe toute aſſeuree que la generoſité ne peut eſtre ſans l'honneſteté : mais que l'honneſteté (telle que communément on loue es filles) peut eſtre ſans generoſité.

PHILAVSONE. Si vous vous mettez vne fois à ariſtotelizer, ie ſeray en danger de perdre le reſte de voſtre diſcours touchant les baiſers.

CELTOPHILE. Quel reſte attendez-vous?

PHILAVSONE. Touchant les entrebaiſemens des Francés, entr'eux, non pas entre les deux ſexes.

CELTOPHILE. Ie n'ay memoire (pour le preſent) que d'vn paſſage de Froiſſard, ou il ſoit faict mention de baiſer : qui eſt de frere à frere, & au depart. Car il dit qu'vn comte de Haynaut ayant dict à ſon frere, meſsire Ian de Haynaut, qu'il luy donnoit congé au nom de Dieu, le baiſa. adiouſtant (ce qui eſt à noter) Et luy eſtreignit la main, en ſigne de treſgrand' amour. Et au commancement de ce meſme chapitre il parle d'vn autre baiſer, venant d'vne roine d'Angleterre nommee Iſabel, ne diſant pas qu'il luy fut donné au departir, mais qu'elle le donna. Car ayant dict que ceſte roine prit congé du noble comte de Haynaut & de la comteſſe : & les mercia moult grandement & doucement de l'honneur, de la feſte, & de la bonne chere & beau recueil qu'ils luy auoyent faict : il adiouſte, Et les baiſa au departir. Or ie vous prie monſieur Philauſone, d'honorer tant ce mien diſcours, qu'auec ceſte roine prenant congé il puiſſe auſsi prendre le ſien.

PHILAVSONE. Ie me doute que vous voulez qu'il accompagne ceſte roine : comme à la verité vn Diſcours des baiſers ne ſemble pas compagnie mal ſortable pour vne telle roine.

CELTOPHILE. Ie voy bien que vous auez enuie de goſſer vn peu : mais moy ie vous prie de cela ſi à certes que ie puis.

PHILAVSONE. Pour la reuerence que ie porte à ceſte priere faicte à l'antique, i'ottroye le congé à celuy pour qui vous l'auez faicte.

CELTOPHILE. Ie ne vous diray donc pas grand merci de ceſt ottroy, ains à l'antiquité. Mais quand vous m'aurez autant appris de ce qui ſe fait maintenant en France quant au baiſement, que ie vous ay appris de ce qu'on faiſoit le temps paſſé en Perſe (ou i'ay oublié vn baiſement des mains & des pieds de Cyrus tout enſemble, teſmoigné par Xenophon) en Grece, en Italie : alors vous aurez vn remerciement de moy des plus grands qu'on face.

PHILAVSONE. Vous faites ſonner bien haut voſtre doctrine : & voy bien que vous me la vendriez bien cher, ſi vous pouuiez. Quant à la mienne (ſi peu qu'il-y-en-a) ie veux bien que vous ſçachiez qu'elle eſt beaucoup plus à priſer que la voſtre, touchant ceſte meſme matiere : pource qu'elle eſt plus neceſſaire. Car que me ſert-il de ſçauoir comment les Perſes, les Grecs, les Italiens, s'entrebaiſoyent le temps paſſé? veu meſmement qu'en France les hommes ne s'entrebaiſent pas, mais bien vn homme baiſe vne femme : & quant aux femmes, elles s'entrebaiſent auſsi.

CELTOPHILE. Ceſte couſtume que les hommes s'entrebaiſent n'eſt elle point encore venue?

PHILAVSONE. Il ſemble qu'elle vueille venir : mais on n'en eſt pas encore bien certain. Et ſeray bien ioyeux qu'elle ne vienne point.

CELTOPHILE. Pourquoy?

PHILAVSONE. Pourceque quand elle ſera venue, on verra force baiſers de Iudas.

CELTOPHILE. Vous auez bonne raiſon de la deſirer pluſtoſt loing que pres. Mais ou eſt ceſte doctrine que vous priſez tant, & dites eſtre tant neceſſaire?

PHILAVSONE. Ne vous ay-ie pas enſeigné deſia pluſieurs chouſes neceſſaires? Quant à ce que maintenant ie vous veux dire, ce n'eſt qu'vn aduertiſſement : mais qui eſt d'importance. car c'eſt touchant vne chouſe qu'il faut ſçauoir, ſi vous voulez vous accommoder à la ciuilité qui eſt maintenant en vogue.

CELTOPHILE. Il-y-a touſiours de l'Accommoder en vos propos : mais dite que c'eſt, & puis laiſſez moy prendre terme d'auis quant à l'accommodation.

PHILAVSONE. Sçachez donc que j'ay tantoſt oublié de vous aduertir d'vne particularité (s'il faut ainſi dire) quant au baiſer qui eſt auiourdhuy en vſage en pluſieurs lieux de France.

CELTOPHILE. Quelle particularité?

PHILAVSONE. C'eſt qu'on vſe d'vne petite galanterie auant que baiſer, en mettant le bout du second doigt de la main droitte au deuant de la bouche, en la touchant.

CELTOPHILE. Le tient-on tout droit?

PHILAVSONE. Ouy : & c'eſt vne façon de faire

preſque ſemblable à celle dont on vſe quand on met le doigt au deuant de la bouche, pour ſignifier qu'il ne faut dire mot. Car on fait ainſi.

CELTOPHILE. Ie voy bien. Ainſi ſouloit-on peindre anciennement Harpocrate, & la deeſſe Angerone, ou Angeronie, ayant vn doigt au deuant de la bouche, pour monſtrer qu'il se faloit taire.

PHILAVSONE. On vſe par honneſteté de ceſte façon de faire alors auſsi qu'on veut receuoir quelque chouſe qu'on preſente : & nommément quant à table on preſente de quelque viande.

CELTOPHILE. Ie ne trouueray pas ceſte façon de faire ſi eſtrange, puiſque i'en ſuis aduerti : mais i'auray grand' peine à m'y accommoder.

PHILAVSONE. Ie ſçaues bien que i'aues encore quelque chouſe à vous dire à propos du Baiſer : mais ie n'ay peu m'en ſouuenir iuſques à maintenant. C'eſt que le Baiſe-main eſt fort commun en France, non pas de faict, mais de parole. Car quand on prend congé de quelcun, c'eſt l'ordinaire de dire *Ie vous baiſe la main :* ou, *Ie baiſe la main de uoſtre ſeigneurie,* pour ſentir doublement ſon italianiſme. Et ceci a commancé des long temps. car ie voy que meſmement Ioachim Du bellay en la fin de l'epiſtre dedicatoire qu'il met deuant ſon traité intitulé La defenſe & illuſtration de la langue Françoiſe, dit au cardinal Du bellay, *Reçoy donc auec ceſte accouſtumee bonté les premiers fruicts, ou, pour mieux dire, les*

premieres fleurs du printemps de celuy qui en toute reuerence & humilité baiſe les mains de ta R. S.

CELTOPHILE. Il vſe ici du pluriel, & non pas du ſingulier : n'eſt-ce point pourcequ'il parle à vn cardinal?

PHILAVSONE. Ie croy que non. mais depuis on a trouué le ſingulier plus plaiſant. Et au commancement on n'vſet pas de ceſte façon de parler qu'alendret des bien grans.

CELTOPHILE. Si donc auiourdhuy ie me veux accommoder, il me faudra dire, Ie vous baiſe la main, pluſtoſt que, Ie vous baiſe les mains.

PHILAVSONE. Cela eſt certain.

CELTOPHILE. Ie ne meſpriſeray pas vn de vos aduertiſſemens : (desquels ie vous remercie) mais me ſouuiendray de ce que dit Ouide, *Sed quæ non proſunt ſingula, multa iuuant.*

PHILAVSONE. I'oublies à vous dire qu'on a appliqué ces termes de *Baiſer la main*, encores à autre vſage. de ſorte qu'on dit communément, Ie vous baiſe la main, pour dire, Ie vous remercie. comme auſsi hier ie vous alleguay vn exemple d'vne dame, ſi i'ay bonne memoire.

CELTOPHILE. Il me faloit donc dire naguere que ie vous baiſois la main de vos advertiſſemens : au lieu de dire que ie vous remerciois.

PHILAVSONE. Ouy, il falet, & faudret ainſi parler pour vſer du bon langage courtiſan, le plus sublin.

CELTOPHILE. Ie vous baiſe donc la main, mon-

ſieur Philauſone, de tant de bons enſeignemens que vous me donnez.

PHILAVSONE. Mais vous ne pouuez parler ainſi ſans rire.

CELTOPHILE. Il me ſeroit impoſſible pour le commancement de me garder de rire : non plus que ſi ie voulois iouer vne farce. mais i'eſpererois bien me pouuoir façonner.

PHILAVSONE. Il falet dire, Me pouuoir accommoder. Ne vous ſouuient-il deſia plus de ce mot, qui a eſté tant de fois repeté ?

CELTOPHILE. Vrayement i'ay tort d'auoir failli ici. car c'eſt vn des premiers & principaux points de ma leçon : & tantoſt ie vous ay monstré par experience la bonne ſouuenance que i'en auois.

PHILAVSONE. Ie vous reſpondray comme on me diſet au college, *Prima gratis, ſecunda ſoluet.*

CELTOPHILE. Au mien on n'eſtoit pas ſi rigoreux. car on diſoit, *Prima gratis, ſecunda debet, tertia ſoluet.*

PHILAVSONE. Si eſt ce que vous en paſſerez par la : & notez que pour punition ie vous feray dire trois fois tout de ſuite, non pas, Ie vous baiſe la main, monſieur Philauſone : mais *Ie uous baiſe l'eſcarpe.* Car pluſieurs diſent ainſi auiourdhuy, parlans auſsi incorrectement que ſottement & flateuſement.

CELTOPHILE. Tant plus grande me ſera ceſte punition. mais pour le moins vous me permettrez de dire *la ſcarpe*, au lieu de *l'eſcarpe.*

PHILAVSONE. Non feray. eſtudiez bien voſtre leçon ſi vous voulez : c'eſt le ſeul moyen de vous oſter de ce danger.

CELTOPHILE. Ie ne ſçay quand ie verray la fin de ceſte leçon. ie crain qu'il n'y ait touſiours quelque interruption, ou par vous, ou par moy. Car encore maintenant, auant que vous retourniez au point ſur lequel vous eſtiez demeuré, i'ay deux queſtions à vous faire, touchant des choſes ou vous m'auez donné occaſion de penſer. Car quand vous auez parlé de ce geſte, que i'ay dict eſtre ſemblable à celuy de Harpocrates & de la deeſſe Angerone, ie me ſuis auiſé de vous demander ſi les François n'italianizoyent point quant aux geſtes auſsi. comme (pour exemple) s'il faut faire ſigne de la main à quelcun qui vienne à nous, vous ſçauez que les Italiens ne font pas ainſi de la main : mais la tiennent ainſi. Eſt-ce pas ainſi qu'ils font?

PHILAVSONE. Il me ſouuient leur auoir veu faire ainſi : toutesfois ie ne ſçay pas s'ils vſent point auſsi de l'autre façon qui eſt ſemblable à la noſtre.

CELTOPHILE. Et les François italianizent-ils en ce geſte, ou en quelque autre? car ie vous ay parlé du premier qui m'eſt venu en memoire, pour exemple ſeulement.

PHILAVSONE. Ie vous confeſſeray n'auoir autrement pris garde aux geſtes : ſeulement ay-ie ſouuenance de ce que ie vous vay dire : c'eſt que pluſieurs s'accommodent à la mine Italienne, de laquelle on

vſe en ce pays la quand on veut ſignifier qu'on ne ſçait rien de ce qu'on demande, & qu'on n'y peut faire reſponſe : &, pour dire briefuement, la mine qui ſignifie Ie n'en ſçay rien.

CELTOPHILE. Eſtant à Padoue : i'auois vne hoſteſſe auſsi vieille (ou à peu pres) que la croix des Carmes, à Paris : laquelle me faiſoit enrager de ceſte mine, toutes les fois que ie luy demandois quelle heure il eſtoit. Car au lieu de me reſpondre, *Non ſo*, ou *Non ui ſo dir*, elle me faiſoit ceſte mine. Et toutesfois en la faiſant, elle eſtoit doublement hideuſe. car elle l'eſtoit deſia ſans cela, pourcequ'elle s'eſtoit beaucoup fardee en ſa ieuneſſe : (& ie croy que vous auez pris garde là qu'il s'en faut bien qu'on voye des vieilles auoir encore les faces telles que les ont nos Françoiſes : ce que i'impute au fard) tellement que ie ne luy oſois plus demander cela, de peur qu'elle me fiſt peur.

PHILAVSONE. Ils ne font pas ceſte mine ſi deſpiteuſement laide que la faiſet ceſte hoſteſſe, mais entre deux.

CELTOPHILE. Et quant à geſticuler en faiſant des exclamations & admirations, ne s'y accommodent-ils point ?

PHILAVSONE. Non pas beaucoup. car les Francés ne ſont pas geſticulateurs de nature, & n'aiment les geſticulations.

CELTOPHILE. Voyla quant à l'vne de mes queſtions. L'autre eſt quant à vne autre choſe, à laquelle

vous m'auez faict penſer quand vous auez dict qu'on s'accommodoit d'vne certaine façon de baiſer en vne eſpece de danſe. Car alors i'ay penſé qu'il y auroit bien du remuement de meſnage quant aux danſes auſsi, & quant à tout ce qui les concerne : mais notamment quant aux noms.

PHILAVSONE. Ie vous di bien autre chouſe, que maintenant on ne parle plus en France de danſer.

CELTOPHILE. Vous me faites bien esbahir. car ie penſois qu'on en parlaſt plus que iamais.

PHILAVSONE. On n'en parle plus, vous di-ie.

CELTOPHILE. Si on n'y parle plus aucunement de danſe, auſsi le prouerbe ancien n'y eſt plus, *Apres la panſe vient la danſe.* qui eſt toutesfois confermé par Ciceron, *Nemo ferè ſaltat ſobrius, niſi fortè inſanit.*

PHILAVSONE. La conſequence n'eſt pas bonne.

CELTOPHILE. Ie me doute bien à ceſte heure que vous voulez dire : c'eſt que ce qu'on appeloit Danſer, on l'appelle maintenant *Baler.*

PHILAVSONE. Vous y eſtes.

CELTOPHILE. Si eſt-ce que vouſmeſmes auez tantoſt vſé de ce mot quand vous auez dict ce que ie vien de vous ramenteuoir, & meſmement auez depuis adiouſté que ceſte danſe ou il-y-auoit vne certaine façon de baiſer (que vous deuiez pluſtoſt nommer vne certaine accommodation de baiſer) eſtoit appelee Le branle du bouquet.

PHILAVSONE. I'ay vſé du nom qui eſtet de voſtre

temps, pour me faire entendre de vous. Au reſte, ſi vous auez enuie que i'acheue voſtre leçon, ne me mettez pas maintenant ſur ce propos. car il me faudret pres d'vne heure à vous dire les noms ſeulement.

CELTOPHILE. Au moins dite m'en quelques-vns en paſſant. Ne parle lon plus du branle de Poitou? du branle de Champagne? du branle de Bourgongne?

PHILAVSONE. Ce ſeret parler des neges d'antan.

CELTOPHILE. N'ont ils retenu non plus les noms des autres danſes?

PHILAVSONE. Ils en ont retenu bien peu. &, pour vous dire la verité, ie n'y ay iamais pris garde de pres. Mais il me ſemble auoir ouy parler d'vne Phiſſane & d'vne Courante : & d'vne qu'on nommet La Tinton : auſsi d'vne qui a vn certain nom par laquelle on peut preſumer qu'elle ſoit venue de Canarie.

CELTOPHILE. Mon Dieu, depuiſque ie ſuis parti ſeroit-il bien poſsible qu'ils fuſſent allez iusques aux terres neufues cercher des danſes!

PHILAVSONE. Vous oyez ce que ie vous en di : & ie vous en di ce que i'en ſçay : ne vous contentez-vous pas?

CELTOPHILE. Ouy : & afin que ne penſiez (ſuiuant ce que vous auez dict tantoſt) que ie vueille faire l'eſchole buiſſonniere, ie ſuis preſt d'ouir le reſte de ma leçon, s'il vous plaiſt la pourſuyure.

PHILAVSONE. Ie ne demande pas mieux qu'eſtre au bout de ceſte leçon. iamais curé ayant bien faim n'eut ſi grand deſir d'acheuer ſon prone, que i'ay d'acheuer ceſte leçon. mais il n'eſt poſsible d'en voir la fin ſi nous faiſons tant d'interruptions.

CELTOPHILE. Il n'en faut plus faire.

PHILAVSONE. Or-ça, vous voulez que ie vous die de quels mots encore i'aỳ ſouuenance qu'on ait changé l'vſage. Dite moy donc, ſi, auant que vous partiſsiez de France, on vſoit de ce mot *Creature*, comme on en vſe auiourdhuy. car notez qu'on dit, *Vn tel eſt creature d'un tel ſeigneur*, quand on veut donner à entendre qu'il a eſté auancé en biens & honneurs par vn tel ſeigneur : pour le moins, qu'il eſt paruenu par le moyen de luy & par ſa faueur.

CELTOPHILE. I'attendois touſiours quand vous viendriez à ceſte nouuelle ſignification que vous m'auiez promis m'apprendre. Or ie vous reſpon que ie n'ay aucune ſouuenance de l'auoir ouy dire pour ſignifier cela.

PHILAVSONE. Ie croires aiſément qu'alors il n'y auet que certains Romipetes qui en vſaſſent ainſi : mais maintenant c'eſt vn mot que tous les courtiſans ont à la bouche.

CELTOPHILE. Pourquoy dites vous que vous croiriez facilement qu'alors il n'y auoit que certains Romipetes qui en vſaſſent ?

PHILAVSONE. Pourceque ce mot a eſté premiere-

ment dict à Romme des Cardinaux : l'vn eſtre creature d'un tel Pape, l'autre d'vn tel.

CELTOPHILE. Quels autres mots m'apprendrez vous encore?

PHILAVSONE. Ie vous apprendray ce mot *Faueur*.

CELTOPHILE. Comment? me voulez vous donner Faueur pour vn mot nouueau?

PHILAVSONE. Ouy bien, en l'vſage auquel il eſt maintenant appliqué : qui eſt, qu'vne bague, vn cordon, vne eſcharpe, vn ruban, voire iuſques à vne aiguillette, eſtant donnee par vne dame ou damoiſelle à vn gentilhomme en ſigne d'amitié & pour ſouuenance, eſt appelee Vne faueur : & la couſtume quaſi de tous eſt de porter ceſte faueur ſur ſoy, & en monſtre : ou au doigt, ou au chappeau, ou pendue au col, ou attachee à la manche : ſelon ce que c'eſt.

CELTOPHILE. Vrayement ie n'euſſe eu garde d'entendre quelle faueur c'eſtoit qui ſe portoit ainſi en monſtre & en parade.

PHILAVSONE. Il-y-a auſsi le mot *Diſcretion*, duquel on vſe encores autrement que de voſtre temps.

CELTOPHILE. Comment?

PHILAVSONE. C'eſt qu'on dit, Voulez vous iouer vne diſcretion? ou Voulez vous gager vne diſcretion? pourcequ'on ne ſpecifie rien, mais on remet à la diſcretion de celuy qui perdra ce qu'il deura donner.

CELTOPHILE. Vous me faites ſouuenir de ce qu'on

diſoit autresfois *Viure à diſcretion*, en parlant des genſdarmes qui viuoyent ſur le bon homme ſans payer. Car ie croy qu'au commancement on diſoit Viure à diſcretion, pource qu'ils ne viuoyent pas du tout au deſpens du bon homme, mais payoyent : toutesfois non pas ce qu'on euſt bien voulu, ains ſeulement ſelon leur diſcretion. Mais encore que la façon de faire fuſt changee, on ne laiſſoit de retenir la meſme façon de parler. Or adiouſtez (s'il vous plaiſt) les autres mots dont vous auez memoire.

PHILAVSONE. Il ne m'en reſte que deux que ie vous puiſſe fournir : qui ſont correlatifs, *Seruiteur* & *Maiſtreſſe*.

CELTOPHILE. Vſe lon de ces mots en quelque autre façon qu'on ne ſouloit auant que ie partiſſe de France?

PHILAVSONE. Ie ne ſçay pas ſi des lors on en vſet en la meſme ſorte qu'auiourdhuy : mais pour le moins on peut bien dire qu'ils n'eſtoyent pas ordinaires comme ils ſont. Car auiourdhuy *Maiſtreſſe* eſt celle à qui on fait l'amour pour mariage, ſoit de faict, ſoit d'apparence : & *Seruiteur* eſt celuy qui le luy fait. Il-y-a auſsi *Service* qui a grand vogue. car on dit *Preſenter ſon ſeruice à une fille*, quand on la veut auoir pour maiſtreſſe : & ſi on luy peut faire dire qu'elle accepte ce ſeruice, on a vn grand auantage ſur elle. mais celles qui ſont bien appriſes, & ont leur honneur en recommandation, ſe gardent bien d'ainſi reſpondre.

CELTOPHILE. Comment donc reſpondent elles?

PHILAVSONE. Ie ne ſuis pas leur ſecretaire.

CELTOPHILE. Non pas ordinairement : mais bien quelquesfois.

PHILAVSONE. Vous voulez dire que ie le ſuis par faute d'autre.

CELTOPHILE. Ains qu'elles s'eſtiment bienheureuſes quand elles en peuuent auoir vn ſi ſuffiſant. Mais vous voulez eſtre prié par moy maintenant, comme vous auez accouſtumé d'eſtre prié par elles.

PHILAVSONE. Ie vous diray bien que i'ay ouy reſpondre à quelques-vnes : m'aſſeurant toutesfois qu'il y en a qui font des reponſes encore plus gentiles.

CELTOPHILE. Il me ſuffira d'ouir celles que vous me direz.

PHILAVSONE. Il me ſouuient qu'vne diſet, Ie vous remercie de l'honneur que vous me faites, ſans accepter le ſervice. Et auoir ouy dire à vne autre, plus briefuement, I'accepte l'honneur que vous me faites, non autre chouſe. A vne autre, Ie vous remercie de voſtre bonne volonté, vous priant de garder l'effect pour vne autre. Il me ſouuient auſsi d'vne qui diſet, Ie vous remercie de l'honneur que vous me faites, vous priant de garder le ſeruice pour vne autre. I'ay memoire auſsi d'vne, qui diſet, Ie vous remercie de l'honneur que vous me preſentez, n'acceptant celuy que vous me voulez faire. Et quant à celles qui craignent eſtre eſtimees accepter

l'honneur meſmement, i'en ouy vne fois vne qui vſet de ceſte reſponſe, Ie vous remercie bien-fort de l'honneur que vous m'offrez, eſtant marrie de ne le pouuoir accepter. Vne y ala plus rudement, ſans vſer de remerciement. car elle dit, L'honneur qu'il vous plaiſt me preſenter, vous le pourrez employer mieux ailleurs, ce que ie vous prie de faire.

CELTOPHILE. Vous niez auoir eſté leur ſecretaire : mais l'effect ſemble monſtrer le contraire. Vous auez oublié ſeulement à me dire comment diſent ceux qui veulent italianizer, au lieu de dire Maiſtreſſe.

PHILAVSONE. Ils diſent *La ſignore.*

CELTOPHILE. Or dite-moy, monſieur Philauſone, auez vous trouué que les Latins, ainſi qu'ils diſoyent *domina* d'vne à laquelle ils faiſoyent l'amour : auſsi vſaſſent du mot de *ſeruus*, parlans de ſoy, ou bien *famulus?*

PHILAVSONE. Il ne me ſouuient d'aucuns exemples de ceſte reciprocation : & ce qui m'en fait plus esbahir, c'eſt que ie ſçay qu'ils vſent de *Seruitium* reciproquement.

CELTOPHILE. Et toutesfois puiſque les Latins ont vſé ainſi de *domina* & de *ſeruitium*, nous pouuons dire pour le moins que nous ne ſommes pas les premiers qui auons proteſté d'accepter ceſte ſeruitude. Et me ſemble qu'encore que les Latins n'vſent pas du mot correlatif qui reſpond au noſtre Serui-

teur, pour cela ils ne peuuent dire qu'ils ſe ſoyent abbaiſſez moins que nous.

PHILAVSONE. Vous ne parlez que des Latins : & les Grecs quoy ? ont ils tenu bon ?

CELTOPHILE. Ie ne penſe point auoir trouué leur *Deſpotis* ou leur *Deſpoina* appliqué à tel vſage : principalement quant aux anciens. Ie ne ſçay pas ſi on le trouueroit point en quelque epigramme de ceux qui doyuent eſtre appelez pluſtoſt modernes qu'anciens.

PHILAVSONE. Peut eſtre que vous l'avez trouué es anciens meſmement, mais il ne vous en ſouuient pas.

CELTOPHILE. Pour le moins i'aſſeureray que ſi on le trouue, c'eſt fort rarement. Et ce pourroit bien faire qu'ils portoyent quelque reuerence à ces mots, pource qu'ils en honnoroyent les deeſſes : (& i'en ſçay des exemples, quant à *Deſpoina*) comme les leur voulans reſeruer.

PHILAVSONE. Ceci ſe pourret trouuer auoir apparence.

CELTOPHILE. Mais auant que quitter ceſte matiere, ie vous veux demander ſi on met pas touſiours la difference entre *Faire ſeruice* & *Faire plaiſir*, qu'on ſouloit mettre. Laquelle renuerſoit bien celuy qui diſoit à vn perſonnage auquel il eſtoit grandement inferieur, Monſieur, s'il vous plaiſt me faire ce ſeruice, ie vous feray quelque plaiſir en recompenſe.

PHILAVSONE. On n'y regarde pas de ſi pres qu'on ſoulet. car ſouuent on dit à celuy qui eſt de beaucoup inferieur, Ie vous feray ſeruice.

CELTOPHILE. On ſouloit auſsi mettre en la fin des lettres, *Voſtre ami & ſeruiteur*, quant on n'eſcriuoit point à vn qui fuſt de beaucoup plus grande qualité. car alors on ne mettoit que Seruiteur, ou Tres-humble & affectionné ſeruiteur.

PHILAVSONE. Pour le preſent, au lieu d'eſcrire, Ami & ſeruiteur, on eſcrit plus volontiers *Voſtre ſerviable ami* : ou, *Voſtre ami à uous faire ſeruice* : ou bien, *preſt à uous faire ſeruice*. On eſcrit auſsi en pluſieurs autres manieres. Que ſi ie voules vous dire (à propos de ceci) le changement qui eſt en la façon des miſsiues depuiſque vous eſtes parti, il faudret bien vne leçon à part pour cela ſeulement : voire vne leçon bien longue.

CELTOPHILE. Ce changement eſt-il ſi grand?

PHILAVSONE. Ouy. car aucuns mettent à la teſte ce qu'ils mettoyent aux pieds, & reciproquement auſsi.

CELTOPHILE. Ainſi il n'y auroit pas ſeulement du changement, mais du renuerſement.

PHILAVSONE. Vous appellerez cela comme il vous plaira : tant y a qu'il en va ainſi. Et quant au reſte, pluſieurs eſcriuent leurs miſsiues plus laconiquement qu'on n'eſcriuet de voſtre temps, mais auſsi plus folaſtrement. Mais pour retourner à ce mot Seruiteur, ſçachez que iamais il ne trotta tant de

vostre temps qu'il trotte maintenant : mais alors il sortoit bien plus souuent du cueur, & non seulement de la bouche. Encore trotteret-il bien d'auantage si *Esclaue* ne luy ostoit sa place.

CELTOPHILE. Comment Esclaue ? en vient-on iusque là ?

PHILAVSONE. Quand vous aurez esté à la cour, vous ne me demanderez pas cela. Vray est qu'on dit plus volontiers *Schiaue*, en italianizant : & *Schiaue de vostre seigneurie*, quand on luy veut bien donner la saulse.

CELTOPHILE. Mais *Schiaue* en Italien est feminin, non masculin, & pluriel, non singulier : tellement qu'il signifie des femmes esclaues.

PHILAVSONE. C'est tout vn, car quand ces messieurs disent *Schiaue de vostre seigneurie*, il faut faire son comte qu'on dit vn mot qui est à demi Frances, à demi Italien : ou plustost, ni Frances, ni Italien.

CELTOPHILE. Mais peuuent-ils bien parler ainsi sans rire ?

PHILAVSONE. Quand ils veulent rire, ils parlent volontiers plus hyperboliquement, car ils disent, *Schiaue des schiaues de vostre seigneurie*.

CELTOPHILE. Vrayement ce trait est hyperboliquement hyperbolique en flatterie : & n'est guere moins hyperbolique en sottise.

PHILAVSONE. Aussi (pour vous dire la verité) il est rare : mais ceste proteste est assez commune, *Monsieur, ie me sentiray bienheureux quand il uous*

plaira m'honorer de uos commandemens. Et ceſte-ci n'eſt pas moins frequente, *Monſieur, ie m'eſtimeres bienheureux de pouuoir mourir à vos pieds en uous faiſant treſhumble ſeruice.* ou bien, *en m'aquittant de la deuotion que i'ay à uoſtre ſeruice.* Voire il-y-en a qui n'ont point honte de parler ainſi, *Monſieur, ie uous prie faire eſtat de moy comme de celuy des biens duquel, du corps & de l'ame, uous pouuez diſpoſer.* Mais aucuns diſans la meſme chouſe, vſent d'autres paroles.

CELTOPHILE. Voyla d'eſtranges proteſtes : au moins deuroyent ils reſeruer leur ame à Dieu.

PHILAVSONE. I'en ſçay qui ſont encore plus eſtranges.

CELTOPHILE. Ie vous prie ne me les dire point. car il me faſche fort de voir que nous degenerions ainſi.

PHILAVSONE. Ie ſuis ioyeux de ce que vous m'impoſez ſilence.

CELTOPHILE. Ce n'eſt pas quant à la continuation de ma leçon.

PHILAVSONE. Quant à ce qui reſte, ie vous en feray vn petit memoire, à meſure qu'il m'en ſouuiendra. Toutesfois ie m'auiſe d'vne chouſe que ie pourray adiouſter des maintenant, c'eſt qu'il-y-a quelques mots qui ſont demeurez en leur vſage, ormis qu'on vſe du pluriel au lieu du ſingulier : ou du ſingulier au lieu du pluriel. Pour exemple, on diſet, en vſant du nombre ſingulier, En quel lieu

madame fera-elle ſa couche? maintenant il faut dire, (pour monſtrer qu'on parle d'vne ou il-y-a quelque grandeur, ou pour le moins à laquelle on veut attribuer quelque grandeur) *En quel lieu madame fera-elle ſes couches?*

CELTOPHILE. Quelle raiſon y-a-il en ceſte façon de parler? ſinon qu'on parle d'vne qu'on penſe deuoir accoucher de deux ou trois enfans : & que comme par vn bon augure on face mention de couches? Car quelcun qui ſeroit vn peu ſpeculatif, pourroit dire que pour chacun des enfans vne couche n'eſt pas trop. Il eſt vray que d'ailleurs on me pourra repliquer, que par meſme raiſon il faudroit dire Les groſſeſſes de madame, non pas La groſſeſſe : quand on penſe qu'elle ſoit groſſe de deux.

PHILAVSONE. On n'a point ceſt eſgard que vous dites : mais on dit purement & ſimplement, Les couches de madame, au lieu de dire, La couche. Et pareillement, au lieu qu'on diſet il n'y a pas long temps, Voſtre bonne grace, maintenant on dit en pluriel, *Vos bonnes graces*. Mais quant à ceci, il n'y faudret pas faillir, ſi vous ne vouliez faire vne grande incongruité. Et notez que depuis quelque temps eſt venue vne couſtume de dire auſsi, quand on boit à quelcun, Ie ſalueray vos bonnes graces : ou, En ſaluant vos bonnes graces.

CELTOPHILE. Si on vſoit du ſingulier, non pas du pluriel, ie ne trouuerois pas ceſte façon de parler mauuaiſe. car de dire, Ie vous porte ce verre de

vin : aufsi, Ie vous feray raifon, au lieu de dire Ie vous plegeray (car en retournant de mon voyage, i'ay ouy vfer de ces deux façons de parler en quelques lieux) ie trouve que ce foit trop alemanizer : & aimerois autant auouer pour François Trinquer, & Faire brindes.

PHILAVSONE. Ie ne difpute point de cela : ie di feulement qu'il faut dire Vos bonnes graces, non pas Voftre bonne grace.

CELTOPHILE. Mais ce mot de Graces a fa place ailleurs : & principalement quand on dit, Dieu l'a doué de beaucoup de graces.

PHILAVSONE. Il ne faut point alleguer de Mais : il en faut paffer par là. Car fi vous failliez à vfer de ce mot ainfi que ie vous di, il y auret plus de danger d'eftre tenu pour vn lourdaut, que fi vous vous eftiez oublié en plufieurs des autres dont nous auons parlé.

CELTOPHILE. Mais toutes personnes indifferemment à la cour ont elles des bonnes graces ?

PHILAVSONE. Laiffons cefte queftion : tant y-a qu'à toute personne, à laquelle vous eufsiez dict le temps paffé, Voftre bonne grace, il faut dire maintenant, Vos bonnes graces. Et puis ce n'eft pas tout. car il-y-a de certaines elegances en l'accommodation de ces mots. dont veci vn exemple, *Ie defireres infiniment auoir un petit coin au cabinet de uos bonnes graces.*

CELTOPHILE. C'eft bien pindarizer à bon efcient.

PHILAVSONE. Ie vous di qu'ainſi parler ce n'eſt pas ſeulement pindarizer, mais c'eſt pindariquement dithyrambizer. ce que vous n'euſsiez pas attendu des courtiſans.

CELTOPHILE. Ie vous confeſſe que voyla des traits vrayement dithyrambiques : mais ils ſont trop beaux pour s'en ſeruir tous les iours : il ſemble qu'il les faudroit reſeruer pour les dimanches & les bonnes feſtes.

PHILAVSONE. Monſieur Celtophile, vous parlez tellement de nos beaus traits, que cependant vous vſez d'vn petit trait de moquerie.

CELTOPHILE. Pourquoy dites vous Nos beaux traits?

PHILAVSONE. Pourceque ce ſont traits dont vſent les courtiſans, du nombre deſquels ie ſuis.

CELTOPHILE. Ie vous eſtime plus ſage que de parler ainſi, ſi ce n'eſt quand vous voulez faire rire vos auditeurs. Car ce langage eſt par trop affecté, & tel qu'on le peut bien auſsi appeler affetté.

PHILAVSONE. Vous orrez donc ſouuent en la cour du langage que vous iugerez eſtre affecté & affetté.

CELTOPHILE. Peut eſtre que mon iugement ſe trouuera bon, & qu'il ne ſe faudra esbahir ſi ce langage eſt affetté, ſortant de langues affettees.

PHILAVSONE. I'ay grand peur que vous n'en diſiez autant des façons de parler nouvelles, dont vſent nos poetes d'auiourdhui, & non pas eux ſeulement, mais pluſieurs de ceux meſmes qui eſcriuent en

profe. Car ils appliquent plufieurs figures en des lieux ou on n'auet pas accouftumé les appliquer, & fpecialement des metaphores qui font fort hardies, voire aucunes que vous oferiez appeler enragees.

CELTOPHILE. M'en pourriez vous amener quelques exemples?

PHILAVSONE. Dites vous de ces enragees?

CELTOPHILE. Ou pour le moins de celles qui font fort hardies.

PHILAVSONE. Ie n'ay mis en memoire qu'aucuns traits qui m'ont femblé auoir du garbe: & principalement de ceux ou il-y-a quelque belle metaphore ou allegorie. Du nombre defquels eft ceftui-ci, *Eftant emporté en pofte par le uent de son ambition.* Orça, qu'en diriez vous?

CELTOPHILE. Ie dirois que cefte metaphore eft belle: mais qu'il ne faloit pas adioufter En pofte: d'autant qu'on n'a pas befoin d'auoir bon vent pour courir la pofte, mais d'auoir vn bon cheual: finon qu'on fe voufift aider de tous les deux: comme le Venitien, qui ayant vn cheual reftif, & voyant qu'il reculoit toufiours, à la fin s'eftant apperceu (par fon mouchoir qu'il eftendit) qu'il alloit contre le vent, defcendit, & confeffa que fon cheual auoit raifon de reculer, puis que le vent eftet contraire.

PHILAVSONE. Ce Venitien penfoit eftre in gondola: & fongeoit à Sta-li, & à Premi. Mais quant à l'exemple que vous auez propofé, il me femble que vous efpluchez les choufes trop par le menu. Efcou-

tez vn autre beau trait, à mon iugement, *Il deuoroit defia les trois couronnes papales par une ſotte espérance.* quoy? le trouuez-vous pas tel?

CELTOPHILE. Cette metaphore eſt belle en Latin: mais ie doute ſi on la trouuera d'auſsi bonne grace en François.

PHILAVSONE. Vous eſtes trop difficile. Orſus, que direz vous de ce langage? *Ils ne uiuent que de la moelle qu'ils ont tiree de nos poures os, & du ſang qu'ils ont ſuccé de nos ueines.*

CELTOPHILE. Ie diray que ces façons de parler ſont trop tragiques pour vne proſe.

PHILAVSONE. Il me faut ouir voſtre iugement touchant ce trait auſsi, *La ieuneſſe ſe laiſſe tranſporter plus loing que la raison ne prend ſa carriere.*

CELTOPHILE. Mon opinion eſt que ce langage ne coule pas bien : & qu'on pouuoit vſer de la meſme metaphore auec meilleure grace, en diſant la meſme choſe en moins de paroles et autrement couchees.

PHILAVSONE. Vous me ferez dire à la fin que vous eſtes trop malaiſé à contenter. Toutesfois ie vous veux eſſayer deuant en quelques autres : commançant par ceſtuy-ci, *Ie me pris à fantaſier en mon lict, & mouuoir la roue de ma memoire.*

CELTOPHILE. Vn autre, ie vous prie : car vous pouuez bien deſia penſer que ie diray de ceſtuy-ci.

PHILAVSONE. Veci donc vn autre, *Son honneur n'eſt point ſubiect à fener par le fil des annees.*

CELTOPHILE. Vn autre, car ceſtuy-ci eſt couſin

germain du precedent : & vous me confeſſerez pour le moins qu'ils ſentent trop leur poeſie.

PHILAVSONE. Orſus, ie vous vay faire preſent d'vn qui eſt fort beau, *Cela ſera pour me faire entrer au paradis de mes deſirs.*

CELTOPHILE. Ie vous prie de reprendre voſtre preſent : il ſera mieux employé à quelque autre.

PHILAVSONE. Vous eſtes vn rigoreux critique : iamais Ariſtarque ne fut ſi mal-aiſé à contenter. Que trouuez vous à redire de cette façon de parler ?

CELTOPHILE. Ie trouue que parler ainſi, c'eſt profaner le mot Paradis.

PHILAVSONE. Si eſt-ce que ce mot s'applique bien ſouuent à telles chouſes. car vous orrez dire ſouuent, C'eſt leur paradis : pour ſignifier, C'eſt le lieu auquel ils s'aiment mieux. meſmement on le dira des ieunes gens allans en quelque lieu ou-il-y aura vne compagnie de dames.

CELTOPHILE. Ceci pareillement, c'eſt profaner le mot de Paradis.

PHILAVSONE. Que diriez vous donc de ceux qui diſent, en parlant d'vn lieu ou les cheuaux ſont bien traittez, & entre autres chouſes ont la paille iuſqu'au ventre, C'eſt le paradis des cheuaux ?

CELTOPHILE. Que doy-ie dire, ſinon qu'il-y-a ici double profanation ? ou bien, que c'eſt vne profanation qui ſurparſſe d'autant les deux autres que la beſte brute eſt inferieure à la creature qui eſt formee à l'image de Dieu ?

PHILAVSONE. Si eſt-ce que tel parle ainſi qui ne penſe pas à mal.

CELTOPHILE. Cela peut eſtre : mais ie ne puis croire que les inuenteurs de telles manieres de parler, n'ayent penſé à mal, voire bien auant.

PHILAVSONE. Si vous eſtes ſi ſcrupuleux, vous orrez beaucoup d'autres façons de parler qui vous offenſeront. car maintenant on vſe de ce mot *Diuinement* à tous propos. iuſques à dire, non pas ſeulement, Il parle diuinement bien, Il lit diuinement bien, il eſcrit diuinement bien, (au lieu qu'on ſoulet dire, Il eſcrit comme vn ange) Il chante diuinement bien : mais auſsi, Il ioue du lut diuinement bien, Il bale diuinement bien. Et quelques-vns ſe contentent de dire Diuinement, ſans adiouſter Bien. On dira auſsi, Vela vne viande diuinement bonne, Vela du vin diuinement bon. Voire me ſouuient-il d'auoir ouy dire, C'eſt un diuinement bon cheual. Que dites vous de ceux qui parlent ainſi ?

CELTOPHILE. Qu'ils profanent ce mot Diuinement, & par conſequent ſont coulpables du crime de lese maieſté : i'enten (comme vous pouuez bien penſer) maieſté diuine.

PHILAVSONE. Peut eſtre que vous reprendriez tel courtiſan de ceſte façon de parler, qui ne ſe trouueret pas deſpourueu de reſponſe. Car ie veux bien que vous ſçachiez qu'il-y-a des courtiſans qui ont du ſçauoir plus qu'on ne penſe, & plus qu'ils n'en font le ſemblant : & aucuns qui eſtudient ordinairement,

(mais en ſecret, de peur d'eſtre moquez) la plus grand'part deſquels n'a autre but de ſes eſtudes, ſinon ſe garnir tellement de reſponſes que pour le moins ils ne ſoyent contrains de ſe rendre du premier coup. Vela qui les fait courir pardeſſus pluſieurs ſortes de liures, & nommément pardeſſus la Bible.

CELTOPHILE. C'eſt dommage de ce qu'ils ne font que courir pardeſſus. Mais quant à la façon de parler dont il eſt queſtion, ie m'esbahi qu'ils pourroyent auoir trouué en ces ſaincts & ſacrez liures pour la defendre.

PHILAVSONE. Ie ne vous veux pas nier que ie ne les fueillette pas souuent : mais ſi i'ay bonne memoire de ce que i'y ay leu autrefois, on y trouue des façons de parler par leſquelles on attribue de la diuinité à ce qui eſt excellent. Et vous qui faites mieux voſtre deuoir de reuiſiter ces liures, pouuez penſer à peu pres ce que ie veux dire, & m'aider vn peu. car i'en ay beſoin.

CELTOPHILE. Ie me doute bien de ce que vous voulez alleguer : c'eſt qu'en quelques lieux vne choſe eſt dicte eſtre de Dieu, quand elle eſt plus excellente que les autres de ſon eſpece, ou pour le moins qu'elle les ſurpaſſe en quelque ſorte. Ainſi ſont appelez les cedres de Dieu, qui ſurpaſſent les autres en hauteur. Et on expose ſemblablement Les montagnes de Dieu, en vn pſeaume de Dauid. Pareillement *Spiritus Dei*, tout au commancement de

Geneſe, a eſté expoſé par aucuns *magnus*. Item Niniue eſt appelee *ciuitas magna Dei*, ou *Deo*, au lieu de dire *Ciuitas magna ualde*. On lit auſsi, *Vt faciam cum eo miſericordiam Dei*, pour *miſericordiam maximam*, au ſecond liure de Samuel (ſinon qu'on aime mieux l'expoſer *Miſericordiam Deo gratam*) Et au trentieme chapitre de Geneſe, *Luctationibus Dei luctata ſum*, pour *magnis*, ou *uehementibus* : ou *præclaris*. Il-y-a quelques autres paſſages ou ce mot s'entend ainſi : vray eſt qu'en aucuns il ſe peut prendre auſsi autrement. comme ou il eſt dict, *Commota eſt terra, ac fuit in pauore Dei*. car on peut dire, *In pauore magno*, ou *In pauore immiſſo à Deo*. Ainſi en eſt-il de ce paſſage, *Sopor Dei ceciderat ſuper eos*. car on le peut expoſer, *Sopor magnus*, *Sopor uehemens* : ou bien, *Sopor immiſſus à Deo*.

PHILAVSONE. Vrayement vous auez faict treſſuffiſamment ce dont ie vous pries. car vous m'auez bien aidé quant à ces allegations : d'autant que ie n'aues qu'vne memoire imaginaire de ces paſſages : & non pas de tous, mais ſeulement de trois.

CELTOPHILE. Vous penſez que ie vous aye beaucoup aidé : mais vous vous abuſez. car ces paſſages ne vous peuuent de rien ſeruir.

PHILAVSONE. Pourquoy ?

CELTOPHILE. Pourceque l'application de ce mot *Dei* n'a rien de ſemblable à l'application de ce mot *Diuinement* es façons de parler dont maintenant il s'agit.

PHILAVSONE. Il me ſemble que ſi.

CELTOPHILE. Il me ſemble que non. & pour ſçauoir lequel de nous deux a raiſon, reſpondez moy, s'il vous plaiſt. Eſt-ce tout vn, de dire, *Res quæ eſt Dei,* & *Res quæ eſt diuina?*

PHILAVSONE. Ceſte queſtion eſt ardue pour moy: i'ay bien beſoin de la ruminer.

CELTOPHILE. Ie ne vous veux pas preſſer.

PHILAVSONE. Ie reſpon que *res diuina* ſe peut prendre en deux ſortes, car *diuinum* quelquesfois s'oppoſe à *humanum :* & quelquesfois ce qui procede d'vn homme, ou des hommes, eſt appelé neantmoins *diuinum*, pour quelque excellence, par laquelle il ſurpaſſe ce qui eſt ordinaire aux hommes, ou aux chouſes humaines.

CELTOPHILE. Vous pouuez-bien penſer que quand i'ay dict *Res quæ eſt diuina,* ie l'ay entendu en ceſte ſeconde ſorte. Or maintenant il faut conſiderer qu'il-y-a beaucoup de choſes que nous pouuons dire eſtre de Dieu, ſelon la façon de parler Hebraique, (à cauſe de l'excellence qui eſt en elles pardeſſus l'ordinaire : comme la gloire de Dieu reſplendiſſant tant plus en elles que plus elles ſont excellentes en leur endroit : (c'eſt à dire, entre les autres de meſme eſpece) leſquelles toutesfois nous ne pourrions pas bonnement appeler diuines : de peur qu'on n'imaginaſt en elles quelque diuinité au lieu d'auoir eſgard à ce que ie vien de dire. ce qui aduiendroit, ſi (pour exemple) au lieu de dire Vne montagne de Dieu,

nous disions Vne montagne diuine : pareillement Vn arbre diuin, pour Vn arbre de Dieu. Tellement que quand bien nous dirions par vne mesme façon Vne viande de Dieu, il-y-auroit bien à penser si nous pourrions dire aussi Vne viande diuine. Et toutesfois ie ne veux pas nier que quelque chose ne puisse estre appelee *res Dei*, & aussi *Res diuina* : principalement quand on a esgard aux dons que Dieu donne à l'esprit. Suyuant quoy il semble qu'en Genese, ou il est dict, *Princeps Dei es apud nos*, (quant à *Moyses homo Dei*, il-y-a quelque autre consideration) on pourroit aussi l'interpreter *Princeps diuinus* : en exposant puis *Princeps diuinus*, ou *Princeps diuina quadam prudentia præditus* : ou bien resoluant cela en quelque autre telle sorte, selon l'exigence du passage. Car ie ne pense pas que nous ne puissions dire, *Diuina prudentia*, *Diuina eloquentia*, (ou *Diuina quædam prudentia*, *Diuina quædam eloquentia*) & que si nous parlons ainsi des dons de l'esprit, l'esprit aussi ne puisse estre appelé diuin. (comme les Latins aussi disoyent *Diuinum ingenium*) sinon que nous aimions mieux dire, Vn esprit qui a quelque chose de diuin. Mesmement Platon tesmoigne qu'il y-auoit long temps qu'on auoit commancé à dire Vn homme diuin. Or voyez vous maintenant que ie ne suis pas si rigoreux que vous pensiez, quand ie permets bien de parler ainsi. Mais regardons quelle difference il-y-a entre ces façons de parler & celles que ie condamne, & prenons le cas qu'on en peust defendre

quelques-vnes : pour le moins faudroit-il qu'on nous confeſſaſt que c'eſt contre raiſon & contre le ſens naturel d'attribuer de la diuinité au ieu & aux danſes : comme font ceux qui diſent Il ioue diuinement bien, Il danſe diuinement bien. Et quelques-vns diſent auſsi, Il iaſe diuinement bien, Il cauſe diuinement bien, Il plaiſante diuinement bien, il ſçait flatter diuinement bien, Il ſçait diſsimuler diuinement bien, Il ſçait mentir diuinement bien, Il ſçait ſe moquer diuinement bien. Pourquoy dira on ici Diuinement bien, pluſtoſt que Diaboliquement bien ? Quant à ceux qui diſent Vn diuinement bon cheual, ou Vn cheual qui va diuinement bien, ie penſe que vouſmeſme, par ce qui a eſté dict, leur ſçaurez bien faire leur proces.

PHILAVSONE. I'ay grand peur qu'en voulant faire le proces aux autres, ie ne me fiſſe le mien. car quelquesfois m'eſchappent des traits de telle qualité. Toutesfois i'ay volontiers ouy ce que vous auez remonſtré touchant cette profanation : & ſuis marri que la cour n'a beaucoup de ſemblables à vous, quant à la congnoiſſance de telles chouſes, auſsi bien que de beaucoup d'autres.

CELTOPHILE. Ie ne doute pas que maintenant il n'y ait en la cour pluſieurs deſquels vous euſsiez pu ouir vne pareille remonſtrance, ou vne encore plus ſuffiſante : mais s'il faloit parler de mon temps, ie ſçay bien qu'il y auoit des hommes ſi ignorans que non ſeulement ils ne ſçauoyent s'il faloit dire *C'eſt*

une terre de permiſſion, ou C'eſt vne terre de promiſsion, quand on vouloit louer extremement la fertilité d'vn terroir (laquelle ignorance ſe voit encores en pluſieurs, à ce que i'entendi hier de vous) mais au lieu de dire Vn pſeaume de Dauid, diſoyent *Vn ſeſſeaume de Dauid:* pource qu'il ils oyoyent ordinairement parler des Sept pſeaumes : au lieu dequoy (comme l'oreille de chacun ſe ſçait bien accommoder à ſon ignorance) ils entendoyent Seſſeaumes. Et encore c'eſtoit grand cas quand ils eſtoyent ſi ſçauans qu'ils puſſent dire que Dauid auoit faict leſdicts Seſſeaumes. Car pluſieurs ne ſçauoyent autre choſe du roy Dauid, ſinon ce qu'ils le voyoyent en peinture, iouant de la harpe. Et au reſte, quand au commancement de l'vn deſdicts Seſſeaumes on euſt voulu leur faire dire *De morſondis* au lieu de dire *De profondis*, cela euſt eſté fort aiſé. car auſsi bon leur euſt ſemblé l'vn que l'autre. Bien peu de gens alors ſçauoyent mettre diſtinction entre les liures apocryphes & les autres liures de la Bible : & quant à ce mot, ils l'accouſtroyent de toutes façons : les uns diſans *Les liures pogrifes*, les autres (pour le faire mieux ſonner) *Les liures progrifes*. & encore s'ils n'y euſſent trouué des grifes, ils ne s'en fuſſent pas ſouuenus ſi bien.

PHILAVSONE. Maintenant vous n'y trouuerez pas vne ignorance ſi brutale : mais quant aux profanations (s'il faut ainſi appeler toutes ces façons de parler que vous repreniez naguere) appreſtez vous à en

ouir de beaucoup d'autres ſortes. Et me ſouuient d'vne notamment, qui eſt en vn mot duquel vous auez tantoſt vſé.

CELTOPHILE. En quel mot?

PHILAVSONE. Au mot Creature. ie ne di pas qu'il-y-en ait, ainſi que vous en auez vſé, mais comme maintenant on en vſe quelquesfois. car au lieu qu'on ne diſet qu'Vne creature de Dieu, maintenant on dit auſsi Il eſt creature d'vn tel ſeigneur, en la ſignification que ie vous ay dicte naguere. Comme auſsi ie vous ay aduerti parcideuant qu'au lieu qu'on ne ſoulet vſer de ce mot Deuotion, ſinon quand on parlet de Dieu, aſçauoir de l'affection qu'on auet à ſon ſeruice : maintenant on dit auſsi Eſtre à la deuotion de quelcun.

CELTOPHILE. Ie m'esbahi encore plus de ceſt autre mot Creature : et croy que le ſeigneur duquel ils diſent que tel ou tel eſt la creature, ils l'oſeroyent appeler Createur.

PHILAVSONE. Aucuns l'oſent bien deſia dire, Vn tel ſeigneur eſt ſon createur. Et peut eſtre que ce mot, encore qu'il ſoit correlatif, vous ſemblera auoir plus de profanation. Mais dite moy, Si vous oyiez dire, Comment baptiſez vous ceci? (de quoy que ce ſoit qu'on parle) pour dire, Comment nommez-vous ceci? diriez-vous auſsi qu'il y auret de la profanation en vn tel langage?

CELTOPHILE. En doutez-vous?

PHILAVSONE. Si faudret il excepter les cloches. car vous ſçauez qu'elles ont auſsi leur bapteſme.

CELTOPHILE. Ouy, entre quelques-vns : mais ie ne ſçay pas per quam regulam.

PHILAVSONE. Ie vous plain fort, puis que vous eſtes ſi ſcrupuleux. car ie ſçay que vous orrez des manieres de parler beaucoup pires : & vne entre autres ou on vſe du mot de *Fortune*, au lieu de nommer Dieu. Car on dit ordinairement, *La fortune uoulut qu'un tel ſe rencontra :* ou, *que telle & telle chouſe aduint.* Ou *La fortune a uoulu qu'un tel s'eſt rencontré, La fortune a uoulu qu'il ait eu la uictoire.* Ils diſent auſsi, *La fortune luy rit.* Et aucuns (ie ne ſçay ſi c'eſt pour oppoſer la philoſophie Stoique à la religion Chriſtianique) font ſonner fort haut, & à tous propos, *Fatal* & *Fatalité,* & *Fatalement :* &, *Vne fatale deſtinee.* Et viennent iuſques à faire vn verbe *Fatalizer.* Quelques-vns diſent auſsi *Le ciel,* au lieu de dire Dieu, en certains endrets. Et nommément Ioachim Du Bellay en vne ſienne epiſtre, imprimee auec ſes œuures, (de laquelle i'ay faict mention parcideuant) en a ainſi vſé, *Priant le ciel te deſpartir autant d'heureuſe & longue uie, comme enuers toy il a eſté liberal, voire prodigue de ſes graces.* Ie ſçay bien que vous pourrez trouuer eſtrange qu'il vſe de *Toy,* & non de Vous, meſmement parlant au reuerendiſſime cardinal Du bellay : mais il parle en ſa proſe, comme il parleret en ſes vers, ou cela eſt permis. Et nous voyons que Marot auſsi (lequel, ne deſplaiſe à meſ-

ſieurs les poetes de la Pleïade, congnoiſſét bien le naturel de la langue Franceſe) en a vſé eſcriuant au roy : voire en parlant au Roy des rois, c'eſt à dire à Dieu, en la traduction des Pſeaumes de Dauid. En quoy il a ſuiui l'exemple de ſes predeceſſeurs : leſquels diſoyent Toy aux ſaincts pareillement. Meſmement il-y-a en vne oraiſon ancienne à la vierge Marie, *A toy roine de haut parage.*

CELTOPHILE. Quant au paſſage de Du bellay, ie ne m'arreſte pas à ce Toy : mais ie penſe à ce qu'il dit, Priant le ciel, au lieu de dire Priant Dieu : & à ce qu'il le taxe de prodigalité.

PHILAVSONE. Aimeriez vous mieux qu'il dist (comme quelques-vns) *Priant toute la cour celeſte?*

CELTOPHILE. Nenni : & toutesfois l'autre ne vaut guere mieux : & penſe qu'en la fin on dira, Priant les aſtres.

PHILAVSONE. Vous pouuez bien le tenir deſia pour dict. car ie m'aſſeure que ſi on fueillette ces ſuſdicts meſsieurs de la nouuelle Pleïade, on trouuera en quelque coing, voire en quelques coings, *Les aſtres,* au lieu de dire Dieu. Et nous auons auſsi vn mot fort commun, par lequel nous faiſons grand honneur aux aſtres.

CELTOPHILE. Quel mot?

PHILAVSONE. *Deſaſtre,* pour dire, Vn inconuenient, Vn accident, Vn malheur, Vne malencontre.

CELTOPHILE. Il me ſouuient l'auoir ouy dire de-

puis que ie ſuis de retour. mais eſt-il beaucoup en vſage?

PHILAVSONE. Autant qu'aucun autre mot nouueau: & ſçay que quelcun voulant paſſer plus outre, a vſé auſsi de *Deſaſtrément,* en vn ſien eſcrit, au lieu de dire, Par vn deſaſtre, par vn malheur. Et vn autre a dict *Deſaſtrer*, pour Infortuner, Rendre malheureux: & *Deſaſtré,* pour Infortuné.

CELTOPHILE. Il me ſemble que ce mot Deſaſtre doit eſtre appelé mot Chaldaique?

PHILAVSONE. Pourquoy mot Chaldaique?

CELTOPHILE. Pource qu'il eſt tiré du profond de ceſte aſtrologie des Chaldeens, que nous voyons eſtre expreſſément condamnee en la Bible.

PHILAVSONE. Tant y-a qu'il eſt fort vſité, comme ie vous ay dict. Mais il-y-a encores vn mot que i'oublies entre ceux deſquels on vſe au lieu de dire Dieu.

CELTOPHILE. Ie vous prie ne m'oublier rien.

PHILAVSONE. C'eſt *Nature*, ou *La nature*. Car vous orrez ſouuent, Nature (ou La nature) a faict cela, en parlant de ce que Dieu a faict. Et le meſme Du bellay en a vſé, *Ainſi donques toutes les choſes que la Nature a creees*.

CELTOPHILE. Il fait Nature creatrice, au lieu que nous diſons, Dieu le Createur: quand il dit, Toutes les choſes que Nature a creees. Or ie voudrois que Ioachim Du bellay (homme à la verité de bon eſprit & entendement) euſt leu Platon, ou ſe fuſt ſouuenu

de ce qu'il auoit leu en Platon de ceux qui attribuent à nature ce qui appartient à Dieu, car ie croy qu'il euſt eu honte de ſe dire Chreſtien, & toutesfois oſter à Dieu l'honneur qu'vn poure philoſophe payen ne vouloit pas permettre qu'on luy oſtaſt.

PHILAVSONE. Ce que i'ay allegué de Ioachim Du bellay eſt vers le milieu du chapitre, au commancement duquel il dit, *Si la Nature (dont quelque perſonnage de grande renommee non ſans raiſon a douté ſi on la deuoit appeler mere, ou maraſtre) euſt donné aux hommes un commun vouloir & conſentement.*

CELTOPHILE. Le perſonnage qu'il entend, eſt Theophraſte (au moins aucuns luy attribuent ce dicton) lequel eſtant auſsi plein d'impieté que Platon de pieté (entant qu'elle pouuoit entrer au cueur d'vn payen) eut toutesfois quelque remors, ou bien quelque crainte de dire mal de Dieu : & pourtant au lieu d'appeler Dieu paraſtre, appela la Nature maraſtre. Or maintenant ie vous laiſſe penſer comment ce propos eſt bienſeant en la bouche d'vn qui ſe dit Chreſtien.

PHILAVSONE. En parlant de Theophraſte, qui n'oſant appeler Dieu paraſtre appelet La nature maraſtre, vous m'auez faict penſer à pluſieurs qui imputent à Fortune ce qu'ils imputeroyent volontiers à Dieu, s'ils oſoyent. Car ils mettent tout ſur elle, & ſe courroucent à elle de tout ce qui ne leur vient à ſouhait : comme ſi il ne falet plus parler de prouidence de Dieu.

CELTOPHILE. Ie ſçay bien que deſia deuant mon partement madame Fortune ſe meſloit de tout, Fortune dispoſoit de tout (encore que l'ancien prouerbe die, L'homme propoſe, & Dieu diſpoſe) Fortune rioit à l'vn, & eſtoit contraire à l'autre, Fortune auançoit les vns & reculoit les autres : bref, Fortune faiſoit tout. Et ſouuentesfois on oyoit dire, La Fortune a voulu, ou La Fortune voulut. Item, Il le rencontra par Fortune.

PHILAVSONE. Maintenant tout eſt plein de Fortune beaucoup plus encore qu'alors : & meſmement elle trotte beaucoup plus par les bouches poetiques que de voſtre temps : leſquelles auſsi luy font de grands honneurs : car ils diſent, *Vn tel à le uent de Fortune en pouppe :* & quelquesfois, *Vn tel ſingle au bon uent de Fortune :* & vſent de pluſieurs autres traits ſemblables, ou pour le moins qui ne ſont moins honorables. Mais auſsi quand elle les a faſchez, il ſemble qu'ils la vueillent foudroyer d'iniures.

CELTOPHILE. S'il eſtoit vray que *communis error facit ius*, tant eux que les autres ſeroyent aucunenement excuſables : pource qu'on voit quelques-vns de ceux meſmement qui ſont gens de bien, & qui ſentent de la prouidence de Dieu comme bons Chreſtiens en doiuent ſentir, ne ſe pouuoir garder aucunesfois d'vſer ainſi de ce mot Fortune, comme ſi c'eſtoit vne dame à laquelle ils attribuaſſent quelque choſe. Et toutesfois comme i'ay renuoyé à Platon ceux qui font des fauſſes & blaſphemes imagina-

tions ſoubs le nom de Nature, auſsi voudrois-ie renuoyer à Iuuenal ceux qui font le meſme ſoubs le nom de Fortune. Car il vaut bien mieux que les profanes meſmement ſoyent ceux qui facent le proces à ces profanateurs : c'eſt à dire, à ceux qui parlent ainſi profanement.

PHILAVSONE. Vous faites grand honneur à ce poete, qu'en ceſt endret il puiſſe eſtre le correcteur de pluſieurs Chreſtiens : & i'ay grand deſir d'entendre ce qu'il dit.

CELTOPHILE. Ie croy qu'il vous ſouuiendra de ces deux vers,

Nullum numen abeſt ſi ſit prudentia : ſed te
Nos facimus Fortuna deam, cœloque locamus.

PHILAVSONE. Il me ſouuient de les y auoir leus.

CELTOPHILE. Il me ſemble qu'il-y-a encore quelque autre paſſage ou il ſe moque de ceux qui attribuent tout à Fortune. Or ie fay grand cas de ce poete, (pour vn payen) tant à cauſe de ce qu'il monſtre auoir quelque apprehenſion de la prouidence diuine, (& notamment en ce qu'il reprend les prieres que pluſieurs faiſoyent aux dieux, & dit qu'il faut laiſſer à leur diſcretion d'envoyer ce qu'ils congnoiſſent eſtre expedient) qu'à cauſe de pluſieurs belles remonſtrances qui ne ſe trouuent es autres. Du nombre deſquelles eſt ceſte-ci,

— ambiguæ ſiquando citabere teſtis
Incertæque rei, Phalaris licet imperet ut ſis

Falſus, & admoto dictet periuria tauro,
Summum crede neſas animam præferre pudori,
Et propter uitam uiuendi perdere cauſas.

PHILAVSONE. Veci vn aduertiſſement fort beau, ou vne fort belle remonſtrance : mais qu'entendez-vous par ce dernier vers ?

Et propter uitam uiuendi perdere cauſas.

CELTOPHILE. Si vn Chreſtien auoit dict cela, il faudroit entendre, Ne perdre point la vie eternelle & bienheureuſe de peur de perdre ceſte vie mortelle : mais eſtant dict par vn payen, i'enten la bonne renommee par laquelle, voire en laquelle on vit apres ceſte vie.

PHILAVSONE. Il-y-a bien apparence que cela doiue eſtre entendu ainſi. Et pouuez retourner à voſtre madame la Fortune, ſans crainte d'eſtre interrompu d'auantage par moy.

CELTOPHILE. Ie voulois dire auſsi quant à icelle, que le poete Homere, qui eſt des plus anciens, fait honte à quelques Chreſtiens, en ce qu'il ne parle de Fortune en aucun endroit. Et quant à Herodote (qui eſt auſsi fort ancien) il faut que ceux qui l'ont bien & diligemment leu, confeſſent maugré leurs dents qu'il-y-a difference de ſa *Tychη* & de celle des autres : veu que ſouuent il ioint *theia* auec *tychη*. Ce qui m'a faict penſer quelquesfois à ce que dit la

populaſſe tant ailleurs qu'à Paris, C'eſt fortune, dieu le veult.

PHILAVSONE. L'vn ſemble rapporter à l'autre. Mais voulez vous que ie vous die en vn mot, monſieur Celtophile, vous auriez beau dire aux courtiſans que les payens meſmement leur font leur proces touchant telle ou telle chouſe : ils ne s'en ſeroyent que moquer, & pour toute raiſon vous diroyent qu'il ſe faut accommoder. Et ſçauez-vous iuſques ou va ceſte accommodation ? iusques à dire *Les dieux* au lieu de Dieu : comme *Les dieux uous ont donné*, au lieu de dire, Dieu vous a donné. Il eſt vray qu'ils vſent de ceſte liberté (& non ſeulement eux, mais autres auſsi à leur exemple) lors principalement qu'ils ſonnettent, c'eſt à dire, qu'ils eſcriuent quelque ſonnet. Et notez que ſoubs ombre qu'ils vſent du nombre pluriel, ils accouſtrent la diuinité de toutes façons : (à l'imitation de ce trait, *Crudeles diui*, & autres ſemblables) ou ſe pleignans de la mort de quelcun de leurs amis, ou de ce qu'ils n'auront eu bonne iſſue de leurs deſſeins, ou marris de quelque autre chouſe.

CELTOPHILE. Vous me rendez bien eſtonné. Si ainſi eſt, il-y-a bien grande difference entre parler & eſcrire courtiſanement, ou poetiquement, & parler & eſcrire Chreſtiennement.

PHILAVSONE. Auſsi pour vous dire la verité, pluſieurs de ceux qui viuent en la cour & de la cour, eſtudient bien mieux la leçon du courtiſaniſme que

du Chriſtianiſme : & ont ceſte maxime de ne se formalizer d'aucune chouſe qui le concerne.

CELTOPHILE. Voyla vne merueilleuſe maxime : elle ſemble eſtre Machiauellique.

PHILAVSONE. Elle le ſeret ſi Machiauel inſtruiſet non ſeulement les princes, mais auſsi les ſimples gentilshommes.

CELTOPHILE. Penſez-vous qu'ils ne ſe vueillent pas aider d'vne partie des preceptes donnez aux princes?

PHILAVSONE. Ie ne ſçay pas ſi on y trouueret ce precepte formellement : mais cela ſçay ie bien, qne celuy qui ſuiura la doctrine de Machiauel, il ſera bien difficile qu'il ne face le ſaut.

CELTOPHILE. Qn'appelez vous faire le ſaut?

PHILAVSONE. On dit auiourdhuy Faire le ſaut, ou Franchir le ſaut, de ceux qui paſſent outre les limites de la Chreſtienté : c'eſt à dire, qui ne ſe ſoucient plus de la religion Chreſtienne.

CELTOPHILE. De quelle religion donc font-ils profeſsion?

PHILAVSONE. Au contraire, aucuns d'eux (car à Dieu ne plaiſe que ie parle de tous) ſe moquent de toute religion, & de ceux qui ſe formalizent pour aucune : mais nommément de ceux qu'ils voyent ſe formalizer, voire ſe tourmenter, pour la religion Chreſtienne.

CELTOPHILE. A ce que ie voy, ces moqueurs ſont de la confrairie de ceux qu'on appelle Athees, ou

Atheiſtes. Et ces mots de Lucain, — *exeat aula Qui uult eſſe pius*, viendroyent bien à propos de ce que vous dites.

PHILAVSONE. Ouy, ſi ie vous voules permettre de les interpreter à la façon de ceux qui en abuſent : mais outre ce que parcidevant ie vous ay monſtré qu'il eſtet là parlé à celuy qui regnet, & non au courtiſan, ce *pius* ne s'entend pas *pius erga deos*, ni auſsi *pius erga parentes*, mais appartient à cela meſme à quoy nous voyons appartenir *pietas*, au commancement de la premiere epiſtre de Ciceron, entre celles qu'il eſcrit à ſes familiers.

CELTOPHILE. Vous eſtes bien ioyeux de ce que vous pouuez deſtourner de vos compagnons vn ſi mauvais coup.

PHILAVSONE. Il eſt aiſé à deſtourner. car outre ces deux points que i'ay remonſtrez, ce propos (quel qu'il ſoit) eſt recité par le poete comme ſorti de la bouche d'vn meſchant homme, ainſi que i'ay dict naguere. Il-y-a en ce meſme paſſage, vn peu auparauant, vn autre propos, ou vne autre ſentence qui eſt auſsi touchant ceux qui regnent : de laquelle on ſe pourret fort esbahir, ſi on la prenet comme vne chouſe que l'auteur auret dicte en ſa perſonne & ſelon son iugement. Veci les mots, — *miliſſima ſors eſt Regnorum ſub rege nouo.*

CELTOPHILE. Il me faudroit ouir le precedent, pour entendre bien le ſens de ceſte ſentence.

PHILAVSONE. Ie le vous reciteray : mais vous

aduertiſſant premierement qu'il introduit vn qui conſeille à Pompee de se retirer vers Ptolemee, pour eſtre en ſauueté : allegant, entr' autres chouſes, que Ptolemee eſt nouueau roy. Oyez maintenant tout le paſſage, puiſque vous deſirez l'ouir,

Sceptra puer Ptolemæus habet tibi debita, Magne,
Tutelæ commiſſa tuæ. quis nominis umbram
Horreat? innocua eſt ætas. nèc iura, fidemque,
Reſpectúmque deûm ueteris ſperaueris aulæ.
Nil pudet aſſuetos ſceptris : mitiſſima ſors eſt
Regnorum ſub rege nouo.

CELTOPHILE. Ie ſuis bien de voſtre opinion, que Lucain n'auroit iamais dict ceci parlant en ſa perſonne : pourcequ'il s'en faut beaucoup que touſiours il ſe trouue vray.

PHILAVSONE. Pour le moins il ne ſe trouue pas vray en Roboam : qui au commancement de ſon regne vint careſſer & cherir ſon peuple par ce beau propos, Mon pere vous a chaſtiez de verges, mais ie vous chaſtieray de foits qui ſeront bien plus piquans.

CELTOPHILE. Vous auez trouué vn exemple fort conuenable : lequel ie n'euſſe pas oublié. car il eſt notable : comme auſsi le vers que nos predeceſſeurs ont faict de ce roy, & lequel eſt venu comme en prouerbe, doit bien eſtre noté, (eſtant quant au reſte façonné à la mode de ſon temps)

Conſilium iuuenum Roboamum fecit egenum.

PHILAVSONE. Ce vers meriteret eſtre eſcrit en groſſes lettres d'or, en maints lieux que ie ſçay bien.

CELTOPHILE. Il faudroit que ceſtuyci luy fiſt compagnie,

Malum conſilium conſultori peſſimum :

afin qu'il y euſt pour faire peur tant à ceux qui reçoiuent le mauuais conſeil, qu'à ceux qui le donnent. Ie ne doute pas que vos compagnons n'en fiſſent leur prouſit.

PHILAVSONE. Quand vous dites mes compagnons, vous entendez les courtiſans. Mais il vous plaira auoir memoire de ce que parcideuant ie vous ay dict touchant les deux ſortes de courtiſans.

CELTOPHILE. I'enten bien que vous ne voulez auouer pour compagnons ceux qui n'ont pour le moins quelque once de probité.

PHILAVSONE. Mais ceux qui n'en ont pour le moins vne liure.

CELTOPHILE. En trouueroit-on bien en voſtre cour qui en fuſſent ſi chargez?

PHILAVSONE. C'eſt grand cas qu'on ne vous peut perſuader qu'il y-ait d'auſsi gens de bien qu'ailleurs : & toutesfois ie maintien qu'au contraire il faut que ceux qui y ſont gens de bien, le ſoyent plus qu'on ne l'eſt ailleurs : tant pourcequ'il-y-a plus de vices, qu'auſsi plus d'amorces, plus d'appaſts, plus d'alle-

chemens à iceux. tellement que le courtiſan qui peut ſi bien combattre contr' eux qu'en la fin il ait gangné ce point d'eſtre homme de bien, a vne preudhommie aſſeuree & permanente, & laquelle on peut dire eſtre à l'eſpreuue, quelques harquebouzades que les vices luy puiſſent tirer : tellement qu'en vn beſoin il pourret aller parmi les diables, & parmi eux conſeruer ſa probité. comme auſſi la femme de laquelle la pudicité n'a pu eſtre expugnee en la cour, ſe peut bien vanter d'auoir ſon paſſeport & ſaufconduit, en quelque lieu qu'il luy plaiſe aller, & ne craindre aucuns aſſaux.

CELTOPHILE. C'eſt bien à ceſte heure que vous vſez d'hyperboles encomiaſtiques.

PHILAVSONE. I'ay bien penſé que vous m'eſtimeriez parler hyperboliquement : mais ie ne penſe auoir rien dict de quoy ie ne me tienne tout aſſeuré : excepté ce que i'ay dict touchant la conuerſation auec les diables. Car ie conſidere maintenant que ce ſeret ſe hazarder vn peu beaucoup, voire vn peu trop.

CELTOPHILE. Mais de l'autre coſté ceux qui ſont meſchans, (dont le nombre eſt beaucoup plus grand) ſont parfaictement meſchans : veu le recit que vous m'en faiſiez naguere.

PHILAVSONE. Ie vous confeſſe qu'ils ſont meſchans en cramoiſi, comme on parle auiourdhuy. Mais ſouuentesfois ceux qui ſont tels, ſont eſtimez gens de ſeruice : & principalement ceux qui ont ceſte qua-

lité qui a eſté miſe la derniere ſur les rengs, auant que Lucain rompiſt noſtre propos.

CELTOPHILE. Qu'appelez-vous gens de ſeruice?

PHILAVSONE. Qui peuuent paſſer par tout, d'autant que leur conſcience auſsi paſſe par tout.

CELTOPHILE. Comment entendez-vous cela?

PHILAVSONE. C'eſt qu'ils s'accommodent tellement qu'en vn beſoin ils feront en ſorte qu'on les prendra pluſtoſt pour des Turcs que pour des Chreſtiens.

CELTOPHILE. Voyla vne horriblement eſtrange accommodation. Les deux Lacedemoniens, Sperthies & Bulis, enuoyez vers le roy Xerxes, n'eſtoyent pas gens de ſeruice : veu qu'ils ne pouuoyent s'accommoder ſeulement à faire la reuerence à ce roy telle que les ſiens la luy faiſoyent : pourcequ'elle tenoit de l'adoration. Et cela ne leur venoit que d'vne grande generoſité.

PHILAVSONE. Au contraire auſsi on ne cerche rien moins pour gens de ſeruice que ceux qui ont le cueur genereux. car telles gens ne s'accommodent pas aiſément à tout faire : comme ces gens de ſeruice s'accommoderont (ſi on veut) non ſeulement à adorer vn roy (encore que l'adoration ne ſoit deue qu'à Dieu) mais auſsi à adorer le diable, voire à luy faire hommage, en le baiſant au derriere, auec les renoncemens ſolennels, dont vſent les ſorciers.

CELTOPHILE. Vous me faites trembler : mais s'il aduient qu'eſtant à la cour ie me trouue aupres de

quelcun de ces gens de ſeruice, ce ſera bien pour trembler d'autre ſorte. Mais dite-moy vn peu : ces gens de ſeruice & leurs compagnons, c'eſt à dire, ceux qui ſont du bois duquel ſont faicts les gens de ſeruice, comment font-ils quand il eſt queſtion de mourir ? de quelle accommodation vſent-ils ?

PHILAVSONE. A ce que i'ay pu voir en quelques-vns, encore que leur conſcience ait accouſtumé de paſſer par tout, si eſt-ce que venant à ce paſſage, elle ſe trouue fort empeſchee, & les tourmente fort : comme ils monſtrent par les ſouſpirs meſmement, & les horribles cris qu'ils iettent. Et pour vous parler priuément & familierement, i'ay quelquesfois douté s'ils auoyent point vn diable dedans le corps, qui voulant ſortir alors pour aller cercher vn autre logis, les tourmentaſt ainſi, & fiſt qu'ils ſe demenaſſent & tempeſtaſſent en telle ſorte. Car vous auez leu au Nouueau Teſtament qu'aucuns des diables ou eſprits immondes que noſtre ſeigneur Ieſus Chriſt iettet hors les corps de quelques perſonnes, alors qu'ils eſtoyent preſts à ſortir, faiſoyent beaucoup plus de mal à icelles.

CELTOPHILE. Ce que vous dites, que telles gens euſſent vn diable dedans le corps, ne ſeroit pas incroyable : & ſi ainſi eſtoit, ce qu'on dit ordinairement par vne maniere de parler, ſe trouueroit vray. Car vous ſçauez qu'on dit d'vn tel homme que ceux dont nous parlons maintenant, Il a le diable au corps, ou, Il a le diable au ventre. Quoy qu'il en

ſoit, ie ne m'esbahi pas maintenant ſi telles gens vſent de paroles tant profanes, voire profanent celles qui autrement ſont bonnes. Et croy qu'ils ne doyuent auoir horreur de rien, puiſqu'ils en viennent iuſque-là de dire Les dieux, au lieu de dire Dieu.

PHILAVSONE. Ceſte parole n'eſt pas ſi commune que les autres deſquelles ie vous ay parlé : & ſon principal vſage eſt principalement en poeſie. car vn Sonnet meſmement a bien meilleure grace quand il y eſt parlé des dieux, que quand il y eſt parlé de Dieu.

CELTOPHILE. Ce mot Sonnet ſera cauſe de me faire changer de propos, pour paſſer vn peu ma fantaiſie touchant ces diables dont nous auons parlé. Dite moy donc, ne parle lon plus aucunement de Rondeau ni de Balade, mais ſeulement de Sonnet?

PHILAVSONE. Les mots de Rondeau & de Balade ſont du tout deſcriez. car puiſqu'il eſt queſtion de petrarquiſer quant au reſte, il faut bien qu'on petrarquiſe auſsi quant à ce mot.

CELTOPHILE. Mais au lieu de dire par maniere de prouerbe, C'eſt le refrain de la Balade, on ne dit pas, C'eſt le refrain du Sonnet.

PHILAVSONE. Comment le diroyent ces faiſeurs de Sonnets, quand la plus grand' part ne ſçait que c'eſt que de refrain? Mais notez qu'outre les Sonnets, ils ont auſsi des Odes, ou il-y-a des Strophes & Antiſtrophes.

CELTOPHILE. Ce n'eſt pas donc ſans bien pinda-

rizer. Ie ne di pas pindarizer, comme on pindarize en vne cour de parlement, mais en contrefaiſant les traits dithyrambiques de Pindare.

PHILAVSONE. Quand vous aurez veu certaines odes d'aucuns des poetes qui ſont de la Pleïade (dont ie vous ay tantoſt deſia faict mention) ie m'aſſeure que vous confeſſerez qu'il-y-a de beaux traits, & de belles imitations de Pindare (ormis qu'il ne monte pas ſi haut, pour deſcendre tout en vn coup ſi bas, comme eux ſont quelquesfois : mais vous y trouuerez beaucoup de ces paroles que vous accuſez de profanation : & notamment ceſte-ci, Dieux, pour Dieu. Et c'eſt en partie d'ou eſt venu le mal. car quand pluſieurs courtiſans ſont venus à la lecture de ces poetes, cela les a acheuez de peindre.

CELTOPHILE. Il me ſemble que ces poetes ſe deuoyent bien contenter d'auoir mis en vſage ces autres traits profanes, dont vous auez parlé, & autres ſemblables, ſans en venir iuſque là, d'vſer de ce mot Dieux non ſeulement ou ils vouloyent parler des dieux des payens, mais auſsi là ou le Chriſtianiſme requeroit qu'ils diſſent Dieu, en nombre ſingulier.

PHILAVSONE. Ie penſe que le commancement de cela ſoit venu de l'imitation des poetes Latins, qui diſent ordinairement (comme vous ſçauez) *Dij*, ou *Superi*, ou *Cæleſtes*, ou *Numina*. & peu à peu l'oreille d'aucuns s'eſt tellement accommodee à ce mot de Dieux, qu'elle l'a trouué plus beau que le mot de Dieu. Et meſmement aucuns, pour plus grande

galanterie, diſent *Les dieux immortels.* En quoy ils latinizent & ethnicizent, ou payanizent (car vous me permettrez bien de parler ainſi) d'vne façon plus expreſſe.

CELTOPHILE. Vous me parlez d'vne merueilleuſe accommodation : quant à moy ie di qu'elle eſt diabolique.

PHILAVSONE. Et moy ie di que vous eſtes trop rigoreux.

CELTOPHILE. Dire la verité ſans rien flatter, appelez vous cela eſtre trop rigoreux ?

PHILAVSONE. A ce que ie voy, vous n'aurez iamais la patience de lire nos poetes courtiſans. car ceux de la Pleïade ſont preſque tous courtiſans.

CELTOPHILE. Ie n'ay pas encore employé beaucoup de temps à les fueilleter.

PHILAVSONE. Quand vous voudrez prendre le loiſir & la patience de ce faire, vous trouuerez comme des princes ils en font des dieux : des princeſſes, ils en font des deeſſes : honnorans auſsi leurs Maiſtreſſes (i'enten celles qu'on appelet autresfois Amoureuſes) de ce meſme titre.

CELTOPHILE. Voyla grand cas, que les Chreſtiens ſoyent venus à vne telle profanation, veu qu'ils ſouloyent condamner les payens, en ce qu'ils vſoyent du titre de *Diuus* deuant le nom de leurs empereurs, qu'ils appeloyent Ceſars.

PHILAVSONE. Pour le moins nous pouuons dire que l'Italie s'eſt diſpenſee d'vſer de ce titre auant la

France. car l'empereur Charles quint fut appelé *Diuus Carolus* par les Italiens tous les premiers. Et quant à noſtre Henri, alors que les Italiens commancerent à eſcrire DIVO HENRICO, ie croy que les Frances ne s'eſtoyent pas encore diſpenſez d'ainſi parler.

CELTOPHILE. Il ne ſe faut pas esbahir ſi les Italiens ont toutes ſortes de diſpenſes auant les François. car vous ſçauez qu'ils ſont bien plus pres de Romme.

PHILAVSONE. Ie ne ſçay pas quelle diſpenſe ont ni les vns ni les autres : mais tant y a qu'ils ſe permettent d'attribuer aux rois les titres que les payens (comme ie croy) faiſoyent conſcience d'attribuer à leurs rois ou empereurs : & nommément ceux ci, *Optimo, Maximo.*

CELTOPHILE. Eſt-il bien poſsible qu'on ſoit venu iuſques à la profanation de ces mots?

PHILAVSONE. On y eſt venu, & ſe trouue en vn liure imprimé.

CELTOPHILE. On fait grand tort à nos rois de leur attribuer tels titres. car la poſterité penſera qu'ils y ayent pris plaiſir, & qu'ils les ayent pourchaſſez : comme ainſi ſoit qu'au contraire nos rois de France de toute anciènneté ayent vſé de plus grande modeſtie en leur grandeur, qu'aucuns autres. Meſmement nous voyons que l'agenouillement, qui eſt ordinaire alendroit de quelques autres rois, (voire roitelets, à comparaiſon) en les ſeruant, n'a point eſté prat-

tiqué en France. tant s'en faut qu'ils ayent rien voulu vſurper ſur la maieſté diuine.

PHILAVSONE. Cela eſt vray. mais on vous reſpondra, qu'auiourdhuy on dit bien à l'empereur, Sacree maieſté, & qu'il faut bien que nous donnions à nos rois quelque titre equipollent, ou à peu pres.

CELTOPHILE. Comment equipollent? Ie di que ce titre *d'Optimus, Maximus,* emporte beaucoup plus que celuy de Sacree maieſté : pourcequ'il comprend toute ſorte de louange que les hommes peuuent donner à Dieu. Et que les payens meſmement fiſſent merueilleuſement grand cas de ce titre, ils le monſtrent en ce qu'ils ne le donnoyent pas à tous leurs dieux, mais à vn ſeul : aſçauoir à Iupiter, lequel ils eſtimoyent eſtre beaucoup pardeſſus les autres.

PHILAVSONE. Vous examinez les chouſes trop ſubtilement. que diriez vous donc de meſſer Francesco Alunno, qui en la fin de ſon epiſtre, par laquelle il dedie au Cardinal Farneſe ſon liure, intitulé *Le richezze della lingua uolgare,* appelle ſon preſent Les ſacrifices qu'il luy fait? Car veci ſes mots, *Degneraſi adunque (la prego con ogni humilta) di riceuerlo con fronte di ſignore non men d'animo che di titolo, & col riſpondermi della riceuuta, far intendere al mondo, che la gran bonta ſua riconoſce per ſomma fede, & non per uile ò neceſſitata preſumtione queſta ostination mia di uoler far uedere al mondo & a lei la gran forza di queſto deſiderio ch'io ho, ch' ella con aggradire i miei*

ſacrificij, mi tenga di continuo intento ad ardere ogni mio penſiero, ogni mia uoce, & ogni forza mia, perche à lei ne uenga l'odore.

CELTOPHILE. Ie dirois, ou pluſtoſt ie di, que ceci ne vaut rien, non plus que le reſte : mais toutesfois que tels traits ſeroyent plus excuſables ſortans d'vne bouche Italienne (ſi excuſables pouuoyent eſtre) que s'ils ſortoyent d'vne bouche Françoiſe.

PHILAVSONE. Pourquoy?

CELTOPHILE. Pourceque l'Italienne, en vſant de tels traits ne parle pas tant contre ſon naturel, que parleroit la Françoiſe, en vſant de pareil langage. Car deſia ceſte façon des Italiens, de dire Voſtre ſeigneurie, au lieu que nous diſons ſimplement Vous, eſt comme vne entree à ce langage ſi colaxeutique & ſi profane, ou (ſi vous aimez mieux) ſi colaxeutiquement profane : & pareillement eſt vn auantage qu'ils ont pardeſſus nous pour y paruenir.

PHILAVSONE. Si vous reprenez les Italiens de ceſte couſtvme de donner à chacun de la ſeigneurie, vous deuez reprendre auſsi quelque autres nations, leſquelles ne ſe peuuent garder, meſmement en parlant Latin, de donner de la domination ou de la magnificence au premier venu. Car vous ſçauez qu'ils diſent, *Quomodo ualet dominatio tua? Quid dicit dominatio tua? Quid petit dominatio tua?* Et quelquesfois au lieu de *Dominatio* ils mettent *Magnificentia.*

CELTOPHILE. Ie le doy bien ſçauoir. car ils m'en ont donné ſouuent au trauers des oreilles : voire

quelquesfois m'en ont rompu les oreilles. Et auant que i'y fuſſe accouſtumé, ie les regardois, quand ils me parloyent ainſi, comme ſi ils euſſent voulu ſe moquer de moy. Encores apres m'eſtre accouſtumé à ouir cela d'eux, il n'eſtoit poſsible aucunement de m'accouſtumer à leur rendre la pareille, non pas ſeulement à dire *Vos*, quand ie ne parlois qu'à vn. Car ſi i'euſſe voulu reſpondre de meſme, non ſeulement il m'euſt falu dire *Dominatio tua*, ou *Magnificentia tua*, mais auſsi *Excellentia tua*, quelquesfois. Or ie penſois en moymeſme, Que veux tu garder pour les princes, quand tu parleras à eux? Voyci donc que ie faiſois : i'vſois de quelque mot, lequel pouuoit auoir lieu entre les Latins meſmement, en changeant la forme du langage ſeulement. Pour exemple, ie diſois, *Prudentia tua conſiderabit*, ou, *Humanitas tua conſiderabit*, deſquels mots on pourroit vſer, auec vn peu de changement, quand meſmes il ſeroit queſtion de parler comme les anciens Latins. car on pourroit dire, *Prudentiæ tuæ erit conſiderare*, ou, *Humanitatis tuæ erit conſiderare*.

PHILAVSONE. Ils vous faiſoyent quelquesfois prince, à ce que ie congnois par ce que vous auez dict : orça, ne vous faiſoyent-ils point auſsi roy quelquesfois?

CELTOPHILE. Comment entendez-vous ceci?

PHILAVSONE. Si, comme ils vous diſoyent aucunesfois *Excellentia tua*, ils ne vous diſoyent point auſsi *Serenitas tua*.

CELTOPHILE. Ie n'ay point ſouuenance qu'on me l'ait dict qu'vne ſeule fois.

PHILAVSONE. Pour le moins auez vous eſté roy vne fois.

CELTOPHILE. Ie l'euſſe eſté quant à l'honneur, ſi autre chouſe n'euſt eſté requiſe : mais celuy qui vſoit ainſi de *ſerenitas* en mon endroit, n'entendoit pas me faire vn honneur royal : & quand bien il euſt entendu me le faire, il ne m'euſt pas eſté faict pourtant. Ioinct que ie penſe qu'il a eſté dict autresfois à moindres auſſi que rois. Mais (ſi i'ay bonne memoire) on commança d'vſer de ce mot alendroit des derniers rois, ou pluſtoſt empereurs de Grece. car il me ſemble qu'on leur diſoit (au moins à quelques-vns) *Galynotns*, qui vaut autant que *Serenitas*. Et quant à vſer de quelques titres honorables en eſcriuant les vns aux autres, nous en voyons des exemples es epiſtres de Baſile Le grand. Car il me ſouuient d'vne qui commance, *Enetychon tois grammaſi tns hoſiotntos ſou*. Et que d'vne autre le commancement eſt, *Pωs egeneto phaneron tn theoſeueia ſou?* Et qu'ailleurs il dit *Eulaueia ſou*, ou *Semnotns*, ou *Timiotns*, ou *Teleiotns*. Et en Syneſius auſsi nous trouuons quelques titres non moins honorables : s'il faut appeler tels mots des titres. Et pareillement les derniers Latins (que les autres nomment modernes) ont vſé de quelques mots de telle façon.

PHILAVSONE. Et pourtant il vous faudra confeſſer que ce que les Italiens on dict Voſtre ſeigneurie, ce

n'a eſté qu'à l'imitation d'autres qui les auoyent precedez.

CELTOPHILE. Ie vous confeſſe que la choſe n'a pas eu ſon commancement d'eux : mais ie penſe qu'elle a eu ſon entretenement entr'eux pluſqu'en aucune autre nation. & c'eſt pourquoy ie vous ay dict naguere que les Italiens, en vſant des traits dont nous parlions, ne parloyent pas tant contre leur naturel, que parleroyent les François s'ils vſoyent de tel langage.

PHILAVSONE. Si tel langage eſt totalement contre le naturel des Frances, il faut donc conclure que pluſieurs ſont fort deſnaturalizez auſsi bien en ceci qu'en autres chouſes : tellement que ie crain que ſe diſpenſans peu à peu, ils n'en viennent là en la fin, de ne ſe ſoucier du crime de leze maieſté diuine d'auantage que les autres. Car ie ſçay qu'aucuns commancent ia à vſer de ceſte façon de parler, *Ie uous ay conſacré mon ſeruice*. Pareillement quant aux iuremens & blaſphemes, aucuns, & principalement des gentils-hommes, vſent maintenant de iuremens & blaſphemes, dont autreſſois ils euſſent eu horreur : de ſorte qu'au lieu de dire, Il iure comme vn chartier, il faudra dire, Il jure comme un gentilhomme. Voire (qui eſt la pitié) ils affectent des elegances auſsi bien en iuremens qu'en autres chouſes : tellement que c'eſt à qui iurera le plus elegamment : & faut (s'il eſt poſsible) que l'elegance ſoit nouuelle.

CELTOPHILE. Or ie vous prie toutesfois, que ſi

vous voulez retourner à vos exemples d'affectation de langage, vous ne mettiez pas telles elegances du nombre : car ie me passeray bien de les ouir.

PHILAVSONE. Aussi ne veux-ie. car vous en orrez assez à la cour.

CELTOPHILE. Tant pis.

PHILAVSONE. Puis donc que vous voulez que reprenions le propos sur lequel i'estes, des beaux traits nouueaux, veci encore vn exemple, *Ie n'ay pas uoulu souffrir passer deuant mes yeux une si propre occasion, sans l'empoigner aux crins.*

CELTOPHILE. I'eusse volontiers demandé à celuy qui parloit ainsi, Que sçauez vous si Occasion porte des crins, ou si elle est tondue?

PHILAVSONE. Il vous eust respondu qu'estant vne femme, il est vraysemblable qu'elle n'est pas tondue.

CELTOPHILE. Pensez vous que ce soit par deuant ou par derriere qu'elle porte des crins?

PHILAVSONE. Vela vne belle question.

CELTOPHILE. Ouy, c'est une belle question : pensez seulement de respondre si elle en porte par deuant ou bien par derriere.

PHILAVSONE. Quant à moy ie vous puis asseurer qu'elle n'en porte que par deuant. Et qu'ainsi soit, souuienne vous de ce vers,

Fronte capillata est, post est Occasio calua.

CELTOPHILE. Mais il-y-a long temps que ceci a eſté dict d'elle : & eſt vrayſemblable que depuis elle ſe ſoit faict tondre ou raſer par deuant, afin de n'eſtre ſi aiſee à empoigner. Or cela eſtant incerrain, il ne faloit pas que ceſtuy-ci vſaſt de ces termes, ſans ſçauoir premierement certaines nouuelles de cela.

PHILAVSONE. Si eſt-ce que tous les iours quelcun l'empoigne. Or ſi elle eſtet chauue par derriere, & raſee par deuant, ou pour le moins tondue, on ne la pourret pas empoigner.

CELTOPHILE. C'eſt bien dict. vous preſuppoſez, ie croy, qu'on ne luy voit que la teſte. Poſons le cas qu'ainſi ſoit, penſez-vous pas qu'on la puſt empoigner par la teſte (encore qu'elle n'euſt point de crins) quand on la luy ſerreroit des deux coſtez?

PHILAVSONE. Vous voulez rire. mais à bon eſcient, que vous ſemble-il de ceſte façon de parler? Empoigner l'occaſion aux crins.

CELTOPHILE. Il me ſemble qu'il ne faloit point adiouſter ces deux mots, Aux crins, ſi on n'auoit enuie de faire rire.

PHILAVSONE. Si eſt-ce que celuy qui a ainſi parlé eſt Pariſien : & fait pluſtoſt ſon comte de ſe moquer des autres que d'eſtre moqué.

CELTOPHILE. Il eſt peut-eſtre du nombre de ceux qui font leur comte ſans leur hoſte.

PHILAVSONE. Ie croy bien que cela aduient à beaucoup de ceux qui mettent auiourdhuy en lumiere leurs eſcrits.

CELTOPHILE. Ie me doute que vous gardez les beaux exemples pour faire bonne bouche.

PHILAVSONE. Ie n'en ay plus qu'vn : mais ie crain bien qu'il ne ſoit pas de ceux que vous demandez.

CELTOPHILE. Dite le, s'il vous plaiſt, tel qu'il eſt.

PHILAVSONE. *I'ay uoulu emplumer la uictoire du roy.*

CELTOPHILE. Vrayement vous pouuez bien dire que vous me la gardiez belle. mais qu'eſt-ce à dire, Emplumer la victoire du roy?

PHILAVSONE. C'est à dire, Mettre par eſcrit la victoire du roy. Car vous ſçauez que pour la mettre par eſcrit, il faut prendre la plume. Or notez que c'eſt la brauade quand on vſe de façons de parler qui ont beſoing d'expoſition.

CELTOPHILE. Mais ie vous prie, d'ou auez vous ce beau trait?

PHILAVSONE. Vous dites, Ce beau trait, par moquerie : mais pour le moins c'eſt vn trait bien emplumé. Et notez qu'il eut bon beſoing d'eſtre bien emplumé. car il luy falut venir en grande viſteſſe d'vn pays fort lointain.

CELTOPHILE. De quel pays?

PHILAVSONE. Du pays de Myrmece, ou Myrmecie.

CELTOPHILE. Eſt-ce vn pays ſi lointain?

PHILAVSONE. Il eſt ſi lointain que perſonne ne ſçait ou il eſt. Mais ne vous ſouuient-il pas que nous en auons parlé tantoſt?

CELTOPHILE. Vous m'en faites ſouuenir. vous dites donc que ceſte belle emplumation de la victoire du roy, vient de celuy meſme qui a faict ceſte merueilleuſe metamorphoſe d'vne fourmiliere en vn pays.

PHILAVSONE. Ouy.

CELTOPHILE. Penſez vous point qu'il euſt enuie de faire rire les lecteurs, quand ils rencontreroyent ce trait?

PHILAVSONE. Ie penſe qu'au contraire, il ſe penſet rendre admirable à eux, tant par ce trait, que par quelques autres ſemblables. car ie congnoy l'humeur du perſonnage.

CELTOPHILE. Ie vous prie de me dire vne choſe : ſi ceux auſsi qui ſont auiourdhuy eſtimez vſer du bon & nayf langage en leurs eſcrits, vſent de telles affectations.

PHILAVSONE. Ils n'ont garde : mais ſi eſt-ce qu'ils ſe laiſſent vn peu aller, chatouillez du deſir de nouueauté. Et pour vous dire la verité, aucuns y reprennent pluſieurs façons de parler, que ie trouue paſſables. Comme dernierement quelcun qui a gagné ceſte reputation pardeſſus pluſieurs autres, reprenet ce langage, *Qui auet eſté tué de fraiſche date :* pour dire, Qui auet eſté tué de fraiſche memoire : mais il me ſemblet le reprendre à tort.

CELTOPHILE. Au contraire, il le reprenoit à bon droit.

PHILAVSONE. Or ie voy bien que c'eſt : vous eſtes

par trop critique : on ne trouuera point de langage ou vous ne trouuiez à redire.

CELTOPHILE. Comment dites-vous cela? n'ay ie pas loué quelques-vns des paſſages que vous m'auez recitez? mais permettez moy auſsi que ie vous die librement ce que ie trouve à reprendre es autres. Et ce-pendant ie vous confeſſe que des choſes meſmement que i'ay repriſes es autres, aucunes peuuent eſtre excuſees : tellement que ie vous veux accorder que les courtiſans qui vſent de tels traits (ſans farcir ou entrelarder leur François de ce langage eſtranger) ſurpaſſent de beaucoup leurs predeceſſeurs.

PHILAVSONE. Maintenant vous ſçay-ie bon gré d'auoir dict vn peu de bien de mes compagnons. Et des nouueaux poetes, qu'en dites vous? car ie vous veux bien confeſſer que les courtiſans tirent d'eux pluſieurs beaux traits, & outre cela, en inuentent auſsi pluſieurs à leur imitation.

CELTOPHILE. Ie n'ay pas encore beaucoup fueilleté leurs liures (comme ié vous ay dict parcideuant) mais quant à ce que i'en ay veu, il-y-a grande difference des vns aux autres. Car il y en a qui ſont modeſtement hardis (ſi ainſi faut parler) en leurs metaphores nouuelles, & en pluſieurs autres ſortes de figures : mais i'en voy d'autres qui ont vn langage ſi eſtrangement hardi, qu'il ſemble ſortir d'vne bouche furibunde. tellement que quelquesfois en liſant, i'emprunterois volontiers de Virgile ces mots

Bacchatur uates, pour me ſeruir d'exclamation. Toutesfois entre ceux qui vſent de grande hardieſſe & licence, il-y-en a, la bouche deſquels on ne peut pas dire furibunder ainſi : mais pour le moins on auroit occaſion de dire que leur langage s'en va à l'eſgaree, voire court à trauers les champs à bride aualee, & rompant toutes les barrieres de proprieté, ou ſautant pardeſſus.

PHILAVSONE. Vrayement vous auez la meilleure grace du monde, en ce que pour exprimer leur vice, vous vſez d'vn langage auquel on peut remarquer ce meſme vice : tellement que ceſte reprehenſion ſert quandetquand d'exemple.

CELTOPHILE. Vous le prenez bien. car i'ay parlé ainſi tout expreſſément pour les contrefaire : comme auſsi pour ceſt eſgard, i'auois vſé des mots *Furibunde* & *Furibunder*. mais encore cela n'eſt rien au pris d'aucunes façons de parler dont ils vſent, comme vous pouuez ſçauoir.

PHILAVSONE. Ie vous confeſſe que i'en ay auſsi remarqué aucunes fort eſtranges : mais non en Ioachim Du bellay; & de vray il me ſemble deuoir eſtre mis au nombre de ceux que vous dites eſtre modeſtement hardis.

CELTOPHILE. S'il me faloit faire le role de ceux-ci, il ſeroit le premier.

Mais ie vous prie retourner à la continuation de ma leçon. Pour le moins me ſouuient il bien ou i'en ſuis demeuré. Car m'aduertiſſant que la couſtume

eſtoit maintenant d'vſer du pluriel au lieu du ſingulier, en quelques mots, vous m'auez amené pour exemple, *Vos bonnes graces*, au lieu de dire Voſtre bonne grace : & *Les couches de madame*, au lieu de dire La couche.

PHILAVSONE. Vous auez bonne memoire : (car c'eſt bien là que nous en ſommes demeurez) mais ie ne l'ay pas bonne d'autres exemples, ſemblables à ceux que ie vous ay propoſez. Bien ay-ie ſouuenance d'vne maniere de parler en laquelle on fait le contraire : ſçauoir eſt, quand on vſe du nombre ſingulier, au lieu du pluriel. (comme auſsi ie vous aues aduerti que l'vn ſe faiſet auſsi bien que l'autre). Car on dit, *Lauer la main*, au lieu qu'on diſet, Lauer les mains.

CELTOPHILE. Quant à ce changement, ie ne ſçay pas ſur quoy il eſt fondé. Car qui ſont ceux qui ſe contentent de lauer vne main ? Sinon qu'on parlaſt du pays ou vous ſçauez qu'on ne ſe ſoucie pas beaucoup de lauer les mains auant que ſe mettre à table. car puiſque ceux de ce pays la ſe peuuent diſpenser de lauer les mains alors (en vſant de leur priuilege) quand ils n'en laueroyent qu'vne, encore feroyent-ils plus qu'ils ne ſont tenus. Et toutesfois les Grecs auſsi (comme vous ſçauez) diſoyent, *Cata chiros hydor*, auſsi bien que *cata chirωn* : en parlant de l'eau qu'on bailloit pour lauer les mains auant le repas. Teſmoin le paraſite, qui diſoit que *To cata chiros hydor*, (parlant de ceſte eau, apres laquelle on com-

mance à iouer des maſchoires & des dens) eſtoit la meilleure de toutes les eaux, quoy que ſceuſſent dire pluſieurs autres, qui en diſputoyent phyſiquement. Ce qui conuient fort bien auec ce qui a eſté raconté tantoſt de celuy qui diſoit touchant le liure qui traittoit de pluſieurs langues, qu'on auoit eu grand tort d'y oublier la langue de beuf, qui eſtoit la meilleure de toutes. Ce qui ſoit dict par parentheſe.

PHILAVSONE. Vous ne deuez pas trouuer eſtrange l'vſage du ſingulier pour le pluriel en la façon de parler dont il eſt queſtion, veu qu'elle ſe trouue en quelques autres. car vous ſçauez que nous diſons auſsi, *Il a ietté l'œil ſur luy :* au lieu de dire, Il a ietté les yeux. Voire ſe trouuent des façons de parler ou il faut neceſſairement vſer du ſingulier, non pas du pluriel : encore que ceſtuy-la ſoit en la place de ceſtuy-ci. Pour exemple, nous diſons *Preſter l'oreille*, non pas Preſter les oreilles : encore qu'on ne demande pas la droitte pluſtoſt que la gauche, ni la gauche pluſtoſt que la droitte, mais qu'on les demande toutes deux. Toutesfois qui diret, Preſtez moy les oreilles, ſembleret auoir enuie de faire rire : & on luy demanderet quand il les voudret rendre.

CELTOPHILE. En ces façons de parler l'vſage du ſingulier au lieu du pluriel ſe peut mieux excuſer qu'en ceſte autre.

PHILAVSONE. Pour le moins le ſemblable vſage des Grecs luy ſert de defenſe.

CELTOPHILE. Ie vous confeſſe que les Grecs diſoyent *Cata chiros hydor*, & quelquesfois plus brieſuement *Cata chiros* : mais ils vſoyent auſsi du pluriel, diſans *Cata chirωn*. & meſmement, quant à ce paraſite, aucuns racomtent qu'il dit *To cata chirωn*, non pas *To cata chiros*. Et toutesfois quand bien le ſingulier ſe trouueroit plus frequent ici que le pluriel, il n'eſt pas neceſſaire que ce qui a bonne grace en vne langue, ſoit tel en vne autre. Et outre tout ceci, il ne ſeroit pas incroyable que ce *cata chiros* n'euſt eſté dict premierement par quelque comique, eſtant contrainct par ſon vers d'ainſi parler : & depuis on l'auroit enſuiui.

PHILAVSONE. Ceſt exemple la de Lauer la main, au lieu de dire Lauer les mains, nous donneret occaſion d'extrauaguer, ſi nous n'y prenions garde : il vaut mieux que ie vous en propoſe vn, ou il-y-a bien vne autre ſorte de changement que d'vn pluriel à vn ſingulier. car nous diſons Le dos, au lieu que nous ſoulions dire Le ventre, ou Le corps : & ce à l'imitation des Italiens. car auſsi il nous faut retourner à eux.

CELTOPHILE. Quelle eſt ceſte façon de parler, ou on met le dos, pour italianizer, au lieu qu'on mettoit le ventre?

PHILAVSONE. C'eſt vne de celles qui ne font guere d'honneur au Chriſtianiſme, & qui (comme ie croy) meriteret bien d'eſtre condamnee auſsi bien que les autres que vous auez recitees tantoſt. car c'eſt vne

par laquelle nous voulons faire croire à plusieurs qu'ils sont possedez du diable. Et quant aux mots Italiens, vousmesme tantost en auez vsé : or notez que nous retenons ces mesmes mots, les interpretans en nostre langue. car au lieu qu'on diset, Il a le diable au corps, ou Il a le diable au ventre : maintenant les courtisans, qui veulent italianizer, disent, *Il a le diable au dos :* ou, *à dos :* ne plus ne moins que les Italiens, *Ha il diauolo à dozzo.*

CELTOPHILE. C'est grand cas, que iusques à ces façons de parler, ou vn si vilain nom est appliqué, on soit curieux de nouueauté, & qu'on italianize pour la trouuer : veu mesmement qu'il n'y a nulle apparence que le diable se mettant dedans vne personne aime mieux se loger au dos qu'au ventre.

PHILAVSONE. Pourquoy?

CELTOPHILE. Pource que ou on pense pouuoir faire la meilleure chere, c'est là ou volontiers on cerche logis.

PHILAVSONE. Et vous voulez dire que le diable peut faire meilleure chere au ventre qu'au dos.

CELTOPHILE. Ie le veux dire : & me semble qu'il n'en faut point douter.

PHILAVSONE. Ie sçay bien que vous dites ceci pour rire : mais pour defendre à bon escient nostre façon de parler, par laquelle nous ne disons pas que le diable soit au dos, mais au ventre, on pourret alleguer (ce me semble) le mot *engastrimythus.*

CELTOPHILE. Vous m'auisez d'vne defense fort

bonne, laquelle ie n'oublieray pas. Mais ie crain que quelques Italiens ne vueillent expoſer leur façon de parler autrement, quand ils ſe verront ainſi conuaincus par ceſte raiſon.

PHILAVSONE. Laiſſons leur ce diable, à toutes auantures, pour le loger ou ils voudront : & paſſons outre.

CELTOPHILE. C'eſt bien dict. Mais ie vous prie de ne point extrauaguer.

PHILAVSONE. Ie ſauteray du coq à l'aſne, & ſi ce ſera ſans extrauaguer.

CELTOPHILE. Comment ſera il poſsible? voyla quaſi vn enigme.

PHILAVSONE. Ie vous veux dire quelque chouſe touchant la meſſe.

CELTOPHILE. Ce ſera bien vrayement ſauter du coq à l'aſne, du diable venir à la meſſe. Et comment ſe fera ceci ſans extrauaguer?

PHILAVSONE. Veci comment : c'eſt que comme ie vous ay amené vn exemple d'vn different qui eſt entre noſtre langage & l'Italien, quant au diable, maintenant ie vous veux amener vn exemple d'vn autre different qui eſt entr' eux quant à la meſſe.

CELTOPHILE. En quoy ne s'accordent-ils pas quant à la meſſe?

PHILAVSONE. C'eſt que pluſieurs Italiens ne diſent pas *Vdir la meſſa*, comme les Francés Ouir la meſſe, ains *Veder la meſſa*. Car vous deuez auoir ouy

demander ſouuent, *La ſignoria uostra a uiſto la meſſa?*

CELTOPHILE. Vous me faites ſouuenir de ce que i'ay ouy ſouuent en ce pays-la. Et ſçay bien qu'y eſtant i'ay eu peur que les François diſans *Ouir la meſſe*, les Italiens *Voir la meſſe*, cela ne fuſt cauſe en la fin de quelque petit ſchiſme, ſi on n'y obvioit par quelque bon concile œcumenique. Mais nos courtiſans François veulent-ils italianizer en ceci, auſsi bien qu'en ceſte autre façon de parler touchant le diable?

PHILAVSONE. Non : ils tiennent bon touſiours pour leur façon de parler ancienne : & ie croy auſsi qu'il ont peur d'eſtre excommuniez s'ils la changeoyent.

CELTOPHILE. Ce ſeroit grand'pitié ſi les François n'oſoyent dire Voir la meſſe, de peur d'eſtre excommuniez, & pluſieurs Italiens n'oſoyent dire Ouir la meſſe, de peur auſsi de l'excommunication. Mais vous auez bien faict de dire ſeulement Pluſieurs Italiens. car ie ſçay qu'en quelques lieux on ne parle pas ainſi, ains on dit *Vdire*. Et me ſouuient auoir ouy auſsi vne fois dire *Sentir la meſſa*.

PHILAVSONE. Ie me doute que celuy qui parlet ainſi, entendet d'vne meſſe chantee muſicalement : & d'autant qu'on a accouſtumé de dire *Sentir la muſica* (comme vous ſçauez) au lieu de dire *Sentir la muſica de la meſſa*, il luy eſchappa de dire *Sentir la meſſa*.

CELTOPHILE. Il pourroit bien eſtre : ſinon qu'on trouvaſt qu'autres auſsi parlaſſent de la meſme façon. Quant à *Sentir la muſica*, ie ſçay que cela eſt ordinaire : & penſe bien qu'à la fin on voudra italianizer en ceſte façon de parler, comme en vn ſi grand nombre d'autres : tellement que quelque matin on orra dire *Sentir la muſique*, pour Ouir la muſique.

PHILAVSONE. Il-y auret bien danger alors qu'on ne paſſaſt plus outre, & qu'on ne diſt auſsi *Sentir la meſſe*, comme l'autre diſet *Sentir la meſſa*.

CELTOPHILE. Quel danger y auroit-il en cela?

PHILAVSONE. De faire rire les treſpaſſez.

CELTOPHILE. Vous alleguez vn plaiſant danger. Et toutesfois ie ne voy pas quelle occaſion ils auroyent de rire, ſinon que celuy qui vſeroit d'vn tel italianiſme parlaſt d'vne meſſe pour les treſpaſſez.

PHILAVSONE. Laiſſons le reſte de ceſte diſpute pour vne autre fois : & venons à vn troiſieme exemple de diſcord entre le langage Italien & le noſtre, voire d'vn diſcord qui eſt beaucoup plus grand : vray eſt qu'il ne s'agit pas de ſi grand' chouſe qu'es deux precedens. Ie di que le diſcord eſt beaucoup plus grand pourceque l'vn vſe d'vne façon de parler du tout contraire à celle dont vſe l'autre.

CELTOPHILE. I'ay grand' enuie d'ouir ceſte contrarieté.

PHILAVSONE. Mais notez que ceſte contrarieté eſtant es mots, n'eſt aucunement au ſens.

CELTOPHILE. Tant plus grand' enuie me faites vous de l'ouir.

PHILAVSONE. Vous ſouuient-il pas de ceſte façon de parler dont nous vſions, *Il eſt demeuré bien camus*, ou, *tout camus*, quand nous voulions ſignifier que quelcun eſtet demeuré tout honteux, ou tout peneux?

CELTOPHILE. Il m'en ſouuient bien : & me ſemble que i'en ay vſé moymeſme naguere. Et nous diſons auſsi, Cela n'a point de nez, parlans de ce qui eſt faict ou dict de mauuaiſe grace, & lourdement. Et au contraire, ce qui eſt faict ou dict auec quelque grace, nous diſons, Cela a du nez. A quoy ſe rapportent le *Naſus* & le *Naſutus* des Latins, & le *Myctnr* des Grecs.

PHILAVSONE. Sçachez que nonobſtant cela on ne parle plus ainſi auiourdhuy : mais on dit *Cela n'a point de garbe* : ou, *Cela a du garbe* : ou bien, *Cela eſt garbé*. Et quant à ceſte maniere de parler, *Il eſt demeuré bien camus*, ou, *tout camus*, ie vous aduerti qu'auiourdhuy on vſe d'vn italianiſme qui eſt du tout contraire quant aux mots (lesquels ſont Francés) & toutesfois a la meſme ſignification.

CELTOPHILE. Comment eſt-il poſsible?

PHILAVSONE. Oyez le premierement. c'eſt qu'au lieu qu'on diſet, Il eſt demeuré bien camus, on dit maintenant, *Il eſt demeuré auec autant de nez*, ou, *auec*

un pan de nez : ou, *auec un pied de nez*, ou, *deux pieds de nez*, ou, *trois pieds de nez*, ſelon la diſcretion & liberalité de chacun.

CELTOPHILE. Vous auez bien raiſon de dire que ceſte façon de parler n'eſt pas ſeulement differente de l'autre, mais du tout contraire.

PHILAVSONE. Si eſt-ce qu'il faut ainſi parler auiourdhuy en cour.

CELTOPHILE. Pourquoy?

PHILAVSONE. Pourceque la couſtume eſt de quitter ici noſtre galliciſme, & vſer de l'italianiſme. Or vous ſçauez que l'Italien dit, *E reſtato* (ou *rimaſto) con tanto di naſo*. Il eſt vray qu'aucuns, au lieu de dire, *Il eſt demeuré auec autant de nez* (qui eſt interpreter le langage Italien mot pour mot) & au lieu qu'il faut quandetquand monſtrer de la main quelle grandeur on entend : ſe diſpenſans vn peu, diſent, Il eſt demeuré auec vn pan de nez, ou auec vn pied de nez, ou deux pieds, ou trois, comme ie vien de dire.

CELTOPHILE. Mais comment eſt-il poſsible qu'on puiſſe exprimer vne meſme choſe par deux façons de parler qui ſont du tout contraires?

PHILAVSONE. Il faut bien qu'il ſoit poſsible puis qu'il eſt vray : mais quant à la raiſon, ie ne ſçay pas ſi on la trouueret es Problemes d'Ariſtote.

CELTOPHILE. N'auray-ie de vous pour payement que ce petit trait de moquerie?

PHILAVSONE. Vous ne me demanderiez pas autre

chouſe, ſi vous auiez ſouuenance de ce que ie vous ay dict.

CELTOPHILE. Quoy?

PHILAVSONE. C'eſt que les courtiſans vſent de pluſieurs façons de parler ou il ne faut cercher ni ryme ni raiſon. Car puis qu'ainſi eſt, n'eſt-ce pas comme ſi vous vouliez prendre par les cheveux vn homme tondu, vouloir que ie vous paye de raiſon?

CELTOPHILE. Vous m'auiez dict cela touchant les courtiſans : mais ie l'auois deſia oublié, & ne penſois pas que vous l'euſsiez dict à bon eſcient. Or ſi ainſi eſt, on pourra bien accommoder ce vers au langage courtiſan,

Sic uolo, ſic iubeo, ſit pro ratione uoluntas.

Sinon qu'on vouſiſt, en changeant vn peu le commancement, dire,

Sic uult lingua loqui, ſit pro ratione uoluntas.

Ou bien ainſi,

Lingua nouè loquitur? ſit pro ratione uoluntas.

Mais ie ſçay bien que vous, monſieur Philauſone, ne vous voulez pas aider d'vn tel priuilege que ces meſsieurs alleguent.

PHILAVSONE. Si ie ſuis courtiſan comme eux, n'eſt-il pas raiſonnable que ie iouiſſe du meſme priuilege?

CELTOPHILE. Si les couars ſe vouloyent aider de quelque priuilege donné en leur faueur, les vaillants ſe feroyent-ils pas grand tort de s'en aider?

PHILAVSONE. Ouy.

CELTOPHILE. Ainſi les hommes doctes ſe font grand tort de ſe vouloir aider du priuilege des ignorans.

PHILAVSONE. Qui vous a dict que ie ſuis vn homme docte? il s'en faut beaucoup que ie merite ce titre : & quand bien ie le meriteres, i'aimeres mieux auoir perdu cent eſcus, qu'il m'euſt eſté donné en la cour en maintes compagnies que ie ſçay bien. car ce mot de docte, ſeret en leur endret vn equiualent ou equipollent de pedant.

CELTOPHILE. Ie me garderay bien de vous mettre en ce danger, quand nous nous y rencontrerons : ie vous laiſſeray braire auec les aſnes tout voſtre ſaoul. Mais quel titre donc faut-il donner à vn courtiſan pour parler de luy honorablement?

PHILAVSONE. Il faut dire, *C'eſt un braue homme :* ou, *C'eſt un galant homme :* ou, *C'eſt un homme accort :* ou, *C'eſt un bon cerveau :* ou, *Il a l'eſprit ſublin :* ou (pour comprendre tout) *C'eſt un homme de ſeruice*, *C'eſt un homme bien rompu aux affaires.* Au lieu de quoy aucuns, parlans plus lourdement, diſent, *Vn homme bien corrompu aux affaires.* On dit bien auſsi quelquesfois *Il eſt Grec*, (duquel mot i'ay parlé cideuant) mais cela ne s'entend pas touchant le

ſçauoir des lettres ou ſciences Greques, mais de maintes ruſes, principalement courtiſaneſques.

CELTOPHILE. Vous m'auez appris ceci par parentheſe, & ie vous en remercie auſsi par parentheſe : continuant au reſte en ma priere quant à me rendre raiſon de ceſte façon de parler dont il eſt queſtion, & comment elle peut s'accorder auec celle qui eſt contraire.

PHILAVSONE. Vous eſtes merueilleuſement importun, puiſqu'il faut que ie le vous die. me contraindrez-vous de vous payer d'vne monnoye que ie n'ay pas?

CELTOPHILE. Ie requier d'eſtre payé de raiſon.

PHILAVSONE. Ie vous di que ie n'ay point de ceſte monnoye, au moins qui ſoit receuable. car les pieces que i'ay ſont trop courtes : elles ont eſté rongnees.

CELTOPHILE. Tout ce qui viendra de vous ſera receuable.

PHILAVSONE. Il y a bien pis : c'eſt que ie crain qu'en la monnoye dont ie vous payeray, il n'y ait des pieces fauſſes.

CELTOPHILE. Celles que ie pourray congnoiſtre fauſſes, me demeureront : ie ne les employeray pas.

PHILAVSONE. Vous me prenez de tous les coſtez. Orſus donc, pour parler maintenant sans allegorie, vous trouuez eſtrange qu'on ſignifie vne meſme chouſe par deux façons de parler contraires.

CELTOPHILE. Ouy.

PHILAVSONE. Et toutesfois vous ſçauez bien que deux ayans pris deux chemins contraires, ſe peuuent entrerencontrer, apres auoir faict chacun ſon circuit.

CELTOPHILE. Cela ſçay-ie bien.

PHILAVSONE. Ie vous di qu'ainſi eſt-il de ces deux phraſes, & qu'elles ne ſont pas contraires, à parler proprement : mais ſeulement prennent deux chemins contraires. Et toutesfois poſons le cas qu'elles ſoyent contraires, n'en auez vous pas qui le ſont pareillement, & toutesfois ſe rapportent à vne meſme chouſe ?

CELTOPHILE. Ie n'en ſçache point.

PHILAVSONE. C'eſt que vous n'y auez iamais penſé. car ie vous allegueray des exemples de mots, dont vouſmeſmes vſez ordinairement. Ne dites-vous pas tous les iours, Sur peine de la vie, et Sur peine de la mort, (ou bien A peine, comme les autres parlent) pour vne meſme chouſe ?

CELTOPHILE. Ouy.

PHILAVSONE. Et toutesfois vous ſçauez qu'il n'y a rien plus contraire que la vie & la mort.

CELTOPHILE. Ceſte grande contrarieté ſe void par experience. Mais ce qui fait que ces phraſes s'accordent, c'eſt qu'on entend, Sur peine de perdre la vie, & Sur peine d'eſtre mis à mort. Et ces deux choſes ſe rapportent à vne.

PHILAVSONE. Vous le prenez bien. Or veci vn

autre exemple : le feu & l'eau ne ſont-ce pas auſsi deux chouſes fort contraires ?

CELTOPHILE. Ouy.

PHILAVSONE. Et toutesfois l'vn crie Au feu, et l'autre crie A l'eau, tous deux demandans vn meſme ſecours. Il me ſouuient auſsi qu'Aulus Gellius propoſe deux ſortes de locutions Latines, leſquelles eſtans du tout contraires de prime face ſe trouuent ſignifier vne meſme chouſe, quand elles ſont bien conſiderees. La premiere ſorte eſt de ces deux, *Quoad uiuet*, & *Quoad morietur* : la ſeconde ſorte eſt de ces autres deux, *Quoad ſenatus habebitur*, & *Quoad ſenatus dimittetur*. Or quant à la premiere ſorte, qui eſt de ces deux, *Quoad uiuet*, & *Quoad morietur*, elle vient fort à propos de ces exemples que i'ay alleguez, Sur peine de la vie, & Sur peine de la mort.

CELTOPHILE. Ie trouue tous ces exemples tant François que Latins fort propres, pour prouuer ce que vous auez entrepris : & me ſemble comprendre les raiſons pour leſquelles ces façons de parler s'entrerencontrent, encore qu'elles prennent vn chemin contraire. Mais il faut que ie vous confeſſe ne pouuoir pas dire le meſme touchant ces deux qui ont meu ceſte diſpute. car ie ne voy raiſon aucune, par laquelle on puiſſe dire qu'elles tendent à vn meſme but.

PHILAVSONE. Souuenez vous de ce que vous m'auez promis, de prendre ma monnoye en payement,

encore qu'il y euſt des pieces fauſſes, car ſuiuant cela ie vous declare que ie vous diray, non pas (peut-eſtre) ce qui en eſt, mais pour le moins ce que i'en penſe.

CELTOPHILE. Ce me ſera aſſez.

PHILAVSONE. Veci donc mon opinion, quant á la raison pour laquelle ces deux manieres de parler ſignifient vne meſme chouſe : quand on dit, Il eſt demeuré bien camus, ou tout camus : & quand on dit, Il eſt demeuré auec autant de nez : & que c'eſt ne plus ne moins que ſi on diſet, Il eſt demeuré tout confus, ou tout peneux, ou tout honteux : & ne demande qu'à ſe cacher. Veci (di-ie) mon opinion touchant la raiſon par laquelle les deux façons de parler dont il eſt queſtion, s'accordent : c'eſt que quand on dit, Il eſt demeuré bien camus, on a eſgard à ce que les camus ſont fort moquez en France, & tellement qu'ils ont comme honte de leur imperfection, encore qu'ils n'en puiſſent mais. Et quand on dit, Il eſt demeuré auec autant de nez, on conſidere la façon de faire d'vn homme qu'on rend ſoudainement tout honteux. car il baiſſe la teſte, tournant le viſage contre terre, comme auſsi fait volontiers la perſonne qui vient à ſe contriſter. Or pour exprimer cela par vne hyperbole, on dit, Il eſt demeuré auec deux pieds de nez : comme ſi on voulet dire qu'il a preſque baillé du nez en terre. Mais alors il faut imaginer, non pas vn qui baiſſe bien fort la teſte pour ce faire, mais qui a le nez ſi

grand, qu'en se baissant tant soit peu, son nez rencontre la terre.

CELTOPHILE. Que n'ay-ie autant d'escus qu'il-y-a de personnes qui vsent de ceste façon de parler, sans en sçauoir rendre telle raison.

PHILAVSONE. Mais que sçauez vous si ceste raison est la vraye?

CELTOPHILE. Ie sçay pour le moins qu'elle a grande apparence. Ie pense bien toutesfois qu'aucuns se contenteroyent d'vne raison plus simple, & ou il ne faudroit pas tant philosopher.

PHILAVSONE. Quelle?

CELTOPHILE. Que comme le camus est honteux pour son ellipse de nez, aussi est celuy qui l'a si exorbitamment grand, qu'on peut dire d'autre costé, que c'est vne hyperbole de nez.

PHILAVSONE. Ceste raison parauenture se trouuera d'aussi bonne mise que la mienne. Car il me souuient qu'entre les epigrammes Grecs il-y-en-a plusieurs contre les nez qui sont grands exorbitamment & despiteusement : & c'est en vn endret ou on se moque des laids & difformes : comme si la laideur consistet en cela autant qu'en aucune autre chouse.

CELTOPHILE. Ie ne sçay si vn trait duquel i'ouy vser à vn courtisan, estoit point pris de là. c'est qu'il dit, se moquant d'vn sien compagnon, qui auoit ainsi le nez grand hyperboliquement, que son nez arriuoit tousiours au logis plustost que luy.

PHILAVSONE. Il ne me ſouuient pas que ce trait y ſoit : bien ay-ie ſouuenance d'autres qui ſont merueilleuſement plaiſans, à cauſe des hyperboles fort hardies. Comme ou il eſt dict qu'vn auet le nez ſi horriblement grand qu'il ne ſe pouuet pas moucher : pourceque ſon bras ne pouuet pas auenir iuſques au bout de ſon nez : & que quand il eſternuet, il ne diſet pas, *Iupiter ſauue moy,* (ou il faut noter en paſſant la façon des payens de ce temps la) pourcequ'il y auet ſi loing depuis ſon nez iuſques à ſes oreilles, qu'elles ne pouuoyent ouir l'eſternuement. D'vn autre il eſt dict qu'il auet le nez ſi vilainement grand qu'il luy ſeruet à peſcher du poiſſon, en attachant vn hameçon au bout. D'vn autre eſt dict que ſon nez ſeruit vne fois d'eſchelle au beſoin. Il-y-a encore quelques autres hyperboles fort plaiſantes, que ma memoire n'a pas ſceu garder.

CELTOPHILE. Ie me tranſporteray demain ſur le lieu pour voir les autres. & ſuis ioyeux que vous auez mis en auant vn tel italianiſme, qui a eſté cauſe de me faire ouir des traits ſi gentils. Mais eſcoutez, monſieur Philauſone, entre les italianiſmes, ou façons de parler Italiennes, auſquelles s'accommodent pour le iour d'huy nos courtiſans, vous ne m'auez point parlé d'vne à laquelle principalement ie ſouhaitterois pour leur grand bien, qu'ils ſe puſſent accommoder. notez que ie mets brauement en prattique voſtre beau mot Accommoder.

PHILAVSONE. De laquelle entendez-vous? il ſe pourret bien faire que ie l'aures oubliee.

CELTOPHILE. Pleuſt à Dieu que vous euſſiez oublié à m'en dire des nouuelles, & que maintenant me les diſsiez. vous ne m'en auez point dict de ſi plaiſantes.

PHILAVSONE. Ie ne puis penſer quelle façon de parler vous entendez.

CELTOPHILE. C'eſt vne à laquelle ſi on s'accommodoit en France, on ne verroit pas tant de pitiez.

PHILAVSONE. Comment, tant de pitiez?

CELTOPHILE. I'enten qu'on ne verroit pluſieurs entrer ſouuent en ſi grande cholere, aucuns nourrir ſi long temps vne rancune, & en la fin s'entrebattre & s'entretuer.

PHILAVSONE. Dite-moy, de grace, de quelle accommodation vous parlez. car ceſte longueur me donne faſtide : vous me faites trop ſtenter.

CELTOPHILE. C'eſt par deſpit que vous me batez maintenant les oreilles de ces italianiſmes.

PHILAVSONE. Ie le vous confeſſe : & vous di bien d'auantage, que ſi vous ne vous haſtez de me faire reſponſe, ie deſgaineray tant d'autres italianiſmes tout en vn coup, que ie vous feray crier, Aï me, les oreilles. car ie ne les vous battray pas ſeulement, mais les rompray.

CELTOPHILE. Il ne me faut pas crier, *A furore Normanorum libera nos Domine*, mais *A furore Philauſonis libera nos Domine.*

PHILAVSONE. C'eſt bien pour m'appaiſer, de ſe burler ainſi de moy, comme de quelque mat à vintetquatre carats, de quelque gayoffe, de quelque coyon.

CELTOPHILE. Helas ie vous prie ne deſgainer pas d'auantage de ces mots italianizez, mais rengainer ceux-ci : & ie vous diray ce que vous deſirez ſçauoir.

PHILAVSONE. S'il ne tient qu'à cela, ie vous auray bien toſt rendu content.

CELTOPHILE. L'accommodation que i'enten, c'eſt que les François s'accouſtumaſſent à analer anſsi doucement *Il n'eſt pas uray*, que les Italiens aualent doucement, *Non e uero*.

PHILAVSONE. C'eſt vne chouſe que nous deuons & pouuons bien ſouhaiter : & pouuons dire toutesfois que nous ne la verrons iamais, ſinon qu'on trouue l'inuention de nous refondre. Car *Non e uero* ne ſonne point mal aux oreilles Italiennes, comme ſonne *Il n'eſt pas uray*, aux oreilles Franceſes. Ne ſçauez vous pas qu'on eſtime, *Il n'eſt pas uray*, &, *Vous auez menti*, eſtre couſins germains?

CELTOPHILE. Ie le doy bien ſçauoir. mais penſez vous qu'il ſeroit impoſsible de leur perſuader qu'ils s'abuſent en ceſte maxime? & que l'vn eſt iniure, l'autre n'eſt qu'vne ſimple reprehenſion?

PHILAVSONE. Ouy, ie penſe qu'il n'y a ſi bon preſcheur qui leur puſt perſuader cela. car il me ſou-

uient que moy-mesme estant nouuellement arriué en Italie, & voyant que ces mots, *Signor mio, non e vero,* s'aualoyent si doucement, estes aussi estonné que si des cornes me fussent sorties. Mesmes au commancement ie penses que mes oreilles se trompassent, & n'entendissent pas bien. Et vous dire d'auantage, qu'il me semblet que ceux qui enduroyent ces paroles si patiemment, n'auoyent pas le sentiment que vrays hommes doiuent auoir : & dises quelquefois en me riant que ie penses qu'ils ne fussent pas de chair et de sang, mais de quelque autre matiere. & vous asseure qne i'aues pitié d'eux.

CELTOPHILE. Voyla que c'est, vous iugiez de vostre cueur l'autruy. Vrayement ce ne seroit pas à vous qu'il faudroit bailler la charge de prescher aux François l'accommodation de laquelle nous parlons.

PHILAVSONE. Ie ne sçay à qui on se pourret adresser. car il faudret que ce fust vn Frances, & homme d'esprit & entendement. or i'estime qu'vn Frances tant plus il a l'entendement bon, tant plus aussi il a le sang bon.

CELTOPHILE. Vn homme peut auoir le sang bon, & toutesfois ne l'auoir pas si chaud que l'a vn autre.

PHILAVSONE. Et moy ie croy que tant plus vn homme a le cueur en bon lieu (comme on parle auiourdhuy) tant plus il a le sang chaud.

CELTOPHILE. Le sang plus chaud fait qu'on s'es-

meut pluſtoſt : mais celuy qui s'eſmeut vn peu plus tard, eſt quelquesfois celuy qui eſt le plus malaiſé à appaiſer.

PHILAVSONE. Mais penſez vn peu que diroyent les vrays Frances à celuy qui eſtant du meſme pays, & de meſme qualité (car pour bien faire, il faudret que celuy qui parleret aux gentils-hommes fuſt pareillement gentil-homme) leur voudret perſuader que deſormais ils doiuent aualer doucement ceſte pilule, *Il n'eſt pas vray*. Quant à moy ie penſe que ce harangueur ſe mettret en vn treſgrand danger, comme les voulant induire à degenerer, voire à eſtre traiſtres à leur honneur & reputation. Et pour vous dire la verité, ie ne puis croire que les Italiens n'entendent auſsi bien que nous, que ces mots, Il n'eſt pas vray, equipollent vn deſmentir : mais ie penſe qu'ils font ſemblant de ne l'entendre pas, afin qu'il ne faille point à toutes heures mettre la main à l'eſpee. Quoy qu'il en ſoit, il faudret neceſſairement que celuy qui feret vne telle harangue aux Francés, fuſt Italien.

CELTOPHILE. Imaginons donc (ie vous prie) que diroit vn Italien qui voudroit par vne belle harangue perſuader telle choſe aux François.

PHILAVSONE. Ie ne ſuis point imaginateur : ie vous laiſſe ceſte imagination.

CELTOPHILE. Ie vous y veux aider.

PHILAVSONE. Ie la vous laiſſe toute. Mais ſi vous me voulez propoſer quelque proiect d'vne telle

harangue, ie vous en diray franchement mon opinion.

CELTOPHILE. Vn proiect ce ſera comme vne choſe qu'on aura imaginee.

PHILAVSONE. Tant y-a que ie ne m'en veux point meſler.

CELTOPHILE. Vous me voulez donc laiſſer toute la beſongne : laquelle toutesfois eſt bien difficile. Mais pour le moins vous me donnerez courage.

PHILAVSONE. A cela ne tiendra il que ie n'oye bientoſt quelque harangue & bien fagottee.

CELTOPHILE. Harangue bien fagottee, dites-vous? c'eſt grand cas que vouliez vous en moquer auant que l'ouir. Ceci eſt bien pour m'oſter tout courage, non pas pour m'encourager.

PHILAVSONE. C'eſt pitié d'auoir à faire à vn tel homme, qui prend ainſi en mauuaiſe part ce qu'on luy dit.

CELTOPHILE. Ie ne ſçaurois prendre en bonne part cela ou il n'y-a point de bien.

PHILAVSONE. Or contentez vous que ie ne parleray plus d'vne harangue bien fagottee, mais d'vne harangue bien trouſſee.

CELTOPHILE. Il vous la faut ouir : & puis vous l'appelerez comme vous voudrez. Mais pour le moins promettez moy de l'excuſer : ayant eſgard principalement à ce qu'elle eſt faicte à l'improuiſte.

PHILAVSONE. Ie le vous promets.

CELTOPHILE. Eſcoutez donc : & vous gardez bien de rire, de peur de me troubler.

Meſſieurs, ie vous prie en premier lieu n'interpreter à preſomption la remonſtrance que ie veux vous faire : & n'eſtimer que i'aye autre motif à vous donner le conſeil que vous orrez, qu'vne bonne & cordiale affection que ie porte à la France, non moindre qu'à ma propre patrie : comme auſsi l'honneur & le bien que i'ay receus des François, m'obligent grandement à vne telle affection. Et quand bien cela ne ſeroit, le deuoir d'humanité de s'entremonſtrer le chemin les vns aux autres, quand on ſe fouruoye, me commanderoit de vous aduertir de ce dont maintenant ie vous vien parler. Il vous plaira toutesfois ne receuoir point ceſt aduertiſſement comme venant de moy ſeulement, mais comme venant de la part d'vn grand nombre de perſonnes de ma nation, qui vous portans la meſme affection, euſſent bien deſiré, chacun en ſon endroit, de trouuer auſsi la meſme occaſion de la vous declarer par effect. Meſsieurs, vous ſçauez que c'a eſté de tout temps que les hommes ont eu la veue beaucoup meilleure & plus aigue à voir les imperfections d'autruy que les leurs. Voire aduient ſouuentesfois que voyans clairement celles d'autruy qui ſont bien petites, ils ſont preſque aueugles alendroit de leurs propres, encore qu'elles ſoyent fort groſſes. Et pourtant i'eſpere que vous ne trouuerez eſtrange que ie die voir bien vne faute que fait voſtre nation,

(& les gentils-hommes principalement) encore que ie confeſſe ne pouuoir pas voir pluſieurs que commet la mienne. Or, pour vous mieux monſtrer que ie n'ay point deliberé de vous flatter, mais faire office de bon ami, ie ne vous veux point celer que la faute dont il eſt queſtion, me ſemble merueilleuſement grande : & toutesfois (dequoy on ſe pourroit esbahir) elle ne procede que de ces cinq petis mots, *Il n'eſt pas uray* : ou pluſtoſt de la ſiniſtre interpretation d'iceux. Comment? direz-vous. Pourceque voulans eſtre plus ſpeculatifs que nous, imaginez ſoubs ces mots quelque choſe qui n'y eſt pas : au lieu que quand bien elle y ſeroit, vous deuriez vous perſuader qu'elle n'y eſt pas : ou bien commander tellement à voſtre paſsion que n'en fuſſiez non plus eſmeus que ſi elle n'y eſtoit point. Et ne pouuans faire ni l'vn ni l'autre, vous deuriez pour le moins vſer de diſsimulation (choſe qui n'eſt pas malaiſee à faire) & ne faire pas ſemblant de prendre ces paroles en mal, & d'en eſtre eſmeus. Mais vous faites bien au contraire. car vous imaginez vne grande iniure ſoubs ces paroles, *Il n'eſt pas uray*. laquelle imagination eſt cause de grands maux, & quelquesfois couſte bien cher, voire la vie, aux imaginateurs meſmement. Car n'eſtant eſtimé fils de bonne mere celuy qui ne met la main à la dague, ou à l'eſpee, quand on luy a vſé de ces termes, comme ſi on l'auoit deſmenti, il aduient ſouuent que celuy qui craind perdre ſon honneur en les endurant, perd la vie,

pour ne les pouuoir endurer. car en penſant batre, il eſt batu. Or aduiſez s'il ne vaudroit pas mieux ne mettre pas ſi chaudement la main aux armes, & ne ſe faire point tuer à credit. car c'eſt bien se faire tuer à credit quand on ne fonde ſa querelle ſur autre choſe que ſur vne ancienne couſtume : veu qu'elle meſme n'a autre fondement (ſoubs correction) qu'vne imagination : afin que ie retienne le mot dont i'ay vſé pour ſignifier vne expoſition forgee anciennement en quelque cerueau, qui prenoit trop grand plaiſir à ſubtilizer en telle choſe. Aduiſez (di-ie) s'il ne vaudroit pas beaucoup mieux examiner bien ces mots premierement : en prenant exemple à nous, qui ne trouuons point, apres vn long examen d'iceux, qu'ils emportent aucunement iniure : mais qu'ils ſont ſeulement vne reprehenſion, ou comme vn aduertiſſement à celuy qui penſe dire vray, s'il ſe trompe. Comme ſi on diſoit, Vous, qui en diſant telle choſe, penſez dire vray, ie vous aduerti que vous vous trompez, & que la verité eſt autre que vous n'eſtimez. Ie vous laiſſe penſer maintenant ſi vn homme qui eſt en ſon bon ſens, quand il interpretera ainſi ces cinq petites paroles, *Il n'eſt pas vray*, au lieu de remercier celuy qui les dira, luy baillera vn coup d'eſpee, ou de dague, ou pour le moins vn ſoufflet, ou vne baſtonnade, ſelon la qualité du perſonnage. Voyla pourquoy vous ne deuez trouuer eſtrange ſi nous n'auons accouſtumé de nous eſmouuoir pour ces quatre mots, *Non e uero*,

lesquels correspondent à ces cinq vostres. car nous les considerons comme il faut les considerer : & trouuons encore plus estrange que vous veniez à vous escarmoucher ainsi pour ces paroles, que vous ne trouuez estrange que nous ne le faisons point. Ioinct qu'il y-a encores vne autre consideration : c'est que souuent ces mots se peuuent entendre comme si on disoit, Celuy qui a dict ce que vous dites, n'a pas dict vray. Toutesfois pour vser de briefueté on dit, Il n'est pas vray. Mais vous voulez vous arrester à vos predecesseurs, & à la coustume, comme i'ay dict. Ce que vous ne continuerez pas de faire, si vous me voulez croire : ains encore que quelcun de vos predecesseurs (car il faut bien que quelcun ait commancé, & monstré ce chemin aux autres) faute de prendre garde d'assez pres à la difference qui est entre les deux façons de parler que vous pensez estre du tout semblables, soit venu à presenter le combat pour l'vn, aussi bien qu'il eust faict pour l'autre, & que depuis chacun l'ait ensuyui : ne laissez pourtant de recongnoistre maintenant qu'il vous monstra vn mauuais chemin, & de confesser qu'il vous donna vn pernicieux exemple : veu qu'il a esté cause de plusieurs meurtres qui se sont faicts & se font tous les iours, depuis tant d'annees, en vne infinité de lieux de vostre France. & que sans vous entretuer pour vne telle occasion, vous auez assez d'autres moyens de monstrer que vous auez le cueur en bon lieu. Ne laissez pourtant (di-ie) de

recongnoiſtre cela maintenant. Car en telles choſes a lieu l'ancien prouerbe, qu'il vaut mieux tard que iamais.

Or-ſus, que direz-vous de ceſte harangue, monſieur Philaufone? direz-vous qu'elle eſt bien fagottee, ou bien trouſſee?

PHILAVSONE. Ie n'en diray autre chouſe, ſinon qu'elle ne feret pas grand peur & ne donneret pas grand peine à vn qui y deuret faire reſponſe.

CELTOPHILE. Ie me doute que vous auez enuie de contreharanguer.

PHILAVSONE. Pourquoy n'en aures-ie enuie? Et ie croy que vous ne trouuerez pas mauuais que tout-ainſi que vous auez harangué en la perſonne d'vn Italien, en repreſentant ſon naturel, auſsi ie contre-harangue en la perſonne de celuy que ie ſuis, aſçauoir d'vn Francés : ſuiuant pareillement le naturel de la nation.

CELTOPHILE. Ie n'ay garde de le trouuer mauuais : mais ie vous veux bien confeſſer que ſi ie me fuſſe douté que ma harangue auroit à ſouſtenir les aſſaux d'vn tel orateur, ie l'euſſe bien mieux fortifiee.

PHILAVSONE. Ie croy, monſieur Celtophile, que puiſque vous me faites ceſt honneur de dire que ie ſuis voſtre maiſtre, & que vous avez enuie d'apprendre bien la leçon que ie vous bailleray touchant les termes qui ſont bienuenus ou maluenus en noſtre cour : vous ne ſerez pas marri que ie prenne

la hardieſſe d'interrompre le propos, pour vous donner vn petit aduertiſſement, lequel autrement ie ſeres en danger d'oublier.

CELTOPHILE. I'aurois le plus grand tort du monde de me faſcher de ce qu'on fait pour mon proufit. Dites hardiment, & au lieu de meſcontentement, attendez vn remerciement.

PHILAVSONE. Ie vous aduerti donc des maintenant, que quand vous ſerez à la cour, vous vous gardiez bien d'vſer d'aucuns termes qui ſentent le barreau.

CELTOPHILE. Qu'eſt ce à dire, termes qui ſentent le barreau? car il-y-a ſi long temps que ie ſuis ſorti de France, que ie ne me puis pas reſouuenir de tout mon François.

PHILAVSONE. Termes du barreau, ou Mots du barreau, ſont ceux deſquels ont accouſtumé d'vſer les aduocats plaidans au barreau. Or m'en ſuis-ie ſouuenu quand vous auez vſé du mot Fortifier. car aucuns d'eux diſent volontiers, *Pour fortifier mon dire* (comme auſsi quelques-vns *Pour corroborer mon dire*) ce qui eſt cauſe de faire remarquer ce mot.

CELTOPHILE. Quant à moy ie l'euſſe remarqué (ſi ie me fuſſe trouué là) non pas comme mal propre, ains comme eſtant dict fort proprement.

PHILAVSONE. Mais il vous faut accommoder au iugement & au gouſt des courtiſans. Et vela pourquoy ie vous veux aduertir auſsi d'vne façon de parler dont vous auez vſé parauant : aſçauoir *Soubs*

correction. Car ſçachez qu'auiourdhuy les courtiſans commancent à ſe degouſter de ce langage, comme ſentant ſa cour de Parlement.

CELTOPHILE. Comment donc diſent ces meſsieurs qui ſont ſi delicats, & ſi hapſicores? i'ay vſé de ce mot en deſpit de leur delicateſſe : que diroyent-ils qu'il ſent?

PHILAVSONE. Ils vous diroyent ne ſçauoir pas que ſent ce mot : mais quoy que ce ſoit qu'il ſente, qu'il leur fait mal au cueur.

CELTOPHILE. Mon Dieu, qu'ils ſont deuenus tendres de cueur!

PHILAVSONE. Plus que vous ne pourriez croire, & principalement en ce qui concerne le langage.

CELTOPHILE. Mais quant à ceſte façon de parler, *Soubs correction*, comment la changent-ils? diſent-ils, Sauf correction?

PHILAVSONE. Ils ne la changent point, mais la quittent du tout, & vſent d'vne autre.

CELTOPHILE. Quelle?

PHILAVSONE. Ils diſent, *Sauf meilleur aduis*.

CELTOPHILE. Mais en quelques lieux conuiendroyent bien ces mots la, ou ceux-ci ne pourroyent conuenir.

PHILAVSONE. Tant y-a qu'ils font ſi bien (au moins quelques-vns qui ſont des plus curieux quant au langage) qu'ils ſe paſſent de ceux-la.

CELTOPHILE. Quant à moy, ie ne ſçay comment ils s'en peuuent paſſer : & puis qu'ils en viennent

iuſque là, de condamner vne façon de parler qui eſt ſi authentique, ie croy qu'ils en doiuent condamner beaucoup d'autres.

PHILAVSONE. Pour le moins ſeret bien condamné ceſt *Authentique* auſsi, dont vous venez d'vſer, comme ſentant ſon langage de chiquaneur.

CELTOPHILE. Cela me faſcheroit bien encor d'auantage, qu'on me reprochaſt que i'vſaſſe de mots ſentant le langage de chiquaneur, que ſi on diſoit qu'ils ſentent celuy de la cour de Parlement.

PHILAVSONE. Peut eſtre qu'on diret encores autrement : aſçauoir qu'ils ſentent leur clerc, ou leur clerc du Palais.

CELTOPHILE. Il me ſouuient d'une façon de parler qui vaut autant que ceſte-la Soubs correction, mais qui n'eſt pas ainſi vſitee : de laquelle ie croy qu'ils ſe moqueroyent bien encore d'auantage. Car i'ay ouy dire auſsi *Parlant avec ſupportation*, ou *Pour parler avec ſupportation*.

PHILAVSONE. Vous pouuez bien croire qu'ils s'en moqueroyent encore beaucoup plus.

CELTOPHILE. Pour vous dire la vérité, ie n'en ay ouy vſer qu'en quelques confins de France. Mais pourquoy ne pourroit-on ainſi parler? vous ſçauez que ceci ſeroit iugé bon François, Ie vous prie d'eſtre ſupporté en ce que ie di : ou, en ce que ie diray.

PHILAVSONE. Ce mot Supportation eſt trop malaiſé à ſupporter aux oreilles. Mais ſans y penſer

nous faiſons noſtre parentheſe beaucoup plus longue qu'il ne falet.

CELTOPHILE. Nous eſtions tous deux d'une meſme penſee, car i'ay enuie d'ouir la contre-harangue, encore qu'elle doiue beaucoup diminuer de ma reputation.

PHILAVSONE. Cela ne voudres-ie pas dire : mais ſeulement qu'elle vous rabbatera bien voſtre caquet.

CELTOPHILE. Tel menace qui a grand peur. il ſemble que vous ne ſçachiez par quel bout vous devez commancer.

PHILAVSONE. Pluſieurs des excellens orateurs auoyent cela anciennement, de ſe trouuer vn peu empeſchez au commancement, voire de ſe troubler vn peu, principalement quand il falet haranguer ſans longue premeditation : à plus forte raiſon ſerai-ie excuſable, veu que ie harangueray ſans aucune premeditation, ni longue, ni courte.

CELTOPHILE. Si vous vouliez eſtre excuſé par moy, il ne me faloit pas menacer.

PHILAVSONE. Ie vous deſmenace.

CELTOPHILE. Si eſt-ce que maintenant ie ne vous promets rien : i'aduiſeray que i'auray à faire. Mais ne voulez-vous point commancer? Que regardez-vous tant? regardez-vous ſi voſtre harangue aura bon vent?

PHILAVSONE. Vous eſtes plaiſant : & croy que vous auez envie de me faire tant rire, que cela me face oublier toute ma ſcience de nauigation oratoire

(ſuiuant ce que vous parlez du bon vent) mais à toutes aduentures ie me vay embarquer.

Meſsieurs, le deſir que i'ay d'eſtre brief en ceſte reſponſe, (comme mon naturel a touſiours aimé la briefueté) me gardera d'vſer de long preambule : & ſeulement vous prieray de m'excuſer ſi ma harangue eſt vn peu plus longue que la ſienne : en conſiderant que celuy qui reſpond eſt contraint de deduire des points deſquels il ſe fuſt bien paſſé, & de les deduire plus au long qu'il ne voudret. Meſsieurs, quoy que celuy auquel ie vien pour reſpondre, vous puiſſe alleguer, ie trouue ſa preſomption & audace n'eſtre point excuſable en ce qu'il s'eſt ingeré de faire vne remonſtrance, laquelle quand bien il euſt eſté neceſſaire de faire, toutesfois ceſte charge n'appartenet à luy, ni autre de ſa nation. Et quant à la bonne affection qu'il met en auant, ie le prie de garder la demonſtration d'icelle à vne autre fois. car il la faudret declarer en vn autre endret que ceſtuy-ci, en laiſſant ceſte charge qu'il a entrepriſe, à vn de noſtre nation. Pourquoy? direz-vous. Conſiderez bien, meſsieurs, (s'il vous plaiſt) la raiſon que ie vous rendray. car i'eſpere que l'ayant bien conſideree, vous la prendrez volontiers en payement. Ie di que tous hommes ont cela de nature, qu'ils iugent de leur cueur l'autruy. or il me confeſſera luy meſme (s'il lui plaiſt) que le cueur Frances eſt different du cueur italien : (& quand il le voudret nier, l'experience me ſeruiret de teſmoignage) & puiſqu'ainſi

eſt, il eſt raiſonnable que le François iuge d'vn cueur François : l'Italien, d'vn cueur Italien, s'il eſt queſtion de faire bon iugement. Car tout ainſi que quand vn malade dira à vn qui eſt ſain, qu'il s'esbahit comment il trouue gouſt en vne telle ou telle viande : il lui reſpondra que s'il eſtet auſsi fain que luy, & ſpecialement auet les parties qui peuuent iuger du gouſt de la viande, auſsi ſaines qu'il les a, il ne s'esbahiret pas de cela : pareillement quand vn qui a le cueur autre que le Francés luy vient à dire, Ie m'eſmerueille comment voſtre cueur s'eſmeut ainſi pour telles paroles : à bon droit le Francés luy reſpondra, Si vous auiez vn cueur pareil au mien, vous ne vous eſmerueilleriez point de telle chouſe. La concluſion donc eſt fort aisee à faire, que quand bien il euſt eſté neceſſaire de faire telle remonſtrance aux Francés, il euſt falu qu'elle euſt eſté faicte par vn Francés, ou pour le moins par autre qu'Italien. Or maintenant ie vous declare que tant s'en faut que i'accorde, ceſte remonſtrance eſtre neceſſaire, qu'au contraire ie di qu'elle eſt pernicieuſe. La raiſon eſt, qu'elle veut induire les Francés à degenerer de la generoſité de leurs anceſtres, & à eſtre traiſtres à euxmeſmes : c'eſt à dire à leur propre honneur, lequel ils ont (comme auſsi ils doiuent auoir) plus cher que tous les biens qu'ils ont, ou qu'ils pourroyent iamais auoir en ce monde. Et ne faut penſer que depuis vn ſi grand nombre d'annees que les Francés ont ceſte couſtume de repouſſer telles pa-

roles de la pointe de l'eſpee, ne ſe ſoyent trouuez entr'eux meſmes quelques-vns qui ayent pu examiner ces paroles bien exactement, ſans qu'il ait falu attendre vne interpretation eſtrangere d'icelles. Laquelle (ſauf meilleur aduis) ſe trouuera auoir plus de ſubtilité que de fondement, voire que de verité (car ceſt harangueur endurera, s'il luy plaiſt, auſsi bien ceci, qu'il a accouſtumé d'endurer *Non e uero*) ſi on veut prendre la peine de la bien eſplucher, & la conſiderer de pres. Tellement qu'à la fin il faudra confeſſer qu'il n'y a autre difference entre ces deux façons de parler (en ſe contentant d'vne ſimple expoſition) ſinon qu'en l'vne on deſment directement : quand on vſe de l'autre, on deſment indirectement : & confeſſer par meſme moyen qu'à bon droit les cueurs genereux de nos anceſtres n'ont pas moins abhorri & n'ont pas reietté auec moins de coups d'eſpee l'vne que l'autre. Mais il ne ſe faut pas esbahir ſi ceſt harangueur ne fait pas grand cas d'vn deſmentir indirect, & comme ſa nation ne le prend point à cueur, auſsi veut-il nous perſuader de faire de meſme. Pourquoy ne s'en faut-il point esbahir? me demanderez-vous. Pourcequ'ils iugent de leur cueur l'autruy, ne conſiderans ou ne congnoiſſans point la difference qui eſt entre leur naturel & le noſtre. Laquelle neantmoins eſt ſi grande, que combien que nous ne pouuions ſupporter vn deſmentir indirect, non plus qu'vn direct, ni aucune façon de parler qui en approche (encore que ce

ne ſoit de pres) eux au contraire ſupporteront en vn beſoin vn deſmentir direct, vn deſmentir qui ne ſera aucunement deſguiſé, un deſmentir qui ſera in puris naturalibus, qui ſera en propres termes & propre forme. Au lieu que nous des noſtre premiere ieuneſſe (ce qu'il faut noter) auons vne ſi grande apprehenſion du deſmentir, que ſi on nous dit ſeulement, Il n'eſt pas ainſi, ou La chouſe va autrement, venons à reſpondre, I'ay donc menti. Que ſi des le commancement de noſtre aage nous apprehendons tellement l'iniure qui eſt au deſmentir, que l'ombre meſmement d'iceluy (s'il faut ainſi parler) nous eſt inſupportable, ie vous laiſſe penſer s'il eſt pas bien temps maintenant, quand nous auons pris noſtre pli, de nous venir haranguer, pour nous faire changer de naturel: quand bien il auret monſtré par quelqne bonne raiſon & bien pertinente que nous le deuons changer: ce qu'il n'a pas monſtré, n'eſtant point entré ſi auant en matiere que ie penses qu'il entreret. Car, pour vous dire la verité, meſsieurs, au lieu que par ceſte harangue (qui eſt autant eſtrange que le harangueur eſt eſtranger) ont eſté alleguez les meurtres qui procedoyent de ce que nous prenons tant à cueur le deſmentir, & tout ce qui approche du deſmentir, (leſquels auſsi on pourret alleguer pour perſuader aux gentilshommes, auſsi bien qu'aux autres, de n'aller iamais à la guerre, ains eſtre perpetuellement caſaniers) ie craignes fort d'eſtre aſſailli par vne allegation, laquelle

eſt bien de plus grand poix & de plus grande autorité que toutes celles qu'il a miſes en auant, & qu'il pourret mettre : comme ainſi ſoit qu'elle merite qu'on luy porte reſpect, voire reuerence, en ayant eſgard au lieu d'ou elle eſt priſe. I'enten l'allegation du commandement de noſtre Seigneur Ieſus Chriſt, par lequel il veut que nous endurions patiemment l'iniure qu'on nous fait : voire iuſques à tendre la ioue ſeneſtre à celuy qui nous aura frappé en la dextre. Car combien que ceſt harangueur n'ait faict aucune mention de ceci, toutesfois pourceque ie ſçay que pluſieurs d'entre vous qui ont bien autre zele au Chriſtianiſme que luy (car il faut qu'il en ait bien peu, veu qu'il a oublié d'alleguer la patience Chreſtienne) ne ſaudront pas d'y penſer, & le bien conſiderer, ie ne l'ay point voulu paſſer ſoubs ſilence. Ie vous veux bien confeſſer toutesfois que ie mets ceci en auant, non pas tant pour y reſpondre, que pour vous prier de m'excuſer ſi ie n'y fay autre reſponſe, ſinon que i'ay eſperance que noſtre Seigneur aura compaſsion de noſtre imbecillité, laquelle eſt du tout eſloignee de ceſte patience qu'il nous a commandee : eſloignee auſsi de ce qu'a dict ceſt harangueur, quant à commander à nos paſsions. De quoy ie voudres bien qu'il nous monſtraſt le chemin. car il ne peut pas dire qu'il commande à ſa paſsion en ce dont il s'agit, veu qu'il confeſſe ne s'en eſmouuoir aucunement. Mais en quelque autre chouſe il nous monſtreret ce chemin, alors que nous le luy

verrions prendre. Et pour le prendre il faudret qu'il entendiſt que c'eſt Dieu qui peut commander à nos paſsions, eſtant par nous inſtamment prié de ce faire, en ayant pitié de noſtre grande imbecillité. Or ie ne ſçay ſi i'oſeray point dire que la pitié eſt encore plus grande es courtiſans qu'es autres perſonnes d'autre condition & qualité : pourceque la façon de viure courtiſaneſque les contraint de faire beaucoup de chouſes qu'autrement ils n'auroyent garde de faire, & qu'ils font auec grand regret. Mais notamment quant à ce qui concerne l'honneur, vous ſçauez comme il faut qu'ils tiennent roide : & que ſi ils en laſchent tant ſoit peu, ils tombent incontinent en vne infamie, laquelle aucuns d'eux craignent plus que l'enfer, & toutes les peines d'enfer. En quoy toutesfois ie conſeſſe qu'ils font mal : & que pluſtoſt ils deuroyent renoncer à ce qui les contraint de craindre plus Dieu que les hommes. Mais la pitié eſt auſsi en ce que vne grand' partie fait mal ſans ſçauoir qu'elle fait mal. Or vous ſçauez qu'il-y-a grande difference entre le ſeruiteur qui ne fait pas la volonté de ſon maiſtre, pourcequ'il ne la ſçait pas, & celuy qui, encore qu'il la ſçache, ne la veut point faire. Car il me ſemble qu'il eſt eſcrit, *Ille ſeruus qui cognouit uoluntatem domini ſui, & non fecit ſecundum eam, uapulabit multis : qui autem non cognouit, & fecit digna plagis, uapulabit paucis.* Que ſi vne telle ignorance excuſe aucunement les delinquens, & fait que la punition ſoit moindre, les courtiſans ſont

excuſables plus que toutes autres perſonnes, de quelque condition ou qualité qu'ils ſoyent : pourcequ'il-y-a vne infinité de chouſes qui les fait viure en ceſte ignorance. Veci que ie di ſeulement : n'ayant garde de penſer que les courtiſans ont leurs priuileges à part, leurs diſpenſes à part, leur paradis à part : (comme aucuns penſent qu'eux ſe perſuadent) mais ayant eſperance que Dieu par ſa ſaincte grace & miſericorde aura pitié d'entre nous courtiſans d'autant plus que nous auons d'appaſts & allechemens à tout mal, & que nos eſprits ſont en vne captiuité de laquelle il leur eſt impoſsible de ſortir. Car n'eſtet cela, il eſt certain que pour vn monaſtere de filles repenties on en auret dix de courtiſans repentis. Et pour concluſion, meſsieurs, d'autant que ie ſçay que quand bien ceſt harangueur, au lieu de vous alleguer les raiſons friuoles que vous auez ouyes de luy, vous auret allegué ce commandement de noſtre Seigneur Ieſus Chriſt, encore n'auret-il pu vous deſtourner d'enſuyure vos anceſtres en ce dont il eſt queſtion (car vous reſpondriez que vous aimez mieux faire tort à voſtre ame pour l'aduenir, que faire tort à voſtre honneur enuers les hommes preſentement) ie vous exhorteray que toutes & quantes fois que vous ſuyurez l'exemple de voſdicts anceſtres pluſtoſt que ce commandement, ce ne ſoit pas ſans prier ce grand Commandeur qu'il vous vueille pardonner, encore qu'il n'euſt point pardonné à eux.

CELTOPHILE. Vous ſeriez vn dangereux orateur en vne republique, monſieur Philauſone. car ie me doute que vous ne voulez pas eſtre appelé harangueur.

PHILAVSONE. Appelez-moy lequel de ces deux il vous plaira : mais n'y adiouſtez point ce Dangereux.

CELTOPHILE. I'ay bien occaſion de l'adiouſter. car vous mettriez ſouuent beaucoup de bonnes cauſes en grand danger. Et entr'autres choſes i'ay conſideré qu'ayant dict qu'il faloit que ce fuſt vn Italien qui exhortaſt les François de changer la couſtume dont nous parlions, vous auez ſouſtenu tout le contraire en voſtre oraiſon : comme ſi il faloit là auſsi *ſeruire cauſæ potius quàm ueritati*. Toutesfois la concluſion d'icelle me fait penſer que vous auez eu quelque ſcrupule & remords de conſcience : encore que ie ne puiſſe croire que vous l'ayez deſchargee ſinon à demi. car i'eſtime que vous n'euſsiez pas conſeillé à vos compagnons de ſe fier à vne priere ſi mal fondee.

PHILAVSONE. Pourquoy mal fondee ?

CELTOPHILE. Pourceque ſe fier à vne telle priere, ce ſeroit ſe perſuader de pouuoir abuſer de la bonté de ce grand Commandeur (comme vous l'aues appelé) tout-ainſi que celuy abuſeroit de la bonté du roy qui feroit vn meurtre de ſang froid, de guet à pens, & contre ſa conſcience, en ſe fiant à la grace qu'il obtiendroit d'iceluy.

Au reſte, ces deux harangues ont faict vne grande

interruption de ma leçon : à laquelle ie vous prie de retourner.

PHILAVSONE. Ne vous attendez pas que i'y retourne que uous ne m'ayez appris en recompenſe tous les beaux mots Grecs gallicizez que vous ſçauez.

CELTOPHILE. Quels beaux mots Grecs gallicizez?

PHILAVSONE. Vous auez vſé naguere de trois, leſquels me font penſer que vous en ſçauez bien d'autres. Car vous auez dict, Si delicats & hapſicores. Et auparauant vous auiez dict Ellipſe de nez, & Hyperbole de nez. Or ay ie eſté bien esbahi que vous, qui parlez de ceux qui dithyrambizent, & vous en moquez, vſiez ainſi tout en vn coup de deux traits qui ſont purement dithyrambiques. toutesfois ie les ay laiſſez paſſer ſans mot dire, de peur de rompre le propos ſur lequel nous eſtions.

CELTOPHILE. Quant à moy, i'enten qu'il ſoit permis de dithyrambizer quand on veut rire.

PHILAVSONE. Mais eſt-il permis de dithyrambizer & greciſer tout-enſemble?

CELTOPHILE. Les vrays traits dithyrambiques, pour parler proprement, ne peuuent eſtre qu'en la langue de laquelle ont vſé les poetes dithyrambiques.

PHILAVSONE. Mais qui vous a meu de dire Ellipſe de nez, non pas Eclipſe de nez?

CELTOPHILE. La raiſon m'a meu, voire m'a commandé d'vſer de ceſtuy-la, non pas de ceſtuy-ci,

& vouſmeſme ſi vous penſez bien à l'origine & ſignification de ces deux mots, confeſſerez qu'il faloit ainſi parler. car Ellipſe de nez ſignifie qu'il s'en faut quelque choſe qu'il ne ſoit de tel qualibre qu'il doit eſtre, & principalement quant à la grandeur : mais Eclipſe de nez ſe diroit de celuy qui auroit perdu ſon nez au pays de Suerie, & par ceſt accident ou par autre n'en auroit point du tout.

PHILAVSONE. Penſant à l'origine de ces mots (comme vous auez dict) ie trouue que vous auez bien parlé : & que l'eclipſe eſt bien plus dangereuſe que l'ellipſe. Or maintenant puiſque ie voy que vous prenez plaiſir à ces gentils mots tirez du Grec, ie vous veux confeſſer vn ſecret qui eſt entre moy & quelques miens compagnons, qui ont auſsi aſſez cognoiſſance de ceſte langue : ceſt, que nous en auons tiré certains mots, qui nous ſeruent comme d'vn iergon entre nous, pour n'eſtre point entendus.

CELTOPHILE. Ce n'eſt pas ſans les changer un peu.

PHILAVSONE. Nenni : mais auec peu de changement (comme vous ſçauez) le Grec s'accommode beaucoup mieux auec le Frances, que l'Italien, ni autre langage eſtranger : & principalement quant à quelques ſortes de mots, deſquels nous auons deſia les ſemblables d'ancienneté : c'eſt à dire, aucuns qui ſont de meſme forme. Car quant à ceux qui ſont tels, ſi nous les appliquons à noſtre vſage, leur donnans la terminaiſon qu'ont deſia quelques autres anciens en noſtre langue, nous pouuons dire

que nous baſtiſſons ſur vn fondement faict par nos anceſtres.

CELTOPHILE. Tous ceux qui ont congnoiſſance de ces deux langages, du Grec & du François, vous accorderont cela. Mais à ce que ie puis comprendre, vous faites enſemble comme vne petite academie.

PHILAVSONE. Ouy.

CELTOPHILE. Vous plairoit-il pas me faire tant de bien, que de me communiquer quelques-vns de ces mots?

PHILAVSONE. I'en ſuis content, à la charge que vous ne deſcouurirez pas le pot aux roſes.

CELTOPHILE. Aſſeurez vous de cela.

PHILAVSONE. Comme m'en tenant bien aſſeuré, ie commanceray par le mot d'Achrimatie. Car quand nous voulons parler de quelcun l'argent duquel eſt eclipſé, nous diſons, *Il eſt malade d'achrimatie*. Quand nous voulons declarer que quelcun eſt inconſtant, & variable, nous diſons, *Il eſt ſubiect à l'aſtathie*. Quand nous voulons dire, C'eſt vn vanteur, nous vſons de ces mots, *C'eſt monſieur Alazonide*. Nous en auons trois entr'autres, fort communs, pourceque l'occaſion ſe preſente ſouuent d'en vſer. c'eſt que quand nous voulons parler d'vn donneur de belles paroles, ou donneur d'eau beniſte de cour, nous diſons, *C'eſt un chreſtologue :* ou, *C'eſt un calomythe*, ou *C'eſt un hedymythe*. Pource auſsi que ſouuent nous auons beſoin de nous entraduertir de ceux que nous ſçauons eſtre phantaſtiques, ou bizarres, ou

bien tels que ceux qu'aucuns courtiſans appellent *Stropiez de la ceruelle*, nous les ſignifions par vn mot qu'on n'a garde de deuiner. car nous les appelons *ſeleniques*.

CELTOPHILE, Quant à ceux-ci, vous les traittez vn peu rudement. car ce mot *Seleniques* (ſi ie ne m'abuſe) eſt comme ſi on diſoit Lunatiques.

PHILAVSONE. Ie vous confeſſe que nous ne les auons pas eſpargnez.

CELTOPHILE. Ie vous prie me faire part du reſte.

PHILAVSONE. Quand quelcun ſuruient que l'vn de nous congnoiſt auoir la langue bien longue (comme on parle communément) c'eſt à dire, eſtre grand babillard, & aimer à rapporter ce qu'il oit : pour aduertir les autres, il demande à l'vn, *Monſieur congnoiſſez-uous point une herbe qu'on appelle Athyrogloſſie?*

CELTOPHILE. Ceſte interrogation eſt le mot du guet.

PHILAVSONE. Ouy, c'eſt le mot du guet, qui vaut autant que ſi nous diſions, *digito compeſce labellum*. Et pour aduertir touchant quelcun qui ſuruient, qu'il eſt un grand menteur, & qu'il ne faudra pas croire la dixieme partie de ce qu'il dira, l'vn demande à l'autre, *Monſieur congnoiſſez-uous point une herbe qu'on nomme Pſeudophile?*

CELTOPHILE. Celuy auquel on fait ceſte interrogation touchant l'vne ou touchant l'autre, que reſpond-il?

PHILAVSONE. Quelquesfois il reſpond qu'il la congnoiſt bien, & qu'il la luy monſtrera en allant par les champs : aucunes fois il dit ne la congnoiſtre point. mais bien vne qui a vn nom approchant. Mais eſcoutez encores vn terme, lequel nous ſert de mot du guet, pour faire entendre à nos compagnons que celuy qui eſt venu nous trouuer, eſt vn homme qui ſe met incontinent en cholere, & lequel prend la cheure pour bien legere occaſion.

CELTOPHILE. Le pourrois-ie point deuiner?

PHILAVSONE. Pourquoy non?

CELTOPHILE. C'eſt *Oxychole.*

PHILAVSONE. Non eſt.

CELTOPHILE. Ce n'eſt pas auſsi *Picrochole.*

PHILAVSONE. Non. c'eſt vn (pour vous dire la verité) lequel ne peut pas eſtre ſi congnu que ceux-ci, pourcequ'il ne ſe trouue pas es Dictionnaires : mais il eſt du tout pareil quant à la compoſition.

CELTOPHILE. Seroit-ce point *Polychole?*

PHILAVSONE. Non. c'eſt *Tachychole.*

CELTOPHILE. Il eſt fort bon : & reuient du tout à *Oxychole*, quant à la ſignification. Vous demandez donc, ainſi que des autres, ſi on ſçait point des nouuelles d'une herbe qu'on nomme Tachychole.

PHILAVSONE. Ouy. vray eſt que quelquefois au lieu de dire que ce mot, ou l'vn des ſuſdicts, ſoit le nom d'vne herbe, nous diſons que c'eſt le nom de quelque mineral.

CELTOPHILE. Et les ſuruenans que diſent-ils?

PHILAVSONE. Que iamais ils n'ont ouy parler de telle herbe, ou tel mineral.

I'ay quaſi oublié de vous dire le nom d'vne quatrieme.

CELTOPHILE. Ie ſuis ioyeux que vous ne l'auez pas oublié, mais ſeulement quaſi oublié.

PHILAVSONE. Quand nous voulons aduertir l'vn l'autre que tel ou tel eſt grand moqueur, & qu'il faut parler bien correctement deuant luy, & regarder trois fois qu'on dit, nous parlons d'une herbe qui eſt nommee *Polychleue.*

CELTOPHILE. Pluſieurs de ceux meſmement qui ont bonne congnoiſſance de la langue Greque, ne s'auiſeroyent pas comment ce mot eſt forgé. Quant à moy ie ne m'en fuſſe pas auiſé ſi ie n'euſſe ſceu l'application. Au reste ie vous ſçay merueilleuſement bon gré de m'auoir appris tant de beaux mots : & vous prie des maintenant que quand ie ſeray à la cour vous faciez tant enuers vos compagnons, que ie ſois receu en l'academie.

PHILAVSONE. Ie m'aſſeure que i'obtiendray cela d'eux fort aiſément, quand ie leur auray declaré voſtre ſuffiſance. Mais auſsi la congnoiſſans telle, ils voudront que vous ſymboliziez de premiere arrivee.

CELTOPHILE. Il ne tiendra pas à cela.

PHILAVSONE. Non pas ſi vous voulez : mais il ſemble que vous reſeruiez volontiers voſtre ſçauoir pour vous. Et qu'ainſi ſoit, ie vous appren beaucoup

de chouſes : & vous ne m'apprenez que le moins que vous pouuez.

CELTOPHILE. Maintenant ſi i'entremeſlois quelque propos, ce ſeroit pour interrompre touiours d'auantage les aduertiſſemens que vous auez commancé à me donner.

PHILAVSONE. Ie n'ay pas ſeulement commancé, mais i'ay deſia bien auancé, et preſque acheué, quant à ce dont il me ſouuient, reſeruant le reſte pour le memoire que ie vous feray.

CELTOPHILE. Ie m'en fie à vous.

PHILAVSONE. Vous le pouuez & deuez bien faire. Et pour ne vous charger de tant d'aduertiſſemens & inſtructions par le menu, ie vous donneray certaines regles generales. Dont la premiere ſera, qu'entre les mots & les façons de parler vous choiſiſsiez touſiours ceux & celles qui ſont plus propres pour trencher du gros, & ſentent mieux leur grandeur, ou pour le moins leur magnificence. Car notez qu'en la cour, maintenant encore plus que de voſtre temps, vn homme ne vaut que ce qu'il ſe fait valoir. Pour exemple donc, au lieu de dire, I'ay receu vne lettre, il eſt plus ſeigneurial de dire *I'ay receu un paquet.*

CELTOPHILE. Mais s'il n'y a qu'vne ſeule lettre de demi-fueille de papier, faudra-il auſsi dire Vn paquet?

PHILAVSONE. Pourquoy non? ſi d'auenture vous

n'auiez à faire à perſonnes qui examinaſſent les chouſes de pres.

CELTOPHILE. Encore faites vous bien de m'adiouſter ceſte exception.

PHILAVSONE. Et puis il vous faudra dire ſouuent que vous auez des aduertiſſemens venans de bon lieu. Encore n'eſt ce pas tout. car il faut adiouſter que le courrier qui les vous a apportez, a faict vne extreme diligence : quand bien le porteur n'auret couru la poſte que ſur vne charrette à bœufs. Que s'il aduenet qu'on vous diſt que vous n'auez rien de nouueau, & qu'il n'y a laquais en la cour qui ne ſçache cela : alors il vous faut dire, Ie voy bien que c'eſt : vous tireriez voulontiers de moy les particularitez qui m'ont eſté eſcrites : mais vous me pardonnerez : car il me les faut encore tenir ſecrettes, iuſques à ce qu'on les ait mandees à ſa maieſté.

CELTOPHILE. Mais s'il n'eſtoit rien de tout cela, ne faudroit-il pas laiſſer de le dire ?

PHILAVSONE. Il s'entend bien qu'il ne faudret pas laiſſer de le dire, pour vous faire valoir. Et quand vous eſcriuez en quelque lieu, encore qu'il n'y ait qu'vn petit mot, & que vous n'ayez aucun porteur expres, mais mettiez la lettre en la miſericorde du premier que vous rencontrerez, ſi faut il dire que vous auez depeſché voſtre baſque, qui va comme le vent.

CELTOPHILE. Mais ſi on ſçauoit bien que ie n'ay point de laquais alors que ie le diray (comme vous

ſçauez que les laquais nous quittent ſouuent) ne laiſſeray-ie pas pourtant de dire cela?

PHILAVSONE. Ou on ſçauret cela, il ſe faudret bien garder de parler ainſi : mais ie preſuppoſe que vous parliez deuant ceux qui ſeront pour croire de vous ce que vous en direz, & iugeront par la de vos facultez & de vos moyens.

CELTOPHILE. Voyla vne preſuppoſition à laquelle i'ay beaucoup de choſes à repliquer.

PHILAVSONE. Ie vous prie n'interrompre point mon propos : car ie ſuis en bon train.

CELTOPHILE. Pourſuyues donc.

PHILAVSONE. Notez qu'il faut que vos façons de parler s'accordent bien les vnes auec les autres pour donner à entendre que tout eſt honnorable en voſtre endret. Et pourtant il ne faut pas dire, I'ay des affaires, ou des faciendes : mais, *I'ay à negotier auec un tel ſeigneur :* item, *I'ay à traitter auec un tel d'affaires urgentes, & qui importent du ſeruice de leurs maieſtez.* Quelquesfois auſsi plus particulierement, *Il me faut aller prendre les inſtructions de ma negotiation.* Entre autres chouſes il ſera bon d'auoir ſouuent cela en la bouche, que vous auez quelque depeſche à faire, & que le courrier n'attend plus que cela. Et ne faudra oublier de ſe pleindre quelquesfois de ce qu'on ſe repoſe ſur vous de tant de depeſches, qu'à grand' peine trois ſecretaires y pourroyent fournir. Au reſte auſsi il faudra prendre garde d'vſer de mots par leſquels vous faciez penſer

que vos facultez ſont correſpondantes au credit que vous auez aupres des grands, & que vous auez d'eux tout ce que vous voulez : & pourtant encore que vous n'euſsiez eſté monté que ſur vne haridelle, ſi faudra-il dire que vous eſtiez monté ſur vn bon traquenart, ou ſur vn double courtaut (ſelon que requerra le voyage duquel vous parlez) & toutesfois qu'ordinairement vous auez accouſtumé de prendre la poſte. Et cela ſonnera encore bien mieux, & plus haut, ſi vous adiouſtez que ce traquenart, ou ce double courtaut, eſt vn preſent que vous a faict vn tel ſeigneur. Et ſuyuant ceci vous ſouuiendra de faire penſer par vos propos que vous tenez maiſon, & auez train. tellement qu'il ne faudra pas dire, I'ay commandé à mon valet, ou, à mon laquais : mais, I'ay commandé à mes gens. Auſsi ne faudra pas dire Mon cheual, ou Ma monture : mais, Mes cheuaux, ou Mes montures (comme auſsi en pluſieurs autres chouſes il vaudra mieux pluralizer) voire quelquesfois (ſelon les perſonnes auſquelles vous parlerez) pourrez bien prendre la hardieſſe de dire Mon eſcuyrie.

CELTOPHILE. Mais encore qu'vn perſonnage n'euſt aucune des choſes que vous auez dictes, voudriez-vous que par ſes propos il fiſt ſemblant de les auoir?

PHILAVSONE. Pourquoy non?

CELTOPHILE. Pourceque premierement il ne ſeroit pas (peut-eſtre) aſſez impudent pour ce faire : ſecon-

dement, il pourroit eſtre incontinent deſcouuert, quand on le verroit n'eſtre accompagné d'aucun ſeruiteur, ne ſe retirer en aucune certaine maiſon : & aller ſouuent à pied ou beſoin ſeroit d'aller à cheual.

PHILAVSONE. Ie preſuppoſe que celuy qui ſe voudra gouuerner ſelon ces enſeignemens, ſoit homme d'eſprit, & prompt à trouuer ſes excuſes ou elles ſeront requiſes. Et quand il ſe trouuera en lieu ou les autres ſeront accompagnez, luy non, il pourra dire qu'il a enuoyé tous ſes gens, l'un deça, l'autre dela : & faire bien du faſché de ce qu'aucun d'eux ne retourne, & monſtrer qu'il a grande enuie de deſcharger ſa cholere ſur quelcun d'eux. Ou bien il pourra dire que ſes valets l'ont quitté depuis quelques iours, & qu'il eſt apres à en cercher.

CELTOPHILE. Et quant à la maiſon?

PHILAVSONE. L'excuſe eſt encore plus facile. car il pourra dire qu'il a vne maiſon fort commode & plaiſante, mais vn peu eſloignee du chaſteau : & outre cela, qu'il a tant à negotier (& meſmes pour aucuns des grands) qu'ordinairement il ſeret plus de minuict deuant qu'il s'y puſt retirer.

CELTOPHILE. Quant à ce qu'on le verroit aller à pied ou il ſeroit requis d'aller à cheval, qu'alleguer-roit-il?

PHILAVSONE. Si ce n'eſtet pas loing, il diret qu'il fait ceſt exercice par le conſeil des medecins : ſi c'eſtet vn peu loing, il faudret, pour faire bien la

mine, cheminer tout botté & eſperonné, & dire qu'en la fin il rencontrera ſes gens, qui amenent ſes montures, & le cerchent par tout. Ou bien que quand il a penſé monter, tous ſes cheuaux ſe ſont trouuez bleſſez : mais il a mandé ſes gens en diligence en vn lieu qui n'eſt pas loing, d'ou on luy doit venir au deuant auec deux ou trois bonnes montures.

CELTOPHILE. Vous auez beau dire : il eſt impoſsible qu'on puiſſe iouer long temps vne telle farce, ſans qu'on s'en apperçoiue.

PHILAVSONE. Ie vous confeſſe bien que ſi on ſe trouuet ordinairement auec les meſmes perſonnes, on ſeret deſcouuert en peu de iours : mais il ſe faut garder de cela : & ſur tout, faire en ſorte qu'on ſoit bien enconche, comme on parle auiourdhuy. car cela eſt bien le principal : & n'eſt poſsible de faire bien la piaſe, ſi on n'eſt bien enconche. Et notez que ſi vous eſtes braue en habits (car ie me veux adreſſer à vous auſsi bien en la fin de ma leçon, qu'en tout le precedent) il le faut eſtre encore plus en propos : & vous meſler quelquesfois de diſcourir des chouſes meſmement ou vous n'entendez rien : pourueuque ce ſoit deuant gens qui n'y peuuent entendre guere d'auantage : & iamais ne demeurer court de reſponſe, encore que vous ſçachiez bien qu'il n'y a ni ryme ni raiſon en ce que vous reſpondez. Car pour le moins vous pourrez dire comme l'autre, *O parlato pur*. Et les auditeurs, encore qu'ils ne trouuent pas

grande raiſon en voſtre reſponſe, toutesfois à cauſe de leur insuffiſance, n'en oſeront pas faire iugement : & quelquesfois penſeront ne vous auoir pas bien entendu. Mais deuant ceux que vous craindrez qu'ils ne ſoyent gens d'eſprit & entendement, vous parlerez le moins que vous pourrez. Car ie vous aduerti que maintenant il-y-a des eſprits merueilleux pour deſcouurir vn homme ſi toſt qu'ils peuuent entrer en diſcours auec luy.

CELTOPHILE. Comment peut on euiter cela?

PHILAVSONE. Ce n'eſt pas vous qui deuez demander cela, monſieur Celtophile. car iamais vous n'auriez peur de demeurer court. mais pour les autres qui ont vn remords de conſcience touchant leur inſuffiſance & incapacité, il-y-a de bons moyens.

CELTOPHILE. Quels?

PHILAVSONE. Il faut prendre garde ſi quelque chouſe ſuruiendra point qui puiſſe faire changer de propos. Et à faute de cela, dire qu'on voit paſſer quelcun auquel on a à faire. Ou, s'il auient alors que l'horloge ſonne, dire, Vous me pardonnerez : (ou, Vous me donnerez congé s'il vous plaiſt) voyla l'heure qui m'appelle à vne aſsignation. Ou bien (encore que l'horloge ne ſonne point) vous excuſer de ce que vous ne pourſuyuez le propos, pource-qu'il vous eſt ſouuenu ſubitement qu'il vous falet aller trouuer vn certain ſeigneur, auquel vous faut reſponſe de quelque chouſe qu'auez negotiee pour luy. Et ſi vous voulez alors italianizer gros comme

le bras (ſi d'auanture vous prenez plus grand plaiſir aux italianiſmes alors que maintenant) vous pourrez dire, *Ie diſmentiguois d'aller en un tel lieu : il m'y faut aller en frette : ce ſera auec licence de uoſtre ſeigneurie.* Or quand il aduient qu'on vous fait ſeulement vne queſtion en paſſant, à laquelle vous voyez que ne pouuez reſpondre : alors faut faire en ſorte qu'on impute à modeſtie ce manquement de reſponſe, & dire que vous n'auez garde de reſpondre le premier là ou vous congnoiſſez des autres plus suffiſans. Et quand quelcun d'eux aura reſpondu, il faudra dire *Ad idem.*

CELTOPHILE. Mais ſi la queſtion ſe fait de ſeul à ſeul ?

PHILAVSONE. Encores y-a-il quelque moyen de deſtourner vn tel coup. car vous pouuez dire que c'eſt de luy que vous voudriez apprendre la raiſon qu'il vous demande : & que ſi quelcun ſuruenet, il ſe moqueret, & diret, *Sus Mineruam.* Ou bien ſi vous pouuez vous aduiſer de quelque raiſon, quelle qu'elle ſoit, encore qu'elle n'ait aucune apparence, la pourrez propoſer ſous le nom d'vn autre : & dire, Il me ſouuient qu'un iour quelcun me rendit vne telle raiſon : mais ie luy ſi bien confeſſer que ſa raiſon n'auet aucune apparence : & toutesfois il ne me ſouuient pas maintenant de celle que nous trouuaſmes en la fin eſtre la vraye. Aucunesfois auſsi, quand on vous preſſera fort de reſpondre, & que vous ſçauez bien qu'on trouuera voſtre reſponſe fort

eſtrange, & à bon droit, il vous faudra preuenir & comme arreſter le iugement de celuy ou de ceux à qui vous parlerez : en diſant que vous rendrez vne reſponſe du tout paradoxe : & que vous ſçauez bien ce qu'aucuns ont accouſtumé de reſpondre, voire de ceux qui ſont eſtimez les plus ſçauans : mais qu'en beaucoup d'autres chouſes les plus doctes ſe trompent, & pourtant ne ſuyuez pas leur opinion. Mais ie ſçay vn moyen duquel vſant vous n'aurez beſoin d'en venir ſi auant, & pourrez couurir aiſément voſtre ignorance. Pardonnez moy ſi ie di cela. car ie ne parle pas maintenant à vous comme ſi vous eſtiez monſieur Celtophile, mais comme m'adreſſant à vn qui a beſoin de ceſte inſtruction.

CELTOPHILE. Ie l'enten bien : & ne faut demander pardon ou il n'y a point d'offenſe. Dite ſeulement ce moyen.

PHILAVSONE. C'eſt qu'il faudra touſiours faire de l'empeſché, voire de l'enhazé (comme on parle à Paris) afin qu'on ne vous vienne iamais aborder pour entrer en quelque diſcours, ou diſpute. Et ſi vous voulez, ceci ſeruira auſsi à voſtre reputation : & principalement ſi vous faites en ſorte qu'on eſtime que vous eſtes employé aux grandes affaires. Et afin qu'on croye cela plus aiſément, il faudra touſiours dire que vous venez du leuer, maintenant de quelque prince, maintenant du roy, maintenant de la roine : pareillement du diſner, du ſoupper. dire que vous eſtes chargé de tant d'affaires importantes par les

vns & par les autres que vous ne ſçauez de quel coſté deuez vous tourner, ne par ou deuez commancer. & ladeſſus prendre quelquesſois occaſion de vous lamenter de ce que vous n'auez vn ſeul quart d'heure de repos, non pas meſme le loiſir de prendre voſtre repas.

Celtophile. Encore que ie n'en vienne pas, & que ie n'y aye que faire, faudra-il dire que i'en vien?

Philavsone. Et quoy donc? pourquoy feriez-vous conſcience de mentir en ceci auſsi bien qu'es chouſes ſuſdictes? veu meſmement que ceci ſert beaucoup à voſtre reputation? Mais notez que vous ferez bien d'y aller ordinairement (ſi vous pouuez auoir le credit d'y entrer) encore que vous n'y euſsiez point à faire, & qu'auſsi on n'y euſt à faire de vous non plus que d'vn des faquins de Veniſe. Voire quelquesfois ſera bon de ſortir & puis rentrer incontinent, marchant fort viſte, comme ayant grand' haſte de retourner dire quelque reſponſe. Et ce que vous frequenterez ces lieux, vous ſeruira doublement. car outre ce qu'on vous eſtimera homme auquel on ſe remet de grandes affaires, vous apprendrez peu à peu le style, voire la caballe de ceux qui ſont vieux routiers en toutes ſortes de courtiſaniſmes. Vous y apprendrez comment il ſe faut gouuerner pour n'eſtre point eſtimé vn ſot : comment il faut faire bonne mine en mauuais ieu, & contrefaire le ſuffiſant, nonobſtant que voſtre inſuffiſance ſoit fort

grande. Vous y apprendrez de quelle ſorte de propos ſe repaiſſent volontiers les oreilles des grands : quelles faceties ou plaiſanteries leur ſont les plus aggreables. Vous y apprendrez comment il ſe faut tellement accommoder à leurs humeurs, qu'en rien ils ne ſoyent contredicts : mais au contraire s'ils diſent que le corbeau eſt blanc, & que la nege eſt noire : dire que le corbeau voirement eſt blanc, & la nege eſt noire. Et encore ponr mieux faire, il faut paſſer plus outre : & dire que le corbeau eſt extremement blanc, la nege eſt extremement noire.

CELTOPHILE. Ie vous laiſſe tout dire, pourceque vous auez dict que vous vouliez acheuer voſtre leçon, en vous adreſſant à moy touchant ceci, auſsi bien que touchant le precedent. Autrement ie vous dirois que vous perdez voſtre temps : & que vous m'apprendriez auſsi toſt à voler, qu'à vſer de tant de façons de faire, auſquelles mon cueur reſiſte.

PHILAVSONE. Si eſt-ce que vous auez beſoin de vous accommoder à aucunes, ſi vous auez enuie de monter bien haut, quand vous ſerez à la cour.

CELTOPHILE. I'aime mieux ne monter pas ſi haut, de peur de me rompre le col.

PHILAVSONE. Ie ne laiſſeray pas pourtant d'acheuer ma leçon : & puis vous en prendrez ce que bon vous ſemblera.

CELTOPHILE. Ie vous preſteray voulontiers audience, iusques à la fin.

PHILAVSONE. Veci donc vn aduertiſſement fort

proufitable, qu'il faut adiouſter aux precedens : c'eſt que n'eſtant ſi petit ſainct en la cour qui ne vueille auoir ſon offrande, & ceſte offrande ne pouuant eſtre d'autre chouſe le plus ſouuent, ſinon de leur faire beaucoup plus d'honneur qu'il ne leur appartient : il vous faut accommoder à vſer de titres beaucoup plus honnorables que leur qualité ne requiert : & principalement quant aux gens de guerre : voire iuſques à appeler Capitaine vn ſimple ſoldat.

CELTOPHILE. Mais il penſera que ie me moque.

PHILAVSONE. Non fera : mais eſtimera qu'à ſon minois vous le iugez eſtre capitaine. En vn beſoing auſsi il faut ſçauoir dire à quelcun, *Voſtre page*, au lieu de dire Voſtre laquais.

CELTOPHILE. Si eſt-ce que difficilement ie m'accommoderois à tel langage.

PHILAVSONE. Il faut bien paſſer plus outre, quant à telle accommodation. car il faut ſçauoir en vn beſoing appeler vn ſimple poſtillon, monſieur le cheuaucheur : voire vn ſimple palefrenier, monſieur l'eſcuyer. Et comme vous appelleriez ceſtui-ci eſcuyer (entendant Eſcuyer d'eſcuyerie) auſsi en vn beſoin il faudret appeler vn ſouillard de cuiſine, monſieur l'eſcuyer, entendant Eſcuyer de cuiſine.

CELTOPHILE. Ie ne dirois iamais ni l'vn ni l'autre ſans rire. car il me ſouuiendret d'vn chaſtreur, qui voulet eſtre appelé Eſcuyer trenchant de genitoires.

PHILAVSONE. S'il aduient que le ris vous ſurprenne,

il faut faire ſemblant de rire de quelque chouſe qui vous vient ſoudainement en memoire. Mais i'ay bonne eſperance que vous apprendrez bien-toſt à vous commander iuſque là, que puiſsiez vous garder de rire, quoy que vous diſiez : encore qu'à celuy pour lequel vous ne daigneriez remuer le petit doigt, vous offriez tout plaiſir & ſeruice : voire que vous diſiez qu'il peut diſpoſer de vous comme de ſon eſclaue. & à celuy auquel ne voudriez obeir en la moindre chouſe du monde, que vous eſtimeriez vne grandiſsime faueur s'il luy plaiſet vous honnorer de ſes commandemens. Et à celuy pour lequel vous ne voudriez endurer vne chiquenaude, que vous eſtes preſt de mourir à ſes pieds.

CELTOPHILE. Vous m'auez bien gardé le plus difficile de toute la leçon pour la fin.

PHILAVSONE. Si faut-il venir iuſques à vn tel degré d'accommodation, & encore n'eſt-ce pas le plus haut. Car il ſe faut auſsi accommoder quant à ce qui touche la conſcience, non ſeulement à l'endret des hommes, mais auſsi à l'endret de Dieu : ſans auoir eſgard à ce dicton ancien, *Amicus uſque ad aras.*

CELTOPHILE. Comment entendez-vous cela?

PHILAVSONE. Si vous auez ſouuenance de ce que ie vous ay dict tantoſt, en parlant des façons de parler ou vous trouuiez de la profanation, vous pouuez bien iuger qu'il ne faut point tellement faire profeſsion d'vne religion, qu'on ne ſoit preſt de la

changer incontinent ſelon les occurrences : (auſsi viſtement que le polypus & le chameleon changent de couleur) Voire y-a bien d'auantage : c'eſt qu'en vn beſoing il n'en faut point auoir du toût, ou pour le moins ſaire ſemblant que vous n'en auez point.

CELTOPHILE. Et comment? chacun m'appelleroit-il pas Athee ou Atheiſte? & comme tel ne ſerois-ie pas dechaſſé?

PHILAVSONE. Au contraire, quelcun parauenture ſe trouueret qui diret que vous eſtes de ce bois qu'on cerche temps : duquel ſont ceux qu'auiourdhuy on appelle *Hommes de ſeruice*, ou *Gens de ſeruice* : deſquels parcideuant auſsi ie vous ay faict la deſcription.

CELTOPHILE. Voulez-vous que ie vous die la verité, monſieur Philauſone? vous me faites dreſſer les cheueux en la teſte, en me tenant tels propos.

PHILAVSONE. Si faut-il que vous ſoyez aduerti de tout, auant qu'aller à la cour. & de ceci notamment, qu'il vaudret mieux aller en Flandre sans couſteau (ce que toutesfois l'ancien prouerbe ne conſeille pas) qu'aller à la cour ſans eſtre garni d'impudence : principalement quand on y eſt encore tout nouueau.

CELTOPHILE. Vous me donnez tout en vn coup beaucoup de merueilleux aduertiſſemens.

PHILAVSONE. Ce ſont les derniers, & pourtant ie vous les ay gardés pour la bonne bouche.

CELTOPHILE. Vous me pardonnerez, s'il vous

plaiſt : ie di que ces aduertiſſemens ſeroyent plus conuenables à Malebouche, qu'introduit le Romman de la Roſe.

PHILAVSONE. Tant y-a qu'il ne les ſalet pas oublier, puiſque ie vous aues promis de ne vous rien celer. Autrement cela me fuſt demeuré ſur ma conſcience.

CELTOPHILE. Voyla que c'eſt, vous auiez enuie de me la deſcharger. Ce-pendant vous me donnez bien à penſer que quand ie ſeray à la cour, i'auray auſsi ſouuent occaſion de iouer le perſonnage de Heraclite, que celuy de Democrite.

PHILAVSONE. Nous veci arriuez au logis de monſieur Philalethe, iuſtement en la fin de noſtre diſcours. Il ſera bien esbahi de nous voir enſemble.

CELTOPHILE. Et bien ioyeux toutesfois, ie m'en aſſeure.

PHILAVSONE. Nous aurons ceſt auantage de trouuer la porte toute ouuerte.

CELTOPHILE. Il me ſemble que c'eſt luy qui ſe pourmene en ſa cour au milieu de deux gentils-hommes.

PHILAVSONE. Vrayement vous l'auez fort bien recognu de ſi loing : c'eſt luymeſme. Mais à propos que nous parlions tantoſt des gentils-hommes bien godronnez, bien fraiſez, bien friſez, bien paſſefillonnez, ces deux qui ſont autour de luy ſont de ce

nombre. & ie vous aues bien dict que ie penſes que nous trouuerions chez luy aucuns de ces mignons. Ie les vous laiſſeray donc contempler, ſans faire ſemblant de rien.

CELTOPHILE. Mais auant que nous monſtrer, penſons à vne choſe, c'eſt comment nous pourrons iouir de monſieur Philalethe : c'eſt à dire, comment nous luy ferons quitter ceſte compagnie.

PHILAVSONE. Il ne feret iamais ce tour, il eſt trop ciuil et honneſte : mais ie ſçay bien vn autre expedient.

CELTOPHILE. Quel eſt-il ?

PHILAVSONE. C'eſt que vous lui preſentiez ce Virgile que vous auez en voſtre pochette, comme luy voulant demander ſon opinion touchant quelque paſſage. car iamais on ne vit diables mieux fuir à force d'eau beniſte (au moins s'il eſt vray ce que diſent les vendeurs d'eau beniſte) que vous verrez ces gentils-hommes fuir auſſi toſt qu'ils orront parler Latin : et puis s'en iront grommelans que nous ſommes des pedans. Car c'eſt auiourdhuy la couſtume de pluſieurs courtiſans (comme ie vous ay deſia aduerti) d'appeler pedans tous ceux qui ne ſont pas ignorans comme eux, & qui ſe meſlent de deuiſer de quelque chouſe qui concerne les lettres. Mais vn iour ie rendi bien le change à quelques-vns qui me donnoyent ce nom, leur reſpondant que i'aimes mieux eſtre pedant qu'aſne.

CELTOPHILE. Ils meritoyent ceſte reſponſe. Mais

eſcoutez : auant que nous monſtrer à monſieur Philalethe, ie vous ſomme de la promeſſe que vous m'auez faicte, de vous tenir à ſon opinion touchant noſtre diſpute, ſi le langage Italien eſt plus plaiſant & de meilleure grace que noſtre François. Ie vous prie auſsi qu'en luy parlant vous vous gardiez d'entremeſler force mots Italiens, ainſi qu'auez faict au commancement de nos deuis. Car vous vous en eſtes aſſez bien corrigé depuis : & n'ay occaſion de m'en pleindre. Et pour vous dire priuément, ſi c'euſt eſté vn autre, i'euſſe penſé qu'il n'euſt eu au ventre que ces mots la, pris de ce langage eſtranger, & que cela eſtoit cauſe qu'apres la premiere boutee, mes oreilles ne ſentoyent plus vn ſi peſant fardeau.

PHILAVSONE. Quant à ce que vous me ſommez de ma promeſſe, ie ſuis preſt de la tenir : quant à me garder d'entremeſler des mots Italiens en parlant à monſieur Philalethe, ie le feray le plus qu'il me ſera poſsible, & vous confeſſe bien que quand ie ſors d'auec les courtiſans, & que ſur le champ i'aborde quelcun, ie ſuis beaucoup plus dangereux (pour ceux qui craignent cela) en ma premiere boutee, que ie ne ſuis apres. Mais veci monſieur Philalethe qui nous vient au deuant.

PHILALETHE. Ha meſsieurs, vous ſoyez les bien-venus.

PHILAVSONE. Nous ſçauions bien que nous ne pouuions eſtre que les bien-venus.

PHILALETHE. Mais tant mieux le ferez vous qu'il-

y-a plus long temps que ie n'ay eu ce bien de vous y voir tous deux enſemble. Ie me doute que vous m'ayez dreſſé quelque partie.

CELTOPHILE. Ie vous diray la verité : en venant ici nous ſommes entrez en quelque diſpute de laquelle nous vous auons faict juge.

PHILALETHE. Si la matiere eſt haute, vous n'auez pas guere bien choiſi : mais pour le moins vn qui ſera tout ce qu'il pourra, pour vous mettre d'accord. Et à ce que ie voy, vous ne vous eſtes pas fort eſchauffez, l'appointement ſera aiſé à faire. Ie vous prieray ſeulement me donner le loiſir d'acheuer vn propos que i'auois commancé à ces deux gentilshommes : lequel acheué ie m'aſſeure qu'ils prendront congé, & ie reuiendray vous trouuer.

PHILAVSONE. Nous ſerions bien marris que noſtre venue incommodaſt vos bons propos. nous nous pourmenerons ici pendant que vous les acheuerez.

CELTOPHILE. Or-ſus, n'eſtes-vous pas d'aduis qu'incontinent que monſieur Philalethe nous reuiendra trouuer, nous luy propoſions la queſtion que nous auons reſeruee à ſa preſence, ou pluſtoſt à ſon iugement ?

PHILAVSONE. Ouy : mais ie m'aſſeure que vous auez choiſi un iuge qui vous condamnera.

CELTOPHILE. Puiſque vous auez ceſte opinion, il ne vous doit pas eſtre ſuſpect. mais ie ne penſe pas qu'il accorde que la langue Italienne doiue eſtre preferee à la Françoiſe.

PHILAVSONE. D'vne chouſe ie m'aſſeure, c'eſt que nous auons choiſi vn iuge competent. car ie croy qu'il n'y ait homme à cinquante lieues à la ronde qui entende mieux la langue Franceſe, tant pour eſtre ſa langue naturelle, que pour s'y eſtre exercé par diuers eſcrits : & l'Italienne, pourcequ'il a paſſé en Italie vne partie de ſa ieuneſſe : & depuis ne luy eſt pas aduenu comme à pluſieurs, d'en oublier quelque partie par diſcontinuation. Car au contraire, touſiours depuis ſon retour, il s'eſt entretenu en ceſte langue, tant pour la frequentation auec pluſieurs Italiens, comme auſsi par la lecture ordinaire.

CELTOPHILE. Vous n'adiouſtez pas vne choſe qui toutesfois luy peut grandement ſeruir à faire bon iugement de ce dont il s'agit : c'eſt qu'il a congnoiſſance d'autres langages, & nommément du Grec & du Latin. Or eſtant vne choſe hors de diſpute & de controuerſe, que le langage Grec eſt le plus parfaict de tous ceux qui ſont, & de tous ceux qui ont iamais eſté, il emporte beaucoup, pour aſſeoir bon iugement, de ſçauoir lequel de ces deux langages, le François & l'Italien approche plus de la perfection du Grec. Mais voyci monſieur Philalethe qui retourne deſia vers nous.

PHILALETHE. Pardonnez moy ſi ie vous ay faict attendre ſi long temps. Allons-nous mettre à noſtre aiſe : ſinon que vous aimiez mieux peripatetiſer.

CELTOPHILE. Quant à moy, ie vous confeſſeray la

dette : i'ay bon courage, mais les iambes me faillent : & pourtant ie trouue voſtre premiere opinion meilleure, qui eſt de s'aller aſſeoir.

PHILALETHE. Or-ſus meſsieurs, de quoy me voulez vous faire iuge? I'ay grand peur qu'il ne ſoit queſtion de quelque choſe, de laquelle au contraire ie me voudrois & deurois rapporter à vos iugements.

CELTOPHILE. Vous plaiſt-il, monſieur Philauſone, racomter à monſieur Philalethe noſtre diſpute, & dont elle eſt procedee? ou bien, voulez vous que ie luy en face le recit?

PHILAVSONE. Vous pouuez vous aſſeurer que luy & moy trouuerons fort bon le recit que vous en ferez.

CELTOPHILE. Voyci donc, monſieur Philalethe, comme il en va. Nous eſtans rencontrez hier monſieur Philauſone & moy, fuſmes d'accord de vous venir voir. or en deuiſant par le chemin, & parlant de la corruption qui eſt au langage François, & nommement au courtiſan, ie luy di que ce qui me deſplaiſoit entre autres choſes, voire ſur toutes choſes, c'eſtoit qu'on le farciſſoit ainſi de mots Italiens. Car ie voyois que luy meſme, en deuiſant auec moy, ne s'eſtoit pu garder d'entrelarder ſon parler de force mots de ce pays-la. Ladeſſus il me remonſtra que quand il voudroit il auroit grand'peine de s'en garder, pour s'y eſtre totalement accouſtumé à la cour : pourceque là tant plus le langage François eſt farci

de mots Italiens, tant meilleur il eſt iugé, & de meilleure grace. Or ne ſe contenta il pas de ceci, mais paſſa bien plus outre : voire iuſques à dire que ceſte maniere de farcir noſtre langage de mots Italiens ne luy ſemble pas de mauuaiſe grace, pourceque la langue Italienne eſt merueilleuſement belle à ſon gré. Et ſur cela luy eſchapa de dire vne choſe qui m'eſtonna fort : aſçauoir, qu'elle luy plaiſoit d'auantage, ſans comparaiſon, que la noſtre. Voyla nos propos en brief, & à la verité, ſi i'ay bonne memoire.

PHILAVSONE. Ie confeſſe qu'ils furent tels : mais quant à ce que vous auez opinion qu'il m'eſchapa de parler ainſi, cela ne vous accorderay-ie pas. car c'eſt vne choſe qui ne fut point dicte par moy legerement, ni à la volee, ains apres y auoir penſé ſouuentesfois.

PHILALETHE. Vrayement ie voy bien qu'il aduiendra ce que ie craignois : ſçauoir eſt, que ce ne fuſt choſe de laquelle par raiſon ie me deuſſe pluſtoſt rapporter à vos iugemens que vous au mien.

CELTOPHILE. Ie vous prie, monſieur, laiſſer non ſeulement ceſte excuſe, mais toutes les autres que vous pourriez amener pour nous eſconduire. Car ie ne penſe point que vous en puſsiez mettre vne ſeule qui ne deuſt eſtre receue par nous comme valable : veu la ſuffiſance que nous ſçauons eſtre en vous, ſpecialement en tout ce qui eſt requis pour decider noſtre different.

PHILALETHE. Au moins voudrois-ie bien auoir vn adioinct. Toutesfois à faute de ce, ie vous promets que i'examineray tant mieux la matiere, si vous auez tous deux la patience.

CELTOPHILE. Ie vous promets l'auoir bien de ma part.

PHILAVSONE. Ie ne vous en promets pas moins.

PHILALETHE. Pour entrer donc en matiere, ie commanceray par vn propos que vous, monsieur Philausone, confessez auoir tenu : sçauoir est, que tant plus le langage François estoit farci de mots Italiens, tant meilleur on le iugeoit, & de meilleur grace. Car ie desire sçauoir de vous qui sont ceux qui font ce iugement.

PHILAVSONE. I'ay dict que c'estet à la cour ou il estet iugé meilleur : ainsi vous pouuez bien penser que les iuges que i'entens, ne sont autre que courtisans. mais notez que ie parle de courtisans, qui ont du garbe, ou (si vous aimez mieux) qui sont garbez.

CELTOPHILE. Il vous plaira, monsieur Philausone, tout d'vn train donner ici la definition de ce que vous appeliez hier le langage courtisan. car vous auez eu assez long terme d'avis.

PHILAVSONE. Ie vous respondray tout d'vn train que c'est le langage que parlent ces courtisans garbez.

CELTOPHILE. Il faloit bien prendre si long terme, pour me payer puis d'vne telle monnoye : laquelle

il me faudra neceſſairement rechanger en quelque autre, ſi ie veux faire mon prouſit de voſtre payement. Car ie ne ſçaurois que faire de ceſte eſpece que vous appelez des courtiſans garbez.

PHILALETHE. Laiſſez moy continuer mon propos auec luy, monſieur Celtophile : puiſque vous & moy ſommes ſur la meſme queſtion.

CELTOPHILE. Ie ne voulois dire que ceci, en paſſant.

PHILALETHE. Reſpondez-moy donc monſieur Philauſone, (s'il vous plaiſt) ſi ces courtiſans garbez ſont François naturels.

PHILAVSONE. Qui en doute?

PHILALETHE. Ont-ils quelques lettres?

PHILAVSONE. Aucuns en ont, les autres non.

PHILALETHE. Premierement, quant à ceux qui n'ont point de lettres, pardonnez-moy ſi ie les recuſe tout à plat pour iuges. car tout-ainſi qu'il ne ſe faudret pas fier à vn malade du gouſt de quelque viande, auſsi ne ſe faut il pas rapporter au iugement de tels ignorans touchant la bonté ou beauté de noſtre langage.

PHILAVSONE. Mais encore qu'ils n'ayent point de lettres, ils ne laiſſent pas d'eſtre de bon entendement quant au reſte.

PHILALETHE. Cela peut bien eſtre. Mais ſi eſt-ce que l'ignorance des lettres, & nommément de la langue Latine, leur eſt vn tel empeſchement que ſeroit la maladie quant à iuger du gouſt d'vne

viande. Et pour le moins vous me confeſſerez touſiours qu'vn qui entend bien le Latin, a grand auantage quant à la congnoiſſance du François, ſur vn qui ne l'entend point : voire que celuy qui a auſsi la congnoiſſance du Grec, a auantage, pour le François, ſur celui qui n'entend que le Latin.

PHILAVSONE. Mais ſi on ne peut diſcerner le bon Francés d'auec le mauuais que par l'vſage, quel auantage pourra auoir celuy qui entend le Latin, voire qui a auſsi congnoiſſance du Grec?

PHILALETHE. Si l'vſage de la langue Françoiſe eſtoit pareil en tous lieux (ie di, entre ceux tant-ſeulement qui ſont eſtimez bien parler : car quant aux autres c'eſt vne choſe infinie) ce que vous dites auroit quelque apparence : mais veu qu'il-y-a de la controuerſe quant à l'vſage, il faut auoir recours aillieurs qu'à l'vſage. Car de dire que par l'vſage qui eſt en vn lieu on pourroit iuger de l'vſage d'vn autre lieu, ce ſeroit contre raiſon.

PHILAVSONE. Ouy bien ſi l'vſage d'vn lieu deuet auoir auſsi grande autorité que celuy d'vn autre : mais qui doute que celuy de la cour ne doiue auoir plus d'autorité ſans comparaiſon?

PHILALETHE. Mais au contraire, qui eſt celuy qui ne mette cela en doute? ou pluſtoſt, qui ne le vous nie tout à plat? i'enten s'il eſt du nombre de ceux qui ſçauent que c'eſt auiourdhuy d'vne cour de France. Car (laiſſant les autres choſes en quoy elle eſt differente de celle qui a eſté il y-a vint ou trente

ans) s'il n'y auoit non plus d'eſtrangers, & nommément d'Italiens, qu'au parauant, il ſembleroit que ſon autorité ne deuroit diminuer quant à l'vſage de la langue Françoiſe : mais vous ſçauez que pour quarante ou cinquante Italiens qu'on y voyoit autresfois, maintenant on y voit vne petite Italie. Or puiſqu'ainſi eſt, conſiderez quant à ceſt entrelardement de paroles Italiennes parmi les Françoiſes (car ie ne parleray que de ceſte nouueauté, en continuant noſtre propos, & reſeruant à vn autre temps les autres nouueaux mots) s'il eſt raiſonnable qu'on ſe tienne au iugement des courtiſans, quant à l'vſage dudict François ainſi entrelardé : & ſi ce n'eſt pas faire les meſmes, iuges & parties.

PHILAVSONE. Ie vous confeſſe qu'il-y-a beaucoup d'Italiens en la cour, mais il-y-a bien autant de Francés.

PHILALETHE. Au moins vous m'accordez deſia ce poinct, que les Italiens courtiſans ne doiuent auoir voix en chapitre quant à l'vſage du François : & par conſequent il ne vous demeure plus que la moitié de la cour, peu plus, peu moins. Or ie vous fay vne queſtion, ſi la moitié doit auoir autant d'autorité par droit & raiſon que la cour totale.

PHILAVSONE. Ie ne voudres pas ſouſtenir cela.

PHILALETHE. Encore n'eſt-ce pas tout. car il faut ſçauoir ſi ceſte moitié de la cour ne nous doit point eſtre ſuſpecte, comme ſe laiſſant gaigner par l'autre

moitié, qui eſt eſtrangere, & s'accommodant à elle quant au langage.

CELTOPHILE. A la verité nous auons grande raiſon de ne nous fier pas à elle, comme ſe laiſſant aiſément mener, non point par le nez (comme on dit ordinairement) mais par la langue : veu qu'outre le deſir que pluſieurs peuuent auoir de complaire à ces eſtrangers, les voyans en grand credit, ils ont ce naturel (autrement ne ſeroyent ils pas François) d'aimer fort la nouueauté. Et ne faut douter que s'il y auoit autant d'Eſpagnols en la cour qu'il-y-a d'Italiens, au lieu que noſtre François a des lardons Italiens, il auroit des lardons Eſpagnols : mais ſi nous aurions vn peu meilleur marché du lard d'Eſpagne que de celuy d'Italie, cela ne ſçay-ie pas.

PHILALETHE. Ie croy que monſieur Philauſone vous accordera aiſément tout ceci : & nommément quant à ce poinct, de tenir ceſte autre moitié pour ſuſpecte, ie ne doute point qu'il ne ſe vueille ioindre auec nous.

PHILAVSONE. Il-y-a bien quelque apparence en ce que vous dites : mais voulez-vous que toute ceſte moitié ſoit ſuſpecte?

PHILALETHE. Ie n'y veux pas aller tant à la rigueur : ie vous veux relaſcher vne moitié de ceſte moitié : ſi eſt-ce qu'il ne vous reſtera que la quarte part de la cour. Or maintenant ie vous fay une queſtion, quant à ceſte quarte partie, ſi vous ſçauez

bien que ceux qui entrelardent ainſi leur langage, ce ſont perſonnes qui ont quelque iugement en telle choſe : & ſi elles ne le font point pour complaire ni aux Italiens, ni à aucuns grands ſeigneurs François, ni aux princes : non pas meſmes au roy, ni à la roine. Encores y-a-il vn point qu'il faut ſçauoir : c'eſt, s'ils parlent vn tel langage à bon eſcient, non point rians en leur cueur, & ſe moquans de telle nouueauté à laquelle ils s'accommodent.

PHILAVSONE. Vous diſiez me vouloir faire vne queſtion : mais pour vne vous m'en faites trois tout-enſemble. vray eſt qu'en ces deux points que vous auez gardez pour les derniers, vous auez ſeparé deux chouſes que vous pouuiez bien mettre enſemble. Or ſi ie voules, le vous aures bien toſt faict telle reſponſe que font volontiers ceux qu'on interrogue touchant autruy, de ce dont il n'eſt pas vraiſemblable qu'ils ayent congnoiſſance : c'eſt que ie ne leur ay pas demandé : toutesfois pour vous faire vne reſponſe vn peu plus gratieuſe, ie vous diray qu'ils vſent d'vne partie de ces mots nouueaux en parlant à bon eſcient, & ſans ſe moquer, pourcequ'ils les trouuent beaux : quant à l'autre partie, il peut bien eſtre que ce ſoit plus pour s'accommoder au langage des grands, que non pas pour plaiſir qu'ils y prennent. Et quant à ce que vous demandez ſi ce ſont perſonnes qui ont quelque iugement en telle chouſe, ie vous reſpon auſsi qu'aucuns d'eux l'ont, autres non.

PHILAVSONE. Ie vous prie toutesfois de me la dire, aufsi bien que l'autre, fi vous defirez mettre mon efprit en repos. car ie ne feres qu'y penfer.

CELTOPHILE. Ie vous en prie pour luy, monfieur Philalethe, & pour moy aufsi. car ie ne ferois que fantafier apres cela.

PHILALETHE. Ie ne me veux pas faire tant prier : la chofe ne le vaut pas. L'vne de ces fautes que ie di eftre ordinaires à plufieurs courtifans, c'eft qu'ils payent toutes perfonnes d'vne mefme monnoye.

CELTOPHILE. Ie ne fçay pas comment vous entendez cela.

PHILAVSONE. Ni moy aufsi.

PHILALETHE. l'enten qu'ils ont vn mefme formulaire pour toutes perfonnes.

CELTOPHILE. Ie vous prie de parler encore plus clairement.

PHILALETHE. I'enten qu'ils tiennent vn mefme langage à toutes perfonnes, foit qu'ils les vueillent prier de quelque plaifir, foit qu'ils les vueillent remercier, foit qu'ils leur vueillent faire de belles promeffes : comme fi ils auoyent vn formulaire lequel ils fuyuiffent en telles chofes.

CELTOPHILE. Pour le moins me fouuient-il bien que de mon temps ils n'auoyent qu'vne forte d'eau benifte pour toutes perfonnes : ie ne fçay pas fi maintenant ils en ont deux fortes.

PHILAVSONE. Monfieur Philalethe veut dire que plufieurs courtifans en ces trois chofes qu'il a

gage faudra il parler à la fin pour vous contenter? au moins ne pouuez vous dire qu'il y ait rien en ceſte façon de parler que de noſtre creu.

PHILALETHE. Voulez-vous dire que ce qui eſt creu depuis enuiron vint-cinq ans au cerueau d'vn certain ſecretaire de la cour (du nombre de ceux qu'on appelle ſecretaires d'eſtat) ſoit du creu de la France, en parlant en general?

PHILAVSONE. Comment entendez vous cela?

PHILALETHE. C'eſt que ceſte façon de parler, *Employer le uerd & le ſec*, commança à eſtre en credit entre quelques ſeigneurs de la cour, pour auoir eſté miſe en vn certain edict, depuis quelques annees. Vray eſt que depuis ce temps-la elle a commancé à trotter par la bouche des menus courtiſans auſsi bien que des gros.

PHILAVSONE. Ie vous confeſſe bien bien qu'elle eſt auiourdhuy beaucoup plus vſitee qu'elle n'eſtet : mais ſi eſt-ce que ie penſe qu'elle ſoit bien ancienne.

PHILALETHE. Ie pren le cas qu'il ſoit ainſi : pour le moins de deux fautes qui ſont ordinaires à pluſieurs courtiſans vous en auez faict maintenant vne, ſoubs corection.

PHILAVSONE. Ie vous prie me dire quelles ſont ces deux ſortes de fautes, pour voir ſi ie pourray m'apperceuoir en quoy vous entendez que i'aye failli.

PHILALETHE. Il-y-en a vne dont maintenant il ne vient pas à propos de parler.

PHILAVSONE. Ie vous prie toutesfois de me la dire, aufsi bien que l'autre, fi vous defirez mettre mon efprit en repos. car ie ne feres qu'y penfer.

CELTOPHILE. Ie vous en prie pour luy, monfieur Philalethe, & pour moy aufsi. car ie ne ferois que fantafier apres cela.

PHILALETHE. Ie ne me veux pas faire tant prier : la chofe ne le vaut pas. L'vne de ces fautes que ie di eftre ordinaires à plufieurs courtifans, c'eft qu'ils payent toutes perfonnes d'vne mefme monnoye.

CELTOPHILE. Ie ne fçay pas comment vous entendez cela.

PHILAVSONE. Ni moy aufsi.

PHILALETHE. I'enten qu'ils ont vn mefme formulaire pour toutes perfonnes.

CELTOPHILE. Ie vous prie de parler encore plus clairement.

PHILALETHE. I'enten qu'ils tiennent vn mefme langage à toutes perfonnes, foit qu'ils les vueillent prier de quelque plaifir, foit qu'ils les vueillent remercier, foit qu'ils leur vueillent faire de belles promeffes : comme fi ils auoyent vn formulaire lequel ils fuyuiffent en telles chofes.

CELTOPHILE. Pour le moins me fouuient-il bien que de mon temps ils n'auoyent qu'vne forte d'eau benifte pour toutes perfonnes : ie ne fçay pas fi maintenant ils en ont deux fortes.

PHILAVSONE. Monfieur Philalethe veut dire que plufieurs courtifans en ces trois choufes qu'il a

dictes ne ſçauent chanter qu'vne meſme chanſon.

PHILALETHE. C'eſt bien cela que ie veux dire. Or quant à l'autre faute, elle eſt cauſe qu'on trouue leur langage encore plus affecté ou affetté qu'on ne le trouueroit. car ceſte faute eſt en ce qu'ils vſent à tous propos de certains mots & certaines façons de parler, ſans regarder le lieu qui leur eſt conuenable.

CELTOPHILE. Comment pourroyent ils congnoiſtre ou eſt leur vraye place, quand ils ne les entendent pas?

PHILAVSONE. Ah, vous faites tort aux courtiſans.

PHILALETHE. Il-y-a bien d'auantage : c'eſt, que i'eſtime pouuoir dire des courtiſans, quant à pluſieurs mots & façons de parler dont ils vſent, qu'ils parlent comme perroquets en cage.

PHILAVSONE. Ie vous confeſſe bien que parmi la grande brigade des courtiſans, ſe trouueront aucuns qui parlent comme perroquets en cage : mais il n'y auret ordre de dire ni penſer cela du general.

PHILALETHE. Auſsi n'ay ie garde. penſez vous que ie ne ſçache pas qu'il-y-a des courtiſans de bon eſprit & bon iugement? qui ont beaucoup de bonnes parties? & meſmement qui n'ont pas ſeulement gouſté les bonnes lettres, mais s'en ſont tresbien repus? Or ie reſpondray touſiours pour ceux-ci, qu'il ne leur aduient guere de faire la faute dont nous auons parlé. Auiſez toutesfois quant à vous, que vous n'ayez tellement parlé touchant l'exception qu'il faut faire, que ne puiſsiez pas eſtre compris en icelle.

PHILAVSONE. Comment?

PHILALETHE. C'eſt (pour le vous dire plus clairement) qu'en parlant de ceux qui ne font pas ceſte faute dont nous auons tenu propos, vous l'ayez faicte.

PHILAVSONE. Moy, que i'euſſe faict vne faute en telle chouſe! ay-ie dict quelque mot qui puiſſe tomber en telle reprehenſion?

CELTOPHILE. Ouy, monſieur Philauſone. penſez vn peu à voſtre conſcience : vous trouuerez qu'un certain mot vous eſt eſchappé, du nombre de ceux que nous ne voulons point auouer.

PHILALETHE. Voyla que c'eſt de s'accouſtumer à ce langage de la cour. vous auez eu peine de vous y accouſtumer (car i'ay veu le temps que vous n'vſiez aucunement des nouueaux termes courtiſans) & encores aurez vous beaucoup plus de peine à vous en deſaccouſtumer, ſi vous le voulez faire.

PHILAVSONE. Ie penſe & repenſe à ce que i'ay dict, mais ie ne me puis auiſer d'aucun mot, qui puiſſe eſtre mis au nombre de ceux dont il eſt queſtion.

CELTOPHILE. Ie vous en feray donc ſouuenir. c'eſt quand vous auez dict, *la grande brigade des courtiſans*.

PHILAVSONE. Vrayement vous auez raiſon : i'ay merité d'eſtre cenſuré d'auoir dict cela deuant vous : mais en la cour cela ſeret le meilleur & le plus beau langage du monde.

PHILALETHE. Or parlons vn peu par eſcot, puiſque vous ne confeſſez point auoir failli qu'en ce que vous auez vſé de ce mot en parlant à nous : voulez vous dire que cela ſoit bien parler, & que vous ayez donné vne place conuenable à ce mot Italien, ou pluſtoſt, à ce mot italianizé?

PHILAVSONE. I'ay grand' peur qu'il me faille confeſſer que non, quand ie penſe bien à l'vſage qu'a le mot *Brigata* en ſon pays. Et ie ſeray quaſi contraint de dire, quant à ce qu'il me faut accommoder à l'vſage de la cour, ce qui a eſté dict tantoſt qu'il faut braire auec les aſnes, auſsi bien que hurler auec les loups.

CELTOPHILE. Ie n'euſſe pas penſé que monſieur Philauſone euſt voulu ſe rendre ſi toſt quant à ce mot *Brigade*, & confeſſer qu'il ne l'auoit pas mis en vne place qui luy eſtoit conuenable. car il s'eſt opiniaſtré contre moy pour des autres, ou il y auoit bien plus grande apparence de faire ceſte confeſsion. Mais ie voy bien que c'eſt : il ſe rend plus volontiers à vous qu'à moy.

PHILALETHE. Ie penſe qu'il ne ſe veut rendre ni à vous ni à moy, mais à la raiſon ſeulement. Comme auſsi (pour vous dire en peu de paroles ce qui en eſt, & faire vne concluſion de ce propos) il faut que la raiſon domine, & en conferant le langage des vns auec celuy des autres, il s'en faut rapporter à elle : tellement que ſi en quelque choſe la raiſon ſe trouuoit eſtre du coſté des crocheteurs, voire des ber-

gers, quant au langage, & non pas du coſté des courtiſans, il faudroit qu'ils paſſaſſent condemnation, quelques grands qu'ils fuſſent.

PHILAVSONE. Pluſieurs courtiſans ne vous confeſſeroyent iamais que cela puſt aduenir, que la raiſon ſe trouuaſt du coſté des crocheteurs, ou des bergers, pluſtoſt que du leur : & aucuns vous diroyent bien pis, qu'ils n'ont que faire auec elle.

PHILALETHE. Les courtiſans qui parleroyent ainſi, parleroyent mieux qu'ils ne penſeroyent, & diroyent la verité. Car ie ſçay bien que pluſieurs d'eux n'ont que faire ni que ſouder auec ceſte madame qui s'appelle La raiſon. Or ſi eux ne ſe ſoucient guere d'elle, encores elle ſe ſoucie moins d'eux. voyla pourquoy il ne ſe faut esbahir ſi entr'eux (quant à la plus grand' part) tout eſt deſraiſonnable. Mais pour ne parler maintenant que de leur langage, ie vous prie, pour la bonne affection que ie vous porte, de ne vouloir point vous y accommoder tant, que vous en ſoyez incommodé toute voſtre vie.

PHILAVSONE. Comment incommodé?

PHILALETHE. C'eſt, que vous ne reteniez des mots & des façons de parler, dont, eſtant hors de la cour, vous deſiriez vous deſaccouſtumer : & que ne le puiſsiez faire, & par conſequent ſoyez en danger d'eſtre veſperisé en pluſieurs bonnes compagnies.

PHILAVSONE. Pour dire la verité, ie crain qu'il ſoit deſia vn peu bien tard. car ie n'ay bougé de la cour depuis que ie ſuis retourné du pays d'Itale. Mais

il-y-a bien aufsi quelque autre chouse, dont ie me defaccoumeres encores plus malaifément.

PHILALETHE. Et quoy?

PHILAVSONE. La pronontiation. comme quant à ce mot Affection, dont vous venez d'vfer, eftant à la cour i'euffe prononcé *Affettion :* car la plus grand' part des courtifans prononce ainfi, *Affettion*, & *Affettionné*.

PHILALETHE. I'enten bien, c'eft la pronontiation Italienne qui eft en vogue. Or dite moy la verité, ne prononcez vous pas aufsi *Aleffandre* à l'Italienne, pour Alexandre?

PHILAVSONE. Vrayement i'oy plufieurs qui prononcent ainfi ce mot à la façon d'Italie : mais quant à moy i'en fay encore quelque confcience. car i'ay honte de mignarder ainfi le nom d'vn fi magnanime & fi vaillant roy.

PHILALETHE. Ce n'eft pas feulement le mignarder, mais c'eft le corrompre & deprauer, quant à fon origine.

CELTOPHILE. A propos d'*Affettion* pour Affection, comment font ces mefsieurs les courtifans, quand il leur faut prononcer *Affecté?* car maugré qu'ils en ayent, il faut, quand ils viennent à ce mot, qu'ils le prononcent ainfi, *Affecté*, non pas *Affetté*. d'autant que noftre langue (comme vous fçauez) met difference entre Affecté & Affetté : encore que ce mot foit pris de ceftuy-la.

PHILAVSONE. Et combien y-en a-il (à voftre auis)

Quant à *Francois*, *Anglois*, *Eſcocois*, *Milanois* il-y-a long temps que pluſieurs d'eux ont confeſſé n'auoir pas la langue bien faicte pour les prononcer : & pourtant suyuans leur langage naturel, qui dit *Franceſé*, *Ingleſé*, *Scoceſé*, *Milaneſé*, ont eſté fort ioyeux d'eſtre quittes pour dire pareillement en parlant le noſtre, *Frances*, *Angles*, *Eſcoces*, *Milanes* : & pareillement es feminins, *Franceſe*, *Angleſe*, *Eſcoceſe*, *Milaneſe*. Et ie ſçay bien qu'entre vous courtiſans trouuez tous ces mots de trop meilleure grace, pource qu'ils ſont plus mignards, & qu'il ne faut pas que les dames ouurent tant la bouche : comme auſsi elles en ſont quelque conſcience, ou pour le moins en font le ſemblant. Tant-y-a que par ſucceſſion de temps, ſi on vous veut croire & à vos compagnons, les François deuiendront totalement Francés. I'enten que la memoire s'abolira entr' eux de la belle prononiation de ce beau nom-la, lequel ils prennent du nom de leur pays : & s'accouſtumeront tellement à ceſte prononiation baſtarde, qu'ils ne le pourront prononcer comme il appartient : non plus que Demoſthene pouuoit prononcer le nom de la ſcience dont il faiſoit profeſsion : combien qu'à la fin, il en vint à bout. Or, pour faire tout pareil, ils vſent de meſmes changemens es mots ſemblables : comme en Courtois. car ils en ont faict *Courtés* : de ſorte qu'ils n'ont pas eſpargné le prouerbe ancien meſmement, Qui fit François, il fit courtois : mais luy ont faict paſſer le pas, changeans ces mots-la en

vous prononcez Affettion, & Accetter : item Aleſſandre & Vne maſsime. voire n'auroit pas tort celuy qui pour l'eſgard d'vne telle imitation vous appelleroit (en vſant des mots d'Horace) *imitatores, ſeruum pecus*.

PHILAVSONE. Ie m'esbahi de ce que vous dites, qu'ils ne prononcent pas ainſi tout expreſſément, mais pourceque leur langue a pris ceſte mauuaiſe couſtume au pays. Car ie ne trouue point qu'il y ait aucune difficulté en la pronontiation de ces lettres : & n'en prend pas comme de la diphthongue OY, quand on dit Moy ou Foy. car quant à ces mots & autres ſemblables, ie ne m'esbahi point ſi les Italiens & autres eſtrangers ſont bien empeſchez à les prononcer, d'autant que ceſte diphthongue nous eſt quaſi peculiere : mais il s'en faut bien que la difficulté ſoit telle en la pronontiation des autres, dont nous venons de parler.

CELTOPHILE. Ie vous confeſſe que la difficulté eſt beaucoup plus grande ici que là : mais ils ne laiſſent pas pourtant d'eſtre empeſchez là, encore qu'ils ne le ſoyent pas tant.

PHILALETHE. Dite moy, ie vous prie, monſieur Philauſone (car ie me doy adreſſer à vous touchant ceci, non pas à monſieur Celtophile) ne vous ſouuenez-vous point, à propos de ceſte diphthongue, de ceux du meſme pays, qui prononcent *Madamiſelle*, pour euiter ce mauuais paſſage qu'il leur faudroit paſſer en la pronontiation de Madamoiſelle ?

Quant à *Francois*, *Anglois*, *Eſcocois*, *Milanois* il-y-a long temps que pluſieurs d'eux ont confeſſé n'auoir pas la langue bien faicte pour les prononcer : & pourtant suyuans leur langage naturel, qui dit *Franceſé*, *Ingleſé*, *Scoceſé*, *Milaneſé*, ont eſté fort ioyeux d'eſtre quittes pour dire pareillement en parlant le noſtre, *Frances*, *Angles*, *Eſcoces*, *Milanes* : & pareillement es feminins, *Franceſe*, *Angleſe*, *Eſcoceſe*, *Milaneſe*. Et ie ſçay bien qu'entre vous courtiſans trouuez tous ces mots de trop meilleure grace, pource qu'ils ſont plus mignards, & qu'il ne faut pas que les dames ouurent tant la bouche : comme auſsi elles en ſont quelque conſcience, ou pour le moins en font le ſemblant. Tant-y-a que par ſucceſſion de temps, ſi on vous veut croire & à vos compagnons, les François deuiendront totalement Francés. I'enten que la memoire s'abolira entr' eux de la belle prononciation de ce beau nom-la, lequel ils prennent du nom de leur pays : & s'accouſtumeront tellement à ceſte prononciation baſtarde, qu'ils ne le pourront prononcer comme il appartient : non plus que Demoſthene pouuoit prononcer le nom de la ſcience dont il faiſoit profeſsion : combien qu'à la fin, il en vint à bout. Or, pour faire tout pareil, ils vſent de meſmes changemens es mots ſemblables : comme en Courtois. car ils en ont faict *Courtés* : de ſorte qu'ils n'ont pas eſpargné le prouerbe ancien meſmement, Qui fit François, il fit courtois : mais luy ont faict paſſer le pas, changeans ces mots-la en

ceux-ci, *Qui fit Francés, il fit courtés.* Meſmement en pluſieurs ſortes de mots ils en font autant. car ils diſent (comme vous ſçauez) *I'allés, ie uenés : Ie faisés, ie disés :* pareillement *Ie ferés, ie dirés.* & font le meſme changement tant es autres endroits ſemblables, qu'en autres lieux ou ſe rencontre ceſte poure diphthongue : la banniſſans par ce moyen (entant qu'en eux eſt) de tout le reſort & de toute l'eſtendue du langage François. Car ie parle maintenant de ceux, qui, pour faire tout pareil, la dechaſſent de tous autres mots auſsi bien que de Francés : ſinon qu'il aduienne que par meſgarde ils la laiſſent paſſer en quelques-vns.

CELTOPHILE. Diſent-ils auſsi *Vn harnes*, pour Vn harnois?

PHILALETHE. Pourquoy penſez-vous qu'ils auroyent faict grace à ce mot?

CELTOPHILE. Pource que ceſte pronontiation ſemble faire grand deshonneur aux armes : & que celles que portent les hommes, doiuent retenir ceſte pronontiation virile *Harnois :* alors que les femmes auſsi s'armeront, il ſera temps de la changer en ceſte feminine, *Harnés.*

PHILAVSONE. Vous nous en voulez comter. Auiſez bien qu'on ne vous puiſſe alleguer quelque raiſon pertinente, pour laquelle on a changé ceſte pronontiation tant en ce mot qu'es autres.

PHILALETHE. Ie defie tous les courtiſans qu'on me pourroit mettre en teſte, quant à maintenir ceſte

pronontiation : ſinon qu'ils penſent me pouuoir tellement esblouir les yeux de l'entendement, que d'vn vice i'en face vne vertu.

PHILAVSONE. Comment entendez-vous cela ?

PHILALETHE. I'enten, Sinon qu'ils penſent me faire croire que la pronuntiation mignarde et effeminee, voire du tout feminine, doiue eſtre preferee à celle qui eſt robuſte & virile.

PHILAVSONE. Ie ne vous nie pas qu'entre les courtiſans ſe trouueront peu qui ſçachent rendre aucune raiſon de leur langage, voire qui prennent plaiſir à l'ouir rendre par vn autre (car ils obſeruent quaſi tous ceſte maxime, de ne ſe formaliſer aucunement touchant le langage, & ne ſe ſoucier que d'amaſſer quelques termes nouueaux, deſquels ou bien ou mal eſcorchez ils puiſſent faire la piaffe. Mais il-y-a grande difference de dire que le nombre de tels courtiſans ſoit fort petit : & de dire qu'il ne ſe trouue pas vn qui ſoit tel.

PHILALETHE. Ie n'ay garde de vous nier (ſuyuant auſsi ce que ie vous ay confeſſé parcideuant) qu'entre les courtiſans on n'en trouue quelque peu qui ont bon ſens & entendement, voire & outre cela ſont pourveus particulierement de tout ce qui eſt requis pour faire bien iuger du bon & du mauuais langage. & ſçay bien que ce ſont ceux-la qu'on choiſiroit pour me faire teſte. Et quant aux autres qui ne veulent ouir raiſon ne demie (comme auſsi pluſieurs n'ont pas le cerueau capable d'icelle) &

diſent qu'ils ne ſe ſoucient pas s'ils parlent bien ou mal, pourueu qu'ils parlent comme les autres auſquels ils ont à faire, & qu'ils ſoyent entendus par eux : i'ay ma reſponſe toute preſte, Qu'autant en peuuent dire les gros ruſtaux & les piquebeufs de leur langage, tel qu'il eſt : voire les gueux de leur iergon. car les vns parlent ainſi que les autres, tellement qu'ils s'entendent fort bien. Et s'il eſt queſtion de faire comparaiſon de deux langages eſcorchez, on trouuera que les eſcorchemens des gueux ſont honneſtes au pris des autres. car ceux qui eſcorchent les mots Italiens, eſcorchent vn langage qui eſt deſia eſcorché en partie du Latin, en partie d'autres langages : mais le langage des gueux (s'il eſt tel qu'on dit) ſe trouuera eſtre de la race d'vn trefnoble langage, & qui ne paſſa iamais par telle eſcorcherie, aſçauoir du Grec : & qu'ils l'eſcorchent d'vne plus gentile façon qu'on n'eſcorche auiourdhuy l'Italien.

PHILAVSONE. Laiſſons ces courtiſans dont vous auez parlé en ſecond lieu : & retournons à ceux auſquels vous attribuez quelque ſuffiſance. Penſez vous point qu'ils vous puiſſent trouuer quelque moyen de défendre leur *Francés?*

PHILALETHE. Nenni : non plus que de defendre *I'allion, Ie uenion.*

PHILAVSONE. Il-y-a grande difference entre ces deux fautes. car quant à I'allion, Ie venion, vouloir ſouſtenir vne telle faute, ce ſeret commettre vne

grande faute : mais quant à Francés, il ſemble que ce ſoit vne faute qui ait bonne grace.

PHILALETHE. Mais aux oreilles de quelles perſonnes pouuez vous dire qu'elle ait bonne grace, ſinon qu'à celles des courtiſans, & de ceux qui ſont de leur ferment? Et puis n'eſt-ce pas contre nature, de dire qu'vne faute ait bonne grace? ſinon qu'on die quandetquand qu'il y a quelque vice qui tient de la vertu. D'auantage, pourquoy direz vous ceſte faute auoir bonne grace, pluſtoſt qu'vne autre? Il faudroit que celuy que voudriez vous confeſſer cela, vous confeſſaſt pareillement que la pronontiation mignarde & effeminee a meilleure grace que celle qui n'a rien de feminin. Mais quand quelques effeminez auroyent donné ceſte ſentence (comme il eſt certain qu'autres ne la donneroyent) i'en appellerois pardeuant ceux deſquels la faculté iudicatiue (ſi ainſi faut parler) n'a point eſté intereſſee par ceſt air de la cour, qui eſt ainſi ſubtil & penetrant : mais ſont demeurez *in puris naturalibus*, quant à icelle. Car de ſe rapporter au iugement de tels courtiſans touchant ceſte choſe, il n'y a non plus de raiſon que de ſe fier à vn malade touchant le gouſt des viandes : & de dire que deſormais il faut croire què le miel n'eſt pas doux, ains amer, pourceque ceux qui ont la maladie que les Grecs appellent Ictere le trouuent amer.

PHILAVSONE. Vous faites bien tout ce que vous pouuez, pour abbatre le credit & autorité de noſtre poure courtiſan *Francés* : mais donnez vous garde

qu'il n'ait tel fondement & appuy, que vous n'en puiſsiez venir à bout.

PHILALETHE. Ie voy bien que c'eſt : vous ſçauez, ou pour le moins penſez ſçauoir quelque ſecret, que vous ne me voulez pas deſcouurir.

PHILAVSONE. Ie ſçay vrayement vn ſecret pour la defenſe de Francés, contre tous ceux qui l'oſent aſſaillir : lequel ie ne vous deſcouurires, ſi vous n'eſtiez bien des amis. C'eſt, que le vieil langage le prend en ſa garde & protection.

CELTOPHILE. Comment? faloit-il garder ceſte allegation pour la bonne bouche? N'auez vous iamais ouy dire, qu'il ne faloit pas vendre ſes coquilles à ceux qui reuenoyent du mont ſainct Michel? on ne m'apprendra pas quel eſtoit le langage des anciens : mais ce ſeroit de moy qu'il faudroit l'apprendre. Ie vous confeſſe bien qu'ils n'vſoyent pas de ceſte diphthongue en quelques mots ou nous en vſons (diſans meſmement *Eſtelle*, du Latin Stella, non pas Eſtoile) mais toutesfois ie vous nie premierement que Francés ſoit pris de leur langage. car quand bien on le pourroit monſtrer en quelque liure ancien, dont l'auteur ſeroit en quelque eſtime, ni vn ni deux n'auroyent pas plus d'autorité qu'vn grand nombre d'autres parlans autrement. Or deſia vous puis-ie aſſeurer que le Romman de la rose a dict François, & non Francés, en vn paſſage ou il-y-a, *Et uſeriez uoſtre François* (au lieu de ce qu'on dit maintenant, Vous y perdriez voſtre Latin)

ſi court ils entremeſleroyent tant de mots eſcorchez de l'Italien.

PHILAVSONE. Encore d'auantage.

CELTOPHILE. Et diroyent-ils non ſeulement Francés, mais le reſte de meſme, *Diret*, *Sembleret?* Diroyent ils auſsi *Souſtiendret*, *Trouueret*, *Seret* & vne infinité d'autres ſemblables, dont vous m'auez rompu les oreilles tant ce matin que hier? Et principalement ay ſouuenance d'vn propos ou vous me donnaſtes de trois tout à la fois. car vous me diſtes, *La cornette monſtret l'endret ou eſtet le chef de l'armee.* Ie vous demande donc ſi ces courtiſans parleroyent ainſi en tous ces endroits.

PHILAVSONE. Ouy, ceux qui parleroyent le mieux. I'enten, mieux courtiſanement.

CELTOPHILE. Voyla vne gentile interpretation. Or quant à ceſte accommodation d'oreilles, dont vous auez parlé naguere, comment ſe fait elle? y-a-il maintenant en la cour des accommodateurs d'oreilles? car de mon temps il n'en eſtoit aucune mention. Ou bien, ceſte accommodation d'oreilles ſe fait elle point par le moyen de quelques pendans qu'on y attache?

PHILAVSONE. Ie congnoy bien par ceſte queſtion ioyeuſe, que vous n'eſtes pas entré en cholere : de quoy ie vous ſçay bon gré. Mais à propos de pendans d'oreilles, voulez vous que ie vous face rire d'vn vſage de ce mot Pendans, lequel eſt inuenté nouuellement?

CELTOPHILE. Me demander ſi ie veux que vous me faciez rire, c'eſt demander à vn malade s'il veut ſanté.

PHILAVSONE. On appelle auiourdhuy à la cour *Pendans d'oreilles*, ceux qui à toutes heures ſoufflent aux oreilles des grands : pource qu'ils ſont touſiours comme pendus à leurs oreilles.

CELTOPHILE. Ie trouue ceſte metaphore de bonne grace. mais eſt-elle fort vſitee ?

PHILAVSONE. Elle n'eſt encores en vſage qu'entre quelques courtiſans, qui aiment à garber vn peu leur langage : & notez qu'ils en vſent le plus ſouuent, en parlant de perſonnes qui par leurs soufflemens, leſquels ne ſont pas ſans faux rapports, taſchent de bien accommoder leurs beſongnes, (à propos d'accommodation) en deſaccommodant celles d'autruy.

CELTOPHILE. De quelques ſoufflemens qu'ils vueillent parler, tant y-a que ceſte metaphore eſt de bonne grace, comme i'ay dict : & toutes les fois que ie m'en ſouuiendray, ce ne ſera pas ſans auoir souuenance de celuy qui me l'a appriſe.

PHILALETHE. Mais voulons-nous pas vuider la diſpute ſur laquelle nous eſtions, contre monſieur Philauſone, touchant la pronontiation Italienne ?

CELTOPHILE. Il ne tiendra pas à moy.

PHILAVSONE. Ni à moy auſsi : encore que vous ſoyez deux contre vn. qui eſt vne chouſe dont Her-

cules meſmement auet crainte, ainſi que teſmoigne l'ancien prouerbe.

PHILALETHE. Afin que vous n'ayez occaſion de faire ceſte plainte, i'en laiſſeray faire à vous deux.

CELTOPHILE. Nous ſommes entrez en ceſte diſpute (ſi i'ay bonne memoire) par vn propos que i'ay tenu à monſieur Philauſone, diſant que luy & ſes compagnons courtiſans faiſoyent vertu d'vn vice eſtranger, tant en la pronontiation de quelques aùtres mots, comme de ces mots *Affettion*, & *Accettation* pour Affection, & Acceptation. Car ie vous ay dict que les Italiens ne prononçoyent pas ainſi expressément, pour rendre le ſon des mots vn peu plus doux : mais que cela leur vient d'vn vice qui eſt naturel à leur langue. A quoy auez reſpondu que vous eſtiez eſbahi de ce que ie diſois : veu que vous ne trouuez point qu'il y ait aucune difficulté à prononcer ces lettres : & qu'il n'en eſt pas comme de noſtre diphthongue OY : à la pronontiation de laquelle vous confeſſez bien qu'ils ſe trouuoyent fort empeſchez. N'en eſtions-nous pas demeurez là, quand nous ſommes venus, à propos de ceſte diphthongue, à faire le proces à ceux qui diſent Frances pour François ?

PHILAVSONE. Ouy.

CELTOPHILE. Voyci donc que ie reſpon à voſtre esbahiſſement : c'eſt que vous ne deuez eſtre eſmerueillé ſi les mots ſuſdicts, ou il-y-a CT, & PT, ſont difficiles à leur langue, & luy donnent trop de

peine à prononcer : veu qu'il y en a de plus aiſez, deſquels toutesfois elle ne peut venir à bout. Et qu'ainſi ſoit, prenez garde comme pluſieurs accoustrent ce poure mot *Plaiſir* : vous trouuerez qu'ils le font deuenir *Piaſir*. & toutesfois ils ne nous ſçauroyent faire à croire que la pronontiation de ceſte lettre L ſoit difficile en ce mot Plaiſir. Duquel quand ils ont faict *Piaſir*, ie vous laiſſe penſer quel mot c'eſt. car on ne peut dire que ce ſoit vn mot Italien, ni auſsi vn mot vrayement François. Si toutesfois nous voulions nous pleindre d'eux, ils pourroyent reſpondre (encore que ceſte reſponſe ne ſoit guere ſatisfactoire) qu'ils n'ont pas faict pis à noſtre mot François, & à quelques autres ou ceſte lettre L s'eſt rencontree, qu'ils ont faict à pluſieurs Latins : eſquels auſsi nous ne trouuons aucune difficulté. Car y-a-il mots qui nous ſemblent plus faciles à prononcer que *Flamma*, *Plaga*, *Pluma?* & toutesfois leur langue y trouue telle difficulté, qu'elle eſt contrainte de les corrompre, & dire *Fiamma*, *Piaga*, *Piuma*. mais nous qui manions nos langues ainſi que nous voulons, ne trouuons aucune difficulté à dire *Flamme*, *Playe*, *Plume*, (auquel principalement iouans le meſme tour qu'ils iouent à *Plaisir*, diſent *Piume*) Auſsi pour Flumen nous diſons *Flume*, eux *Fiumé* : pour *Plumbum*, nous diſons Plomb, eux *Piombo* : pour *Plus*, nous diſons auſsi Plus, eux *Piu* : pour *Pluuia* nous diſons Pluye, eux (vſans encore d'vne autre ſorte de changement) *Pioggia*. Et ce change-

ment de L en I, se void en vn fort grand, voire presque infini nombre d'autres mots, qui ont leur source du Latin. Et mesmes ils font encore pis en quelques-vns, les corrompans doublement comme quand au lieu de Blasme ils disent *Biasimo*. car non seulement ils changent la lettre L (qui est au mot Grec, dont nous l'auons pris, & eux de nous) mais aussi ils adiouftent cest I entre S & M : pourceque sans cela leur langue trouueroit ici quelque autre empeschement. Car vous sçauez que Boccace nommément à dict *Biasimo*, & *Biasimar*, & *Biasimeuole*, non pas *Biasmo*, & *Biasmar*, & *Biasmeuole*. Quant aussi à quelques mots Latins, esquels ils ont voulu nous ensuyure (c'est à dire, les desguiser ainsi que nous, ou à peu pres) au lieu que nous y doublons ceste mesme lettre, asçauoir L, ils y mettent GL : comme quand pour muraille, que nous auons faict du Latin Murus, ils disent *Muraglia*. Toutesfois les mieux parlans disent plustost *Muro*, comme ie pense : mais comme nous auons Mur & Muraille, aussi ont ils voulu auoir *Muro* & *Muraglia*. Le mesme ont ils faict en autres mots de semblable prononciation, qu'ils ont pareillement pris de nous : combien qu'il n'y ait point d'apparence que nous les ayons des Latins : comme en ce mot *Trauail*. car de cestuy-ci ils ont faict *Trauaglio*, comme *Tagliare* de *Tailler*.

PHILAVSONE. Ie voy bien qu'en la fin vous aurez gangné la partie.

CELTOPHILE. Quant à ce changement qui est en

Muraglia, il me ſouuient que quelques François auſsi (i'enten de ceux qui ſont es confins de la France) au lieu d'eſcrire *Muraille*, font vne ſorte de changement, eſcriuans *Muralhe*. Et à ce meſme propos, i'ay memoire d'auoir veu eſcrire à quelques Dauphinois non pas *Fille*, mais *Filhe* : & *Bailher* non pas *Bailler*. ce qui me faiſoit penſer qu'ils ſe trouuoyent empeſchez auſsi à la prononciation.

PHILAVSONE. Ie n'y ay iamais pris garde : mais ceſt aduertiſſement fera que ie les guetteray au paſſage.

CELTOPHILE. Tout d'vn train prenez garde à quelques-vns d'entr'eux, qui prononcent R, pour L, en la fin des mots.

PHILAVSONE. Ie n'y faudray pas.

CELTOPHILE. Mais il faut conſiderer qu'il n'y a nation qui n'ait ſon vice : autrement entre ceux qui ſont eſloignez du cueur de la France, les Dauphinois ne ſont pas des plus mal parlans. Or s'ils ſe trouuent empeſchez à prononcer ces deux LL en tels endroits, ce ſeroit bien la pitié quand il leur faudroit prononcer deux LL tout au commancement de quelques mots Eſpagnols : comme en ceſtuy-ci, *llamar*.

PHILALETHE. Pour vous remener de France & d'Eſpagne en Italie en bien peu de temps, auez vous pas pris garde à quelques mots d'ou les Italiens ont chaſſé la lettre X, auſsi bien que de ces deux dont il a eſté parlé cideuant ?

PHILAVSONE. Il me faudroit pluſtoſt demander ſi quelques-vns ſont eſchappez : & ie vous reſpondres

que ie croy que bien peu ayent pu eſchapper. Ie penſe bien que quant au mot Latin *Vexare*, ſi vn Italien qui entendret le Francés en voulet vser, l'accommodant à ſon langage, autant qu'il auret l'honneſteté en recommandation, autant ſeret-il ſoigneux de luy garder ſa lettre x.

PHILALETHE. Pourquoi ?

PHILAVSONE. Pourcequ'il tomberet en vn equiuoque fort deshonneſte, quant au langage Francés. Mais comme vous m'auez demandé tantoſt ſi i'aues pris garde à vne chouſe, ie vous veux demander à ce meſme propos ſi vous auez pris garde à vne.

PHILALETHE. Quelle ?

PHILAVSONE. A ce qu'aucuns commancent en leur eſcriture à changer ceſte lettre x, non pas en deux s, mais en deux z, en eſcriuant quelques mots.

PHILALETHE. Ie vous confeſſe que non.

PHILAVSONE. Apprenez donc qu'aucuns, encore qu'ils eſcriuent *Aleſſandro*, & *Maſſimo*, & *Eſſequie*, & *Eſſercito*, & *Eſſercitio*, & *Eſſercitare*, au lieu d'eſcrire *Alexandro*, *Maximo*, *Proximo*, *Exequie*, *Exercito*, *Exercitio*, *Exercitare* : toutesfois aiment mieux eſcrire *Ezzempio* ou *Ezempio*, qu'*Eſſempio*. Car ce mot qui ſignifie Exemple, m'eſt venu tout à point en memoire pour me ſeruir d'exemple.

PHILALETHE. Ie penſe que telle orthographe ne ſoit approuuee encore que de bien peu d'entre eux.

Et quant aux mots ou apres X il-y-a vne conſonante, elle ne peut auoir lieu, car il faut neceſſairement eſcrire *Eſtremo*, *Eſquiſito*, *Eſpreſſo*, *Eſperienza*, et ainſi es autres.

PHILAVSONE. Ie vous confeſſe cela.

PHILALETHE. Et quant aux mots qui ont vn C apres X, ils changent le X auſsi en C. car vous ſçauez qu'ils diſent *Eccellente*, non pas *Excellente* : pareillement *Eccesſo*, *Eccelſo*, *Eccetto*, *Eccettione*. Il eſt bien vray qu'en la plus grande part de ces mots ils ne ſemblent prononcer que vn C.

PHILAVSONE. Il-y-a bien des nouuelles, dont vous me faites ſouuenir.

PHILALETHE. Quelles ?

PHILAVSONE. Ce ſont nouuelles que ie veux dire à monſieur Celtophile. car quant à vous, ie ne doute pas que ne les sçachiez.

CELTOPHILE. Si ne me les direz vous ſi bas que monſieur Philalethe ne les oye à toutes avantures.

PHILAVSONE. Les oye qui voudra : c'eſt qu'on commance fort à quitter ceſte lettre X, auſsi bien en noſtre Francés courtisan, comme au langage Italien. Car il me ſouuient d'auoir ouy dire non pas seulement ces deux mots *Aleſſandre* & *Une maſſime* (deſquels il a eſté deſia faict mention) mais auſsi *Eſtreme*, & *Ecellent*. car notez qu'on prononce en ceſte ſorte, comme ſi il n'y auet que vn C.

CELTOPHILE. Et que ſera-ce donc à la fin ?

PHILAVSONE. Ie n'en ſçay rien : mais cela ſçay-ie

bien, qu'il me ſera touſiours force de faire comme il a eſté dict, aſçauoir de braire auec les aſnes. car entre nous ie ne feray point conſcience de vous confeſſer que ie tien pour aſnes ceux qui font vertu du vice des eſtrangers. Mais ſi on ſçauet à la cour que i'euſſe tenu tels propos, toute l'eau de la mer ne ſeret baſtante pour me laver.

CELTOPHILE. Il ne faut point auoir peur que nous vous accuſions. Mais quant au reſte, ie ne vous veux pas celer que i'ay pitié de vous : comme auſsi monſieur Philalethe vous a monstré naguere qu'il auoit, quand il vous a dict que vous pourriez bien vous accommoder tant à ce langage courtisan que vous en ſeriez incommodé toute voſtre vie. Il vous diſoit vray. car ſi Dieu ne vous fait grace, vous vous accouſtumerez tant à ce iergon de la cour, que quand vous la voudrez quitter, vous ne pourrez pas quitter pareillement ſon iergon : mais ſerez en danger d'eſtre en risee à pluſieurs coſmopolitains, qui ne viuent ni parlent courtiſaneſquement : & toutesfois ſçauent comment il faut viure & comment il faut parler. Car ne doutez pas que, comme les courtiſans ſe moquent du langage de tous les autres, auſsi quelques-vns ne soyent bien ſi oſez & ſi hardis de ſe rire tout leur ſoul de celuy des courtiſans. voire ſans rire à credit, comme rient ordinairement les courtiſans en telles choses. Et vous prie ne trouuer mauuaiſe vne comparaiſon dont ie veux vſer.

PHILAVSONE. Ie ne trouuerai plus rien mauuais de vous : car en la fin vous m'auez appris patience.

CELTOPHILE. Ie di donc qu'il en prend aux courtiſans comme à quelques Mores. car comme ces Mores ne ſe moquent pas moins d'vn homme blanc, que nous d'un noir : voire ont bien la blancheur, eſtant au corps d'vn homme, en ſi grand' horreur, qu'au lieu que nous auons accouſtumé de peindre le diable noir, eux ont accouſtumé de le peindre blanc : ainsi eux (au moins pluſieurs d'eux) ne trouuent pas moins eſtrange le ſain et entier langage en beaucoup de choſes, que les autres trouuent eſtrange celuy qui est vitieux. Voyla pourquoy ie ſuis marri que vous ſoyez ſi aheurté à ce langage courtiſaneſque.

PHILAVSONE. Aperceuez-vous que i'entremeſle tant de mots courtisans?

CELTOPHILE. Touſiours vous en eſchappe quelcun. car meſmement i'ay pris garde tantoſt que vous auez dict Du *pays d'Itale.*

PHILAVSONE. De deux qu'on dit à la cour, i'estime que ceſtuy-ci eſt le meilleur. car on dit *Italè* & *Itaille.*

CELTOPHILE. Ie vous confeſſe qu'*Itale* a vn ſon moins rude qu'*Itaille :* mais ie di toutesfois que tous deux ne valent guere, voire rien.

PHILAVSONE. Et quoy? voudriez vous qu'on diſt Italie ?

CELTOPHILE. En doutez vous ?

PHILAVSONE. Ie ne doute point qu'il ne faille dire Italie : mais là ie ne l'oſeres dire.

PHILALETHE. Et ce-pendant vous oſeriez bien dire en la cour, que vous employriez le verd et le ſec pour ſortir des liens de quelcun.

PHILAVSONE. Comment? vous souuient-il encores de cela ?

PHILALETHE. Ie n'ay pas ſi courte memoire que vous penſez.

PHILAVSONE. Ie m'esbahi que vous me faites tant la guerre de ce que j'ay ainſi parlé, veu qu'à la cour ceſte façon de parler a tant la vogue.

PHILALETHE. Ie vous ay dict ou elle fut premierement miſe en credit : et encores eſtoit-elle aucunement tolerable en ce lieu-la : mais d'en vſer comme on en vſe ſouuent, ou comme vous en auez vſé, il n'y a point d'ordre. Car ceſte façon de parler eſt empruntee de ceux qui pour faire bien grand feu, voire le plus grand qu'ils peuuent, ne ſe contentent pas d'y mettre le bois ſec, mais y employent tout ce qu'ils ont de verd aussi bien que de ſec. Et pourtant quand vous auez dict que vous employriez le verd et le ſec, pour sortir des liens de monsieur Philalethe : ſi vous euſsiez voulu entendre que vous les bruſleriez, et que ſi vous n'auiez aſſez de bois ſec pour faire le feu, vous y employriez du verd, vous euſsiez eu quelque raiſon d'vſer de ces termes. Ie ne nie pas toutesfois que par metaphore on ne puiſſe appliquer ceſte façon de parler à plu-

ſieurs autres choſes : mais ainſi que vous en auez vſé, elle ſemble n'eſtre point en ſa place.

PHILAVSONE. Ie ne feray point du fin : mais vous diray tout rondement que i'ignores dont venet ceſte façon de parler : & m'aſſeure que beaucoup de mes compagnons, qui l'ont bien plus souuent que moy en la bouche, me ſont compagnons auſsi en ceſte ignorance.

PHILALETHE. C'eſt touſiours pour mieux confermer ce que i'ay dict, que pluſieurs courtiſans parlent comme perroquets en cage.

Mais quoy, monſieur Philauſone? voulons-nous laiſſer noſtre propos imparfaict?

PHILAVSONE. Touchant quoy?

PHILALETHE. Touchant ceux de la cour qui doiuent auoir voix en chapitre, quant à l'vſage du langage François.

PHILAVSONE. Il nous faudra retourner bien en arriere, ſi nous voulons reprendre ce propos.

PHILALETHE. Si faut-il le reprendre : & pour bien faire, il nous faut vſer d'vne petite recapitulation.

PHILAVSONE. Vous me faites auoir martel in teſte touchant la reſponſe derniere que i'auray à vous faire. car il me ſouuient bien que ie me trouues deſia fort empeſché.

CELTOPHILE. Peut eſtre que maintenant vous pourrez vous auiser de quelque expedient, auquel ne penſiez point alors.

PHILAVSONE. Au pis aller, ie donneray cause gai-

gnee à monsieur Philalethe, à la charge que mes compagnons courtiſans n'en oyent point le vent. car ils eſtimeroyent cela vne eſpece de trahiſon : tellement que ce ſeret vn commencement de guerre contre moy.

CELTOPHILE. Ie vous oy volontiers parler ainſi, ſans entremeſler du langage eſtranger.

PHILAVSONE. Quand ie prend le loiſir de penſer à ce que ie veux dire, ie m'en garde bien : mais quand ie parle de quelque chouſe à l'improuiſte, il n'eſt poſsible que quelque mot ne m'eſchappe.

CELTOPHILE. Vous n'auez donc pas maintenant pris ce loiſir ; car il vous en eſt eſchappé vn.

PHILAVSONE. Eſt-il poſsible ? vrayement ie n'en ay rien senti. quel mot eſt-ce ?

CELTOPHILE. Ne vous ſouuient il pas auoir dict *A l'improuiſte ?*

PHILAVSONE. Vous m'en faites ſouuenir : mais n'eſt-ce pas bon Frances ?

CELTOPHILE. Ouy, ſi vn mot Italien, pour eſtre habillé à la Françoiſe, peut deuenir bon François.

PHILAVSONE. Il faut que ie vous confeſſe que la grande accouſtumance d'vſer du Francés deſguiſé, c'eſt ce qui m'inganne.

CELTOPHILE. Pendant que vous confeſſez vne faute, vous tombez en vne autre, auec voſtre *inganne*. Mais pourquoy dites-vous François deſguisé ? il faudroit pluſtoſt dire Italien deſguiſé : puiſque ce ſont mots Italiens, qui portent l'accouſtrement

François : ſinon que vouliez dire qu'aucuns portent ſeulement la liuree Françoise.

PHILALETHE. Ie vous prie monſieur Celtophile, luy laiſſer dire lequel il voudra, ou Italien deſguiſé, ou François deſguisé : ou bien lequel il voudra de ces deux, François italianizé, ou Italien françoisé : (car vous trouuerez que l'vn ſe rapporte à l'autre) & nous donner vn peu d'audience, pendant que nous acheuerons ce propos que i'ay dict qu'il nous faloit reprendre. car ie ne ſeray point à mon aiſe, que ceſte diſpute-la ne ſoit vuidee. Pour venir donc à la recapitulation que i'ay dict qu'il nous faloit faire : noſtre queſtion eſtoit, si le langage courtiſan doit auoir plus de credit & autorité que celuy qu'on parle ailleurs. Vous auez reſpondu, qu'il ne faloit faire aucune doute de cela. A quoy ie vous ay repliqué, qu'autreſfois il-y euſt eu quelque apparence en cela: mais depuis les changemens qui ſont aduenus en ceſte cour, et nommément que la cour eſt deuenue vne petite Italie, qu'elle auoit perdu beaucoup de ſon autorité en ceſt endroit. Car ayans oſté les Italiens de la cour (de peur que les meſmes perſonnes ne fuſſent iuges & parties) nous auons trouué que nous auions oſté pour le moins la moitié des courtiſans : & puis auons eſté d'accord, qu'il ne ſeroit pas raiſonnable que la moitié de la cour euſt autant d'autorité que toute la cour. Mais quand nous ſommes venus à examiner ceſte moitié qui reſtoit, il nous a falu iouer encores au rabbat. car

nous auons trouué que nous la deuions tenir ſuſpecte, pour le moins vne partie d'icelle. tellement qu'il a falu encores oſter la moitié de ceſte moitié : & ainſi eſt reſtee ſeulement la quarte partie des courtiſans, le langage deſquels peut auoir quelque autorité. Et encores à la fin n'auez pu garder ceſte quarte partie que ie vous laiſſois. car vous auez confeſſé qu'elle n'eſtoit pas toute de perſonnes qui euſſent tel iugement qu'il eſt requis d'auoir pour diſcerner le bon et pur langage, d'auec le mauuais & brouillé. Or apres que vous auez eu oſté encore la moitié de ceſte quarte partie, il ne vous eſt demeuré qu'vne octaue. Voyci encores vn autre mal pour vous : c'eſt que vous n'auez pu celer que ce petit nombre qui nous reſtoit (apres auoir bien tout comté & rabbattu) n'vſoit que d'vne partie de ces mots nouueaux, en parlant à bon eſcient, & ſans ſe moquer : & qu'il vſoit des autres mots contre son gré, plus pour s'accommoder au langage de quelques grands, que pour plaiſir qu'il y priſt. Voyla ou nous en ſommes demeurez, ayans depuis extrauagué. or maintenant la concluſion ſera bien aiſee à faire.

CELTOPHILE. La plus aisee du monde.

PHILALETHE. Car au lieu de parler de l'autorité que pouuait auoir le nombre entier des courtiſans, il ne nous faut parler que de l'autorité que peut auoir la huitieme partie d'iceux : & non pas autorité quant à toutes les nouuelles inuentions de lan-

gage, ains quant à la moitié ſeulement. Bref, pour vuider ce proces, & vous prononcer la ſentence en peu de paroles, Nous banniſſons dés à present la moitié de ce nouueau langage courtiſan, qui ſe trouue eſtre ſans aueu : & quant à l'autre moitié, nous luy commandons de ſe faire mieux auouer dedans trois mois : & à faute de ce, voulons que pareillement contre elle il ſoit procedé par banniſſement.

PHILAVSONE. Si ie n'aues peur de faſcher monsieur Philalethe, i'allegueres le prouerbe commun touchant ſa ſentence.

CELTOPHILE. I'enten bien : vous voulez dire, De fol iuge (ou faux iuge) breue ſentence.

PHILAVSONE. Ie vous confeſſe que vela à quoy ie penses.

PHILALETHE. Ie ne me faſcheray point de ceci, pourueu que vous rendiez raiſon de voſtre dire. en quoy donc me trouuez vous fol iuge ?

PHILAVSONE. En ce que par voſtre ſentence vous banniſſez vne moitié de ce nouueau langage, comme eſtant ſans aueu : & toutesfois il ſe trouue eſtre auoué par quelque partie des courtiſans, au moins par la huitieme : encores apres que vous auez faict tout voſtre rabbat. Or ie maintien qu'on peut dire abſolument, qu'il eſt auoué par les courtiſans, puisqu'il eſt auoué par vne partie d'eux.

CELTOPHILE. Quelle raiſon y auroit-il de dire cela, veu que ceſte partie eſt ſi petite ?

PHILAVSONE. Qui me gardera d'vſer de la licence des poetes?

CELTOPHILE. De laquelle? car ils en ont pluſieurs.

PHILAVSONE. De ceſte licence par laquelle ils mettent vne partie pour le tout.

CELTOPHILE. Comme s'ils faiſoyent cela en choſe pareille.

PHILALETHE. N'apperceuez vous pas que monsieur Philauſone dit ceci pour rire? mais quant à moy, ie me veux purger du crime qu'il m'a mis à ſus.

PHILAVSONE. Si vous me faites vne fois entrer en mon caprice, ie vous donneray bien d'autres ſtaphilades.

PHILALETHE. Si vous vous approchez pour me donner des ſtaphilades Italiennes, ie vous feray receueur de pataraſſes Françoises: encore que ie n'entre point en capricce.

CELTOPHILE. Comment, monſieur Philalethe? vous voulez donc rire, auſsi bien que monsieur Philauſone.

PHILALETHE. Pourquoy non? chou pour chou, riſee pour riſee.

CELTOPHILE. Mais avant que de rire, il vous faut purger à bon eſcient: afin qu'il ne ſe vente point d'auoir quelque auantage ſur vous.

PHILALETHE. Ie ne demande autre chose.

CELTOPHILE. C'eſt la raiſon qu'il ſoit receu en ſes

defenſes, ou (pour parler plus chiquaniquement) en ses iuſtifications.

PHILAVSONE. Ie l'y veux bien receuoir : qu'il parle ſeulement.

PHILALETHE. Ie di donc, monſieur Philauſone, que quand par ma ſentence i'ay banni la moitié du nouueau langage courtiſan, comme eſtant sans aueu, i'ay fondé ceſte mienne ſentence ſur voſtre confeſsion.

PHILAVSONE. Quelle confeſsion ?

PHILALETHE. Que de ceſte quarte partie qui reſtoit, il n'y auoit qu'vne moitié qui euſt autant de iugement qu'il faut auoir pour diſcerner le bon langage d'auec le mauuais : (c'eſt à dire, le pur, le ſain, et entier, d'auec celuy qui eſt brouillé, falſifié, ſophiſtiqué, et corrompu) & que ceſte moitié, qui avoit ce iugement pour vſer de diſcretion, reiettoit vne partie des mots nouueaux : au moins en vſoit contre ſon gré, & ſeulement pour s'accommoder au langage de quelques grands.

PHILAVSONE. Mais, ſuyuant ceſte confeſsion, touſiours reſte quelque nombre qui auoue ces mots nouueaux : duquel nombre ſont meſmement quelques grands perſonnages.

PHILALETHE. Ouy : mais vous confeſſez qu'ils n'ont point de iugement en telle choſe. or que ſert-il d'eſtre auoué par ceux qui ne congnoiſſent point ce qu'ils auouent ? n'eſt ce pas comme ſi de quelque couleur on ſe vouloit rapporter auſsi bien à ceux

qui ne voyent quaſi goutte, comme à ceux qui ont fort bonne veue ?

CELTOPHILE. Vrayement la comparaiſon est bonne.

PHILAVSONE. Ie voy bien que ie ſuis pris par le bec, quant à ceſte mienne confeſsion : & veux paſſer condamnation, pourueu toutesfois que vous m'accordiez qu'encores y-a-il quelque difference entre vn gentilhomme courtiſan (quand bien il ne ſeret autrement grand ſeigneur) & un ſimple artiſan, quant à bien rencontrer au chois où il eſt question de mots nouueaux.

PHILALETHE. Comment ? ſi l'vn n'a en cela non plus de iugement que l'autre, ne faut-il pas qu'il y aille à l'auanture auſsi bien que l'autre ? Autrement ce ſeroit comme ſi vous me diſiez que le gentilhomme & l'artiſan eſtans en vn lieu ou tous deux ne ſçauroyent point le chemin, toutefois le gentilhomme auroit quelque auantage pardeſſus l'artiſan quant à le ſçauoir trouuer.

CELTOPHILE. Quant à moy, ie ne ſçay pas quel auantage pourroit auoir le gentilhomme pardeſſus vn artiſan, voire vn poure faquin, ou faquinet, quant à trouuer le chemin, quand ils ſeroyent en vn lieu ou iamais ils n'auroyent eſté, & duquel ils n'auroyent ouy parler non plus l'vn que l'autre. Sinon que vous vouliez dire, que les gentils-hommes, principalement courtiſans, peuuent mieux auoir leur recours à l'art de deuination que les perſonnes

mechaniques, & en general que tous ceux qui ſont roturiers.

PHILAVSONE. Il me ſemble que ceſt exemple n'eſt point conuenable. car le gentilhomme courtiſan, ſi bien il n'a ſçauoir aucun non plus qu'vn poure idiot, par lequel il ſoit guidé à diſcerner le bon langage d'auec le mauuais, au moins a-il la frequentation auec pluſieurs perſonnes qui ne ſont pas ainſi ignorantes, & par conſequent peuuent vſer de ceſte diſcretion.

PHILALETHE. Mais notez que nous parlons des mots nouueaux, qui de iour en iour, & d'heure en heure font leur premiere entree en la cour : voire bien ſouuent eſtans introduicts par tel qui ne les congnoiſt pas bien luymeſme : mais les ayant trouuez par le chemin, les a amenez auec ſoy. Or en telle nouueauté, il ne faut point alleguer qu'on frequente ceux qui parlent auec iugement. car tels perſonnages, ce ſont ceux qui hayent plus ces mots qui ſont creus en vne nuict (comme champignons) leſquels on apporte le matin au roy à ſon leuer, voire par grande ſingularité : ou bien à la roine, ou à quelcun des princes, ou pour le moins à quelcun des plus grands ſeigneurs. Comme pour exemple, en parlant d'un gentilhomme qui a bonne grace, & vne façon de faire bien gentile, on aura dict, *C'eſt un gentil-homme qui a bon guerbe:* ou *C'eſt un gentil-homme bien guerbé :* mais monſieur le courtiſan qui aura eu les oreilles vn peu begues, n'aura entendu

autre choſe que *gerbe* ou *gerbé*, & incontinent aura penſé au blé : ce qui aura eſté cauſe de luy faire mieux retenir ce mot. Il cerchera donc l'occaſion de monſtrer ſa ſcience nouuelle, & viendra dire qu'vn tel ou tel a bon gerbe, ou, qu'il eſt bien gerbé. Or ladeſſus que reſpondra vn perſonnage qui ſera François naturel, & ſçaura parler ſon langage fort purement, tant pour entendre le Grec et le Latin (d'ou viennent beaucoup des mots d'iceluy) que pour avoir touſiours frequenté les bien parlans? Que reſpondra (di-ie) vn tel perſonnage, quand il orra vn tel mot, s'il n'entend pas l'Italien ? Mais encore prenons le cas qu'il entende l'Italien, comment pourra-il incontinent recognoiſtre ce mot, eſtant ainſi corrompu ?

CELTOPHILE. Ie ne ſçay qui ſeroit celuy qui tant ſoudainement ſe pourroit auiser du mot Italien, duquel ceſtuy la tient la place. Car iaçoit que *Guerbe* ſoit mieux dict que *Gerbe*, & *Guerbé* mieux que *Gerbé* : ſi eſt-ce qu'ils ſont encores aſſez eſlongnez de *garbo* & de *garbato*.

PHILAVSONE. Ie vous feres bien rire, ſi ie vous voules dire vn autre deſguiſement de ce mot, que i'ouy vne fois.

CELTOPHILE. Ie vous prie de nous faire rire, puiſque vous le pouuez faire à si bon marché.

PHILAVSONE. C'eſt d'vn que monſieur Celtophile congnoiſt bien, qui diſet, *C'est un gentilhomme qui a de la bonne gerbe.*

CELTOPHILE. Vous fut-il bien poſſible de vous garder de rire ?

PHILAVSONE. Nenni : mais ie fi ſemblant de rire d'autre chouſe. Or-ça, croiriez vous qu'il y en a qui oſent bien dire auſsi *Deſgarbé ?* (au lieu de quoy aucuns prononcent *Deſguerbé*, comme *Guerbe* pour *Garbe*), pour dire, Qui a perdu ſa grace.

PHILALETHE. Quant à ceſtuyci ie vous confeſſe que ie n'en eſtois pas encore deſieuſné, non plus que monſieur Celtophile.

PHILAVSONE. Encore me ſouuient il d'vn autre mot autant ou plus eſtrange, qui eſt procedé de la meſme racine : mais ie ne l'ouy iamais qu'vne fois : & non pas de la bouche d'vn Francés (pour dire la verité) mais d'vn Italien.

CELTOPHILE. Comment ? vous voulez vous faire prier de le nous dire ?

PHILAVSONE. Il vaut bien le prier, voire le prier & reprier : mais ie me contenteray que vous me promettiez m'apprendre quelque autre nouueauté, en recompenſe.

CELTOPHILE. Ie le vous promets.

PHILAVSONE. Ce mot eſtet *Sgarbatement.*

CELTOPHILE. Vrayment le voyla eſtrange. Mais comment en vſoit il ?

PHILAVSONE. Il diſet, parlant de ie ne ſçay quelle chouſe qui eſtet ſaicte de mauuaiſe grace, *Cela eſt faict bien ſgarbatement.*

CELTOPHILE. Il ne me ſouuient pas d'auoir leu, ou auoir ouy dire vn tel mot en Italie.

PHILAVSONE. Si eſt-ce que les Italiens en ont vn tout ſemblable, ſinon qu'il a au bout la lettre E d'auantage, comme requiert la terminaiſon des aduerbes Italiens. car ils diſent *Sgarbatamente*.

PHILALETHE. I'ay à vous remercier grandement, monſieur Philauſone, des beaux mots que vous m'auez appris auſsi bien qu'à monſieur Celtophile, car ie vous confeſſe qu'il-y-a long temps que ie ne les auois ouys iamais. Mais ce-pendant notez que ces mots ſont pour moy, & contre vous.

PHILAVSONE. Comment contre moy?

PHILALETHE. Pourceque c'eſt pour mieux confermer ce que j'ay dict, qu'il eſt impoſsible que maints gentils-hommes courtiſans ne ſoyent du tout eſperdus, quand il eſt queſtion d'vſer de pluſieurs mots qui ſont nouueau-venus, & qu'il ne leur ſoit force de parler auſsi bien à l'auanture, que parleroyent quelques poures artiſans : pour ce qu'eſtans auſsi ignorans comme eux (car ce ſont ceux-la deſquels ie parle) ils n'ont aucun auantage. Car quant à la frequentation que vous alleguez, elle ne peut auoir lieu en ce qui eſt du tout nouueau.

PHILAVSONE. Ie voy bien que c'eſt : ie ne voules paſſer condamnation qu'à demi : mais il me la faudra paſſer du tout.

PHILALETHE. Pourquoy auez-vous combat contre la verité ſi long temps? Vous ſçauez bien que nous

ne vous tenons pas du nombre de ces ignorans courtiſans : tant pour auoir demeuré long temps en Italie, que pour auoir bonne congnoiſſance de la langue Latine, & entendre auſsi paſſablement la Grecque.

PHILAVSONE. Ie vous diray comme il en va. ce qui me gardet de vous confeſſer la dette, c'eſtet que ie craignes le ſcorne que receuroyent pluſieurs de mes compagnons.

PHILALETHE. Comment vos compagnons ?

PHILAVSONE. I'appelle tous ceux qui ſont courtiſans comme moy, mes compagnons.

PHILALETHE. Ie croy bien qu'ils ſont vos compagnons quant à ces beaux mots dont vous venez d'vſer, *Gardet*, & *Eſtet*, & *Craignes* : mais au reſte vous faites trop d'honneur à tels ignorans, & à vous trop grand deshonneur, en les appelant vos compagnons. Mais encore que vous les appeliez ainſi, ie ne puis croire que ſouuent vous & vos ſemblables, eſtans retirez à part, ne leur donniez maints coups de bec, ſans qu'ils en ſentent ni ſçachent rien.

PHILAVSONE. Vrayement vous deuinez fort bien. mais i'adjouſteray de quelle façon de faire nous vſons. c'eſt qu'eſtans le ſoir enſemble en noſtre reduict, voulans deſcharger vn peu noſtre ceruelle, qui eſt toute cornifiſtibulizee (car vous me permettrez d'vſer de ce mot, pour rire) nous mettons en commun tous les mots ridicules que nous auons ouys, l'vn d'vn coſté, l'autre de l'autre, de ces poures

ignorans : & puis aufsi nous nous mettons à rire en commun : & bien fouuent baillons chacun noftre lardon.

PHILALETHE. Ce font bien ces courtifans que vous deuez appeler vos compagnons, puifque vous faites enfemble vne fi ioyeufe compagnie : & non pas les autres, aux defpens defquels vous la faites.

CELTOPHILE. Et ce-pendant, monfieur Philaufone, fi monsieur Philalethe vous euft laiffé faire, vous vouliez mettre au nombre de vos compagnons, aufsi bien ceux defquels vous faites voftre passe-temps, comme les autres.

PHILAVSONE. Ne vous en esbahiffez pas. car à la mode de la cour nous auons tout double, vela pourquoy nous auons aufsi deux fortes de compagnons, comme deux sortes d'amis.

CELTOPHILE. Quant à moy, ie n'enten point cefte philofophie courtifanesque : & ne me foucie pas beaucoup de l'entendre. mais ie defirerois bien qu'il vous pleuft nous faire part de quelques vns de ces beaux mots nouueaux, qui font paffez par voftre chapitre, & y-ont efté chapitrez.

PHILAVSONE. Il y faudret penfer.

CELTOPHILE. Il ne vous y faudra point penfer long temps, fi vous voulez.

PHILAVSONE. Il me souuient de quelques-vns : mais ce ne font pas mots pris de l'Italien : ains les vns du Latin, les autres du Grec : qui font toutesfois fort vfitez.

CELTOPHILE. Aufsi bons feront ils pour nous faire rire, que s'ils eftoyent empruntez de la langue Italienne.

PHILAVSONE. Ie commanceray donc par *Phlebotomie.* car tout-ainfi que parcideuant ie vous ay faict le recit d'vn gentilhomme, voire grand feigneur, qui difet *vne belle monarchie de cloches*, au lieu de dire Une belle harmonie, vfant d'vn mot pris du langage Grec, au lieu d'vn autre que nous auons emprunté de là mefme : aufsi me fouuient-il d'vn (mais gentilhomme qui n'eftet de tel qualibre, ains à fimple tonfure, comme aucuns les appellent) qui au lieu de *phyfionomie* difet *phlebotomie.*

CELTOPHILE. Vrayement, quant à ce mot *Phyfionomie*, il n'eft pas befoing d'aller iusques à la cour, pour l'ouir corrompre en plufieurs fortes. Car (outre ce que nous en auons defia deuifé parcideuant) ie fçay que les vns difent *filomie*, les autres *felomie :* les autres (pour auoir pluftoft faict) *flomie :* les autres *felonie :* vfans d'vne corruption beaucoup plus dangereufe : comme ainfi foit que ce mot vienne de Felon, comme vous fçauez (vray eft qu'on dit pluftoft Felonnie, en doublant vne lettre) & quelques-vns (qui penfent eftre grands clercs, & fe veulent mefler de corriger les autres touchant ce mot) *fifomie*, ou *filofomie.* Mais quant eft de *phlebotomie*, ie n'ay iamais eu ce bon heur de me rencontrer ou il fuft dict pour Phyfionomie.

PHILAVSONE. Pourquoy dites vous Vn fi bon heur ?

CELTOPHILE. Pource que oyant vn tel Qui pro quo, ſortant de la bouche d'vn courtiſan, i'en euſſe ri de beaucoup meilleur courage, que ſi ie l'euſſe ouy d'vn qui ne l'euſt pas eſté. Ioinct qu'en ceux que i'ai ouys des autres, qui n'eſtoyent pas gens de cour, il n'y auoit pas equiuoque ſi plaiſant. Car au lieu de Phyſionomie (vray eſt qu'encore plus entier ſeroit Physiognomie) dire Filomie, ou Felomie, ou Flomie, ou Felonie, ce n'eſt pas ſi bonne matiere de ris que quand on dit Phlebotomie : pourceque ces autres ne ſignifient rien. Et ie me doute que le courtiſan qui rencontra ſi bien, auoit accoſté depuis peu de temps quelque barbier ou chirurgien. Mais à propos de barbier, ou chirurgien (car ie diray *chirurgien*, comme il faut dire, non pas *cirurgien*, n'en deſplaiſe à vous meſsieurs les courtiſans) il me ſouuient de celuy de Henri Eſtiene, qui luy demanda, apres luy auoir appliqué des ventouſes, s'il voulet point eſtre ſacrifié. *Monſieur* (dit-il) *uoulez uous point que ie uous ſacrifie* ? Penſant dire, *Que ie uous ſcarifie*, qui eſt vn mot Grec, lequel toutesfois les chirurgiens Francés ont mis en vſage, auſsi bien que les Latins : & nommément touchant ceſte façon de faire de petites inciſions, & non guere auant : dont ils vſent apres l'application des ventouſes.

PHILALETHE. Ie vous laiſſe penſer s'il s'addreſſoit ou il falloit, pour eſtre incontinent bien releué.

CELTOPHILE. Ie croy bien que le courtiſan qui diſoit Phlebotomie pour Phyſionomie, ne l'euſt pas

CELTOPHILE. Aufsi bons feront ils pour nous faire rire, que s'ils eftoyent empruntez de la langue Italienne.

PHILAVSONE. Ie commanceray donc par *Phlebotomie.* car tout-ainfi que parcideuant ie vous ay faict le recit d'vn gentilhomme, voire grand feigneur, qui difet *vne belle monarchie de cloches*, au lieu de dire Une belle harmonie, vfant d'vn mot pris du langage Grec, au lieu d'vn autre que nous auons emprunté de là mefme : aufsi me fouuient-il d'vn (mais gentilhomme qui n'eftet de tel qualibre, ains à fimple tonfure, comme aucuns les appellent) qui au lieu de *phyfionomie* difet *phlebotomie.*

CELTOPHILE. Vrayement, quant à ce mot *Phyfionomie*, il n'eft pas befoing d'aller iusques à la cour, pour l'ouir corrompre en plufieurs fortes. Car (outre ce que nous en auons defia deuifé parcideuant) ie fçay que les vns difent *filomie*, les autres *felomie :* les autres (pour auoir pluftoft faict) *flomie :* les autres *felonie :* vfans d'vne corruption beaucoup plus dangereufe : comme ainfi foit que ce mot vienne de Felon, comme vous fçauez (vray eft qu'on dit pluftoft Felonnie, en doublant vne lettre) & quelques-vns (qui penfent eftre grands clercs, & fe veulent mefler de corriger les autres touchant ce mot) *fifomie*, ou *filofomie.* Mais quant eft de *phlebotomie*, ie n'ay iamais eu ce bon heur de me rencontrer ou il fuft dict pour Phyfionomie.

PHILAVSONE. Pourquoy dites vous Vn fi bon heur ?

PHILAVSONE. Ie vien donc à vn vſage du mot *Maxime*, qui eſt totalement hors d'vſage. Car vn ſeigneur, des grands, voire des plus grands de la cour, par les oreilles duquel eſtet ſouuent paſſé le mot *Maxime* en diuers propos, & qui auet bien opinion que ce fuſt quelque beau mot, voulut auſsi de ſa part en parer ſon langage, voire ſa robbe de martres. Venant donc au matin au leuer du roy, & deuiſant auec autres ſeigneurs, les martres eſtans miſes ſur les rengs, ne trouua point de parole plus propre, pour monſtrer qu'il auet recouuré des martres belles en perfection, qu'en vſant de Maxime : tellement qu'il dit cela en vn mot ou vn autre euſt employé plus d'vne douzaine.

CELTOPHILE. Comment donc accommoda-il sa maxime ?

PHILAVSONE. Il ſe vanta d'auoir la plus belle maxime de martres qui fuſt à cinquante lieues à la ronde.

CELTOPHLE. N'adiouſta-il point, qu'il n'en eſtoit arriué que deux en trois baſteaux ?

PHILAVSONE. Vous auez grand' haſte de vous moquer de luy.

CELTOPHILE. Pour parler à bon eſcient, ne falut-il pas auoir vn trucheman, pour ce mot de Maxime ?

PHILAVSONE. Non. car il fut entendu par diſcretion.

PHILALETHE. Que ne diſoit-il pluſtoſt Une belle nobleſſe de martres ? car il-y-en a auiourdhuy qui

ainſi releué, mais euſt conſenti à ce gentil barbier, ou chirurgien, d'eſtre par luy ſacrifié.

PHILAVSONE. Vous plaiſt-il que nous venions à quelques equiuoques qui conſiſtent en mots qui ſont pris du langage Latin ?

PHILALETHE. Ouy. mais il faut que parauant ie vous face vne petite queſtion touchant la monarchie des cloches, ſi vous eſtes bien aſſeuré que ce ſeigneur parla ainſi, ou s'il dit point Hierarchie. Car i'ay bonne memoire d'auoir ouy parler de Hierarchie de cloches.

PHILAVSONE. Cela eſtet, peut-eſtre, quelque myſtere tiré de ce Denys qui a eſté appelé par abus Denys Areopagite : ou pluſtoſt adiouſté à ſes hierarchies des anges : mais le ſeigneur, dont il eſt queſtion, n'auet iamais ouy parler de ſi haut myſtere.

PHILALETHE. Pardonnez moy ſi ie vous ay vn peu interrompu voſtre propos.

PHILAVSONE. Ceſte interruption à eſté auſsi plaiſante que courte : & ne m'a point faict oublier l'equiuoque duquel ie vous voules faire rire: Car ie penſe que vous me permettrez d'appeler equiuoques ces qui pro quo (qui ne ſont pas dangereux comme ceux des apothiquaires, mais fort plaiſans) ſuiuant ce qu'on dit quelquesfois, Ie me ſuis equiuoqué, quand on a pris vn mot pour l'autre.

CELTOPHILE. Nous vous permettrions bien plus grande choſe.

CELTOPHILE. Voyla que vous auez gangné à vous pleindre, monſieur Philauſone.

PHILALETHE. Ie me ſuis auiſé qu'on dict qu'autant pleure mal batu que bien batu. Mais ſi ie voulois ie ferois bien-toſt paſſer la cholere à monſieur Philausone.

CELTOPHILE. Comment?

PHILALETHE. En le faiſant creuer de rire.

PHILAVSONE. Ie vous en remercie bien lourdement. il-y-a de plus beaux ieux que cela.

CELTOPHILE. Quand il a dict qu'il vous feroit creuer de rire, il a vſé d'vne hyperbole dont on vſe communement : & fault entendre cela ciuilement.

PHILALETHE. Il n'y a pire entendeur que celuy qui ne veut pas entendre.

CELTOPHILE. Vous n'aurez autre choſe de luy, pendant que ſa cholere durera. Eſſayez donc ce moyen dont vous venez de parler. car ie n'en ſçay point de plus beau pour faire paſſer la cholere, que faire rire. Mais ie vous prie que ce ne ſoit pas iuſques au creuer, car autant y-auroit-il de danger pour moy que pour luy.

PHILALETHE. Ie laiſſe cela à voſtre diſcretion. Et ſçachez que ie me ſuis ſouuenu de ce dont il eſt queſtion, à cauſe que nous parlions du roy François premier, & qu'auſsi nous eſtions ſur le propos des pourceaux.

CELTOPHILE. Ie me doute deſia bien que vous voulez dire. n'entendez-vous pas la rencontre dont il

vía, parlant d'vn gros moine qui eſtoit monté ſur vn cheual pie ?

PHILAVSONE. Vela que c'eſt, vous vous accordez vous deux pour me laiſſer en blanc. Qu'auiez vous à faire, monſieur Celtophile, de dire cela ? vous ſerez cauſe que monſieur Philalethe ne fera point ce comte, & ainſi ie ſeray fruſtré de mon eſperance.

CELTOPHILE. Voyla qui va bien, monſieur Philalethe : nous n'auons plus à faire à monſieur Philauſone le choleré : mais à monſieur Philauſone le deſcholeré.

PHILAVSONE. Ouy : mais ce ſera monſieur Philauſone le recholeré, ſi vous le faites longtemps ſtenter.

CELTOPHILE. Donnons nous de garde, monſieur Philalethe : ie croy que quand monſieur Philauſone manie ainſi ſes mouſtaches, c'eſt vne certaine pronoſtication qu'il doit bientoſt entrer en cholere : comme le lyon, quand il remue fort ſa queue. Or notez que la recheute ſera pire que la maladie.

PHILAVSONE. Vous vous moquez bien de moy, comme de quelque coyon, de quelque gayoffe.

CELTOPHILE. Vous auez tort de dire cela.

PHILAVSONE. Ie ne vous di point une bugie, ie ne pren point plaiſir à bugiarder.

CELTOPHILE. Monſieur Philalethe, ſi vous ne vous haſtez de luy donner contentement, il nous accablera d'italianizemens, pour ſe venger de nous.

PHILALETHE. Donnez le luy vouſmeſme.

CELTOPHILE. L'honneur vous appartient, car vous auez le premier faict mention de la plaiſante rencontre, & lui auez faict preparer ſes oreilles à icelle. Ioinct que vous la ſçauez mieux que moy.

PHILALETHE. Au pis aller, vous pourrez adiouſter ce que vous ſçaurez ou mieux ou de plus que moy. Voyci donc comme i'ay ouy faire ſouuent ce comte: C'eſt que le roy François premier eſtant en vne feneſtre, & voyant paſſer un gros vilain moine (notez bien la qualité : car elle ſert à l'intelligence de la rencontre dont il vſa) ſe retourna vers ceux qui eſtoyent en la ſale : & faiſant bien de l'eſbahi, leur dit, Vous auez bien veu des pies ſur des pourceaux. Ouy ſire, dirent ils. Mais auez vous iamais veu vn pourceau ſur vne pie? Ils reſpondirent que non. Alors il leur dit, Voyez donc ce que vous n'auez iamais veu. Et leur monſtra ce gros vilain moine, monté ſur vn cheval pie.

CELTOPHILE. Qu'en dites vous, monſieur Philauſone? ceſte rencontre n'eſtoit elle pas gentile?

PHILAVSONE. D'autant plus eſtet elle gentile qu'elle auet double equiuoque : l'vn ſur Pourcean, l'autre ſur Pie. Et ceci a fort bonne grace en noſtre langue : tant à cauſe du mot Pie, qui ſe dit communément du cheual qui a de la noirceur ou quelque autre couleur entremeſlee parmi ſa blancheur : qu'auſsi pource que nous appelons volontiers Vn pourceau, ou Vn gros pourceau, vn gros homme qui eſt de la confrairie de ſainct Panſard, & de l'abbaye de Roger

bon temps, comme aucuns eſtiment qu'il faut dire.

CELTOPHILE. Orſus, monſieur Philalethe, voyla monſieur Philauſone qui recommance à eſtre en ſes gogues : ie suis d'auis que nous le prions de pourſuyure ce qu'il auoit commancé.

PHILALETHE. Et moy auſsi.

CELTOPHILE. Monſieur Philauſone, il vous plaira vous remettre en train. vous auiez tres bien commancé : & tant plus deſirons qu'il vous plaiſe pourſuyure.

PHILAVSONE. Vos pourceaux m'ont gaſté tout.

CELTOPHILE. Puiſqu'ils ont tout gaſté, ils ne meritent plus qu'on die de leurs troupeaux que ce ſoit vne belle noblesse. Mais que vous ont-ils ſaict?

PHILAVSONE. Ils m'ont brouillé ma memoire : laquelle ſans cela m'auet promis me ſouuenir d'vn autre mot mis en auant par vn gentilhomme courtiſan : lequel mot ne deuet rien à la maxime de martres. Mais en recompenſe (car ie ne vous veux pas faire ſtenter comme vous m'auez faict) elle nous veut faire rire aux desſpens d'vn certain threſorier.

CELTOPHILE. On peut bien rire aux deſpens des threſoriers : ils ont bonne bourſe.

PHILAVSONE. Ceſtuy-la entr'autres l'auet bonne.

CELTOPHILE. Mais ſi vous nous faites ſi longtemps attendre ce ris, il nous ſemblera que nous l'aurons cherement acheté.

PHILAVSONE. Sçachez que tout en vn coup il vſa de deux beaux Qui pro quo, l'vn en Grec, l'autre en

Latin. Car le roy, luy ayant commandé de bailler quelque argent à vn qui luy auet preſenté quelques ſiennes rymes, & entre autres chouſes la traduction de quelques liures de l'Iliade d'Homere, il apporta ces bonnes nouuelles à ce perſonnage, touchant le commandement qu'il auet de luy bailler de l'argent : mais il adiouſta, que le roy auet pris grand plaiſir aux omelies d'Homere, & qu'il y auet trouué de belles inuectiues.

CELTOPHILE. Ce ſera bien ici qu'il nous faudra auoir vn trucheman, au moins à moy. car i'apperçoy bien qu'il diſoit *Omelies d'Homere*, au lieu d'Iliade (encore que l'vn ſoit fort different de l'autre, auſsi bien quant au ſon, que quant au reſte :) mais quant à *Inuectiues*, ie ne puis bonnement deuiner qu'il vouloit dire.

PHILAVSONE. Demeurez-vous en ſi beau chemin? ne pouuez vous pas bien penſer qu'il diſet *Inuectiues*, au lieu d'Inuentions?

CELTOPHILE. Mais pluſtoſt deuez-vous dire cela de ce gentil threſorier, qu'il demeuroit en chemin, quand il ne pouuoit pas venir inſques à ce mot Inuentions.

PHILAVSONE. Si vous ſçauiez de quelle pecore ie parle, vous ne vous eſmerueilleriez pas de cela, ains luy pardonneriez. Mais ne trouuerez-vous point mauuais que ie mette auſsi vne dame ſur les rengs?

CELTOPHILE. Pourquoy le trouuerons-nous mauuais?

PHILALETHE. Vray eſt qu'elles ſont plus excuſables.

PHILAVSONE. Mais il vous faut noter que celle dont ie veux faire mention, eſtet vne qui ſe mettet au nombre des pindariſantes. car ie croy que vous ſçauez qu'il-y-a des dames & damoiſelles qui ſe veulent meſler de pindarizer, auſsi bien que les gentilshommes.

PHILALETHE. Tant plus elle faiſoit profeſsion de bien & elegamment parler, tant moins deuoit eſtre excuſé ſon erreur : combien qu'autrement ce ſexe ſoit plus excuſable que le noſtre, comme i'ay dict. Mais dite-nous viſtement quel eſtoit ce mot pour rire. car ie croy que nous le pourrons bien ainſi appeler.

PHILAVSONE. Elle, reuenant du ſermon, & voulant dire à vne autre de ſes amies & familieres vne fort grande louange du preſcheur, l'appela vn grand inſidiateur de la foy.

PHILALETHE. Ie ne feray pas comme monſieur Celtophile, ie ne demanderay pas vn trucheman. car i'entend bien que ceſte dame y alloit à la bonne iniquité (comme nous diſons quelquesfois en riant) & qu'ayant ouy parler autresfois de Zelateur, & ne le trouuant point, elle ſe ſeruit d'Inſidiateur, qu'elle rencontra en chemin. Voyla comme ce poure preſcheur (car il me fait pitié d'auoir eſté ainſi metamorphoſé) d'vn zelateur de la foy deuint en vn inſtant inſidiateur de la foy.

CELTOPHILE. I'euſſe auſsi bien deuiné ceſtuy-ci

que vous, monſieur Philalethe : mais que ſçauez-vous ſi le prouerbe auoit point lieu ici?

PHILALETHE. Quel prouerbe?

CELTOPHILE. Que la verité eſchappe quelquesfois à la langue en faillant, car il me ſemble que le verſet Grec dit, *Hη gloſſ' hamartanouſa talηthes legei.*

PHILALETHE. Ie m'en rapporte à ce qui en eſt : trop enquerre n'eſt pas bon.

PHILAVSONE. Ie veux faire plus que ie n'ay promis.

CELTOPHILE. Comment?

PHILAVSONE. C'eſt que, ne vous ayant point promis d'exemple de Qui pro quo en langage Italien : toutesfois i'en veux adiouſter vn aux précedens. Mais il-y-a difference, en ce que ceſtuy-ci n'eſt pas au changement du mot, mais au changement de la ſignification d'iceluy. Car il eſt queſtion du mot Supercherie, qui eſt Italien (comme vous ſçauez) auquel vn courtiſan, de ceux qui ne tenoyent pas le dernier lieu aupres du roy, voulut faire ſignifier vne chouſe fort differente à celle qu'il ſignifie.

CELTOPHILE. Tant plus vous nous ferez de bien, tant plus ſerons nous tenus à vous.

PHILAVSONE. Si vous eſtimez receuoir quelque bien quand on vous fait rire, ie me pourray vanter de vous auoir faict encores vn bien outre les precedens, quand ie vous auray racomté quel vſage donna le perſonnage ſuſdict au mot Supercherie.

CELTOPHILE. Ce Si eſt vn Si pro Quia.

PHILAVSONE. Eſcoutez donc. car le comte merite d'eſtre eſcouté. Peu apres la bataille de Montcontour (de laquelle vous deuez bien auoir ouy parler, encore que vous fuſsiez bien loing de France) la roine de Nauarre eſtant retiree à la Rochelle, vn certain gentilhomme nourri & auancé par les pere & mere de la dicte dame (lequel a eu depuis vne charge honorable à la cour) ſe tranſporta du ſiege de ſainct Ian d'Angeli à vn village pres de la Rochelle : d'ou il eſcriuit & enuoya vne lettre à la dicte dame : contenant en ſubſtance, que recongnoiſſant l'honneur qu'il auet receu de la maiſon d'icelle, & pour n'en eſtre trouué ingrat, il s'eſtet de ſoymeſme & ſans perſuaſion d'aucun acheminé là, pour luy faire quelque bonne ouuerture des moyens pour paruenir à vne bonne paix. Et aſſeuret la dicte dame que ce qu'il en faiſet, eſtet d'vne vrayment bonne volonté qu'il auet de luy faire ſeruice, ſans aucune ſupercherie. Que s'il luy plaiſet ſe tranſporter iuſques en vn village prochain (lequel il nommet) il luy feret plenement entendre quels moyens de paix il entendet. Vela non ſeulement la ſubſtance, mais quaſi les propres mots de la lettre de ce gentilhomme : & notamment quant au mot Supercherie.

PHILALETHE. Ie ne doute pas que ce mot ne miſt en grand'peine la roine & tous ceux auſquels il luy plut communiquer ceſte lettre.

PHILAVSONE. Ainſi en aduint-il. car ceſte lettre eſtant leue en preſence de pluſieurs ſeigneurs, & de

perſonnes de qualité & de ſçauoir, chacun fut esbahi de voir le mot de Supercherie appliqué en vn tel lieu. Et en la fin il fut entendu par diſcretion, & congnu eſtre mis pour ſignifier Tromperie, ou Fraude.

PHILALETHE. I'ay treſuolontiers ouy le comte touchant ce gentilhomme : & ie le remercie (encore que ie ne le congnoiſſe pas bien) de ce que nous auons ri (auſsi bien que la roine & ceux qu'elle auoit à l'entour de ſoy) aux deſpens de ſon mot. Or quant aux Qui pro pro qu'a recitez monsieur Philauſone, ſi ie voulois adiouſter ceux que ie ſçay (voire iuſques à pouuoir nommer par nom & ſurnom, ſi beſoin eſtoit, les gentils hommes qui en ont vſé) i'aurois peur que nous deuinſſions malades de force de rire. & pourtant ie ſuis d'opinion que pluſtoſt nous venions à examiner la conſcience de monſieur Philauſone : & luy demandions comment il eſt poſsible que le langage courtiſan luy puiſſe tant plaire, veu les grandes ſottiſes qui s'y trouuent.

PHILAVSONE. Il ſemble que vous demandiez querelle, monſieur Philalethe, quand vous appelez les courtiſans des ſots.

PHILALETHE. Ie ne parle pas de tous.

PHILAVSONE. Encore que vous ne parliez pas de tous, vous deuez bien ſçauoir la diſtinction que met la cour entre Sot et Fol. & qu'il est permis de dire *Vous eſtes un fol* (ou vn fou, comme on prononce ordinairement) mais dire *Vous eſtes un ſot*, c'eſt dire vn outrageuſement outrageux outrage.

CELTOPHILE. Quant à monſieur Philalethe, il doit bien ſçauoir ceci, comme auſsi vous auez dict : mais quant à moy, ce ſera pour adiouſter à ma leçon : encore qu'il ait eſté dict par parentheſe.

PHILAVSONE. Mais pour reſpondre à monſieur Philalethe touchant les ſottiſes qu'il obiecte au langage courtiſan, ie di qu'elles viennent de l'abus : & en ſe gardant de l'abus on n'y tombe point.

PHILALETHE. Ie me doutois bien que vous me voudriez payer de ceſte reſponſe : mais ie ne la veux pas prendre en payement. Car ſi vous voulez parler le langage courtiſan, il vous faut parler comme parle la plus grand'part de la cour : or n'eſt pas le langage de ceſte plus grand'part ſans pluſieurs abus : & par conſéquent ie di que vous ne vous pouuez exempter d'iceux. Et quant à ce que vous auez dict, que vous & vos compagnons eſtans le ſoir retirez mettiez en commun ces mots ridicules, & que chacun auſsi prenoit ſa part du ris, ie m'aſſeure que ſi vous voulez confeſſer la verité, vous adiouſterez que vous vous eſtes moqué ſouuent de tel mot, duquel vous meſmes auez eſté contraint d'vſer en la meſme façon que monſieur ou madame en auoit vſé : en vous accommodant à luy ou à elle : de ſorte que ce rire eſtoit quelquesfois auſsi bien à vos deſpens, qu'aux deſpens d'autruy.

PHILAVSONE. Vous eſtes vn rude examinateur de conſciences, monſieur Philalethe : c'eſt dommage qu'on ne vous fait inquiſiteur de la foy.

CELTOPHILE. Ie voy bien que monſieur Philauſone ſe ſent preſſé en ſa conſcience.

PHILALETHE. Et moy ie voy bien qu'il a enuie de la deſcharger.

CELTOPHILE. Ie me retireray : car par auenture la voudra-il deſcharger à vous ſeulement, comme à ſon pere confeſſeur.

PHILAVSONE. Quel moqueur ay ie trouué ici? Mais ie vois bien que c'eſt : partout ou ſe trouue monſieur Philalethe, la verité ne peut eſtre cachee : & puis qu'il la faut confeſſer, autant vaut il le faire toſt que tard. Ie vous confeſſe donc (mais vous priant de tenir la chouſe ſecrette) que ie ſuis contraint quelquesfois d'vſer de barbariſmes & de ſolecíſmes en noſtre langue, pour m'accommoder aux grands, & ne monſtrer pas que ie vueille eſtre plus habile homme qu'eux. Car quand vn gentil-homme penſe parler plus correctement que ne porte l'ordinaire de la cour, on dit qu'il veut parler le langage de clerc, ou de ſecretaire : ou bien on ſe moque de luy en quelque autre ſorte. Vela pourquoy il aduient quelquesfois que ie ſuis contraint de dire l'allion, le venion, auſsi bien qu'eux : & vſer d'vn tel courtiſaniſme (en matiere de langage) comme en Grec i'vſeres de quelque bel Atticiſme. Mais quand ie parle à mes pareils, ie ne m'accommode point à eux : au contraire, ie les releue bien, ſi d'auenture ils tombent.

PHILALETHE. Ie vous ſçay bon gré de ce que vous

ne m'auez point donné de peine à tirer la verité de voſtre bouche. Mais dite moy encores vne choſe : prenez vous ſi grand plaiſir au langage Italien, que vous en faites le ſemblant?

PHILAVSONE. Ouy.

PHILALETHE. Et à l'Italien eſcorché auſsi?

PHILAVSONE. Ouy, quand il eſt bien eſcorché.

PHILALETHE. Il ne me ſouuenoit plus qu'il y auoit deux ſortes d'eſcorcherie. orça, qui ſont les bons eſcorcheurs?

PHILAVSONE. Vous pouuez penſer que ce ſont ceux qui entendent bien le langage duquel ils eſcorchent les mots.

PHILALETHE. Il eſt vrayſemblable que les mots qui paſſent par l'eſcorcherie de ceux-ci, ont meilleur marché que les autres.

PHILAVSONE. Comment?

PHILALETHE. Pource qu'ils prennent peine à les eſcorcher plus doucement, pour ne leur faire tant de mal. Et voyla pourquoy ie penſe que ceux qui tombent entre vos mains ſont bien heureux, au pris des autres.

PHILAVSONE. Vous voulez goſſer, monſieur Philalethe.

PHILALETHE. Puiſque vous voulez que ie parle à bon eſcient, ie di pour concluſion, en preſence de vous deux, & le diray en preſence de qui vous voudrez, que tout bien conſideré, le langage duquel vſe maintenant vne grande partie des courtiſans,

n'eſt qu'vne fricaſſee de quelques mots Italiens parmi vne quantité de mots François : leſquels (au moins quant à vne grande partie) ont premierement trempé long temps en l'eau de Mille-auis, & puis ont eſté parbouillis en l'eau de Sot-auis.

CELTOPHILE. Que dites-vous ladeſſus, monſieur Philauſone? congnoiſſant la verité eſtre telle, ne mettrez-vous point voſtre poure conſcience en repos, & crierez en preſence de vos compagnons courtiſans, Mea culpa, mea culpa? voire crierez merci à voſtre patrie de ce que vous auez ainſi deshonoré & honni ſon langage naturel?

PHILAVSONE. Vous me faites peur, d'en dire tant tout en vn coup. Vous ſçauez ce que ie vous ai deſia dict ſouuentes fois, (ie ne ſçay pas ſi vous y auez pris garde) qu'il me falet neceſſairement, pendant que i'eſtes en la cour, parler le langage de la cour. Et pourtant en ce que maintenant ie m'abſtien, tant que ie puis, de ceſt eſcorchement du langage Italien (puiſqu'il le faut appeler ainſi) en vous faiſant plaiſir, ie me fay tort. car quand ie retourneray à la cour, i'auray beaucoup perdu de ma promptitude en ceſt endret.

CELTOPHILE. I'enten bien que c'eſt, vous craignez d'oublier comment il faudra braire auec les aſnes, & hurler auec les loups, quand vous ſerez retourné à la cour. car il en a deſia eſté ainſi parlé cideuant.

PHILAVSONE. Vous auriez grand' enuie de me faire quitter du tout ce langage nouueau : mais quand

bien ie le voudres faire (ſi ainſi eſtet qu'il ne me faluſt point retourner à la cour) ie ne pourres, à cauſe de la grande accouſtumance.

PHILALETHE. N'ayez pas ceſte opinion, que ce vous fuſt vne choſe impoſsible. Car ie conſidere que depuis ſeulement que nous auons commancé de deuiſer enſemble, vous auez ia beaucoup perdu de ceſte mauuaiſe couſtume.

CELTOPHILE. Il dit vray, monſieur Philauſone: vous commancez vn peu à vous façonner: vous ne nous engraiſſez plus tant les oreilles de vos lardons Italiens: mais quand ie vous ay premierement rencontré, vous en auiez vn grand nombre au ventre, ou bien en l'eſtomach, qui vous ſont tous montez peu à peu à la bouche. Or ie voy deſia vn grand changement. car le plus grand mal que i'apperçoy en vous maintenant (au moins le plus ordinaire) c'eſt quant vous dites *Ie feres*, *Ie dires*, pareillement *Ie faiſes*, *Ie diſes*, & autres ſemblables: comme vous venez de dire, *Ie ne pourres*, & *Ie uoudres*, & *Eſtet*. Item quand vous dites *Vne chouſe*. mais i'eſpererois, ſi vous demeuriez vn peu de temps hors de la cour, que vous ſeriez incontinent recatholizé totalement au bon langage François.

PHILAVSONE. Monſieur Philalethe, auez vous pris garde au mot dont a vſé monſieur Celtophile? luy qui ſe moque tant du nouueau langage, a vſé d'vne façon de parler audacieuſement nouuelle: & ne doute pas que ſon eſprit n'ait en vn moment pere-

griné iuſques au pays d'Itale, ou Itaille (ou Italie, comme il veut que ie die) quand il m'a taxé comme ne parlant pas langage Chreſtien. car vous ſçauez que les Italiens, & principalement Venitiens, diſent *Parlate Chriſtian*, quand ils veulent dire, Parlez vn autre langage, lequel ie puiſſe entendre : comme ſi vn langage qu'ils n'entendent pas, ne deuet pas eſtre appelé Chreſtien.

PHILALETHE. Il y-a bien d'autres nouuelles.

PHILAVSONE. Quelles ?

PHILALETHE. C'eſt que ceſte façon de dire eſtoit auſsi en vſage à nos predeceſſeurs : comme on voit par la farce de Pathelin.

CELTOPHILE. Si ainſi eſt, ie proteſte alencontre de vous de l'iniure que vous m'auez faicte en ce que vous m'auez obiecté.

PHILALETHE. Il ne faut pas dire, Si ainſi eſt, mais Puiſqu'ainſi eſt. car il me ſouuient du paſſage du liure que ie vien de nommer. Eſcoutez.

Saincte dame, comme il barbote.
Par le corps bieu, il barbelote
Ses mots, tant qu'on n'y entend rien.
Il ne parle pas Chreſtien,
Ne nul langage qui appere.

Ou *appere* ſignifie Apparoiſſe.

CELTOPHILE. Ie proteſte donc, ſans mettre vn Si.

PHILAVSONE. Ne faites pas tant de l'eſchauffé. Car ſi vous voulez confeſſer la verité, vous direz que

vous penſiez auſsi bien que moy, ceſte façon de parler eſtre du creu d'Italie. Et au reſte, quelle excuſe trouuerez vous du mot *Recatholizer*, ou *Recatholiquer*, vous qui reprenez tant les autres de la nouueauté de langage?

CELTOPHILE. Vous ſçauez que ie leur permets bien de la nouueauté encore plus grande, quand ils parlent en riant. Or quant à ce mot, ie l'ay ouy trotter par les bouches de quelques-vns depuis que ie ſuis de retour. car auant mon partement il n'eſtoit pas né, non plus que ce mot Huguenot, qui eſt ſi frequent. A propos duquel il me ſouuient auoir ouy dire non ſeulement *Recatholizé* & *Recatholiqué*, mais auſsi *Deſcatholizé*, & *Deſcatholiqué*.

PHILAVSONE. Ie vous veux bien confeſſer que vous auez ouy plus que moy, quant à ces deux derniers.

CELTOPHILE. I'en ay ouy auſsi (car eſtant nouuellement retourné, ie ſuis curieux de noter tout) qui appliquoyent ces mots *catholique* & *catholiquement* à tout, iuſques à dire, C'eſt du vin catholique, C'eſt vne viande catholique, C'eſt vn potage catholiquement faict.

PHILALETHE. Il me ſouuient auſsi d'auoir ouy quelques-vns parlans ainſi.

PHILAVSONE. Ie ne penſe pas que vous l'ayez ouy à la cour. car quant à moy, ie pourres iurer n'auoir ſouuenance de l'auoir ouy dire à aucuns de ceux parmi leſquels i'ay accouſtumé de me trouuer. &

toutesfois vous ſçauez que ie me trouue en beaucoup de compagnies, & de diuerſes ſortes. Quant à quelques galefretiers, ſuyuans la cour, ie ſçay bien que vous n'allez pas ouir leurs propos, non plus que moy. Ceci ay-ie bien voulu dire, à cauſe de monſieur Celtophile : lequel pourret penſer que tout ce qu'il oit en paſſant parmi les rues, ſe dit auſsi à la cour. A propos de quoy il me ſouuient qu'vne fois à Paris, en paſſant par le carrefour de S. Hilaire, i'ouy vn ſauetier qui promettet à vn qui luy auet porté des ſouliers pour raccouſtrer, qu'il les raccouſtreret rhetoriquement. Or peut eſtre que quelcun ſe trouueret maintenant ſi fol qu'il promettret auſsi de raccouſtrer quelque chouſe catholiquement : au lieu de dire, Fort bien & proprement. Mais tant s'en faut que telles façons de parler aillent iuſques à la cour, qu'aucunes d'icelles ne paſſent pas l'vniuerſité de Paris : non plus que *Faire un argument in barocho :* item, *Il eſt meſchant per omnes caſus :* item, *Il en fait ſon Achilles :* item, *C'eſt un petit uolucres.* Il-y-a auſsi pluſieurs mots que l'autre partie de la ville n'entend pas, ſi l'expoſition ne luy eſt apportee de la. Car comment peuuent ſçauoir les marchands de la rue S. Denys que c'eſt à dire *Vn iuppin*, *Vn fripon*, *Vn poſte*, & *Poſtiquer ?* ou que c'eſt à dire *Vn galoche*, ou *Vn galochier ?* ou *Vn capette ?* A grand'peine ſçauent aucuns de ces marchans que c'eſt à dire Vn bachelier, Vn licencié : & diront l'vn à l'autre par admiration, *Mais aga, qu'eſt ce à dire cela ?*

Quant eſt de Maiſtre es ars, ils en oyent bien parler : & encore non pas tous. Pluſieurs auſsi ne ſçauent pas quelle difference il-y-a entre le principal d'vn college, & Le marmiton d'vn college. tellement que ceſtuy-la qui ſe vantet d'auoir eſté marmiton au college de Nauarre, ne ſe fuſt pas mal addreſſé à eux.

PHILALETHE. Pour garder l'honneur de vos compagnons courtiſans, vous nous auez faict vn long diſcours : & voulez dire pour concluſion, à propos de ceſte façon de parler dont monſieur Celtophile diſoit auoir ouy vſer, qu'il-y-en a pluſieurs autres, comme auſsi pluſieurs termes, qui ne vont pas iuſques à la cour : & qu'on feroit tort aux courtiſans ſi on penſoit qu'ils en vſaſſent : veu meſme qu'aucuns ne paſſent point l'vniuerſité de Paris. Or quant à moy, ie confeſſe eſtre vray que tels traits & tels termes dont vous parlez ont pris leur naiſſance en l'vniuerſité de Paris : mais ie nie qu'ils y demeurent enfermez. car ie penſe au contraire qu'ils ſe menent par toute la ville, encore qu'elle ſoit bien grande, voire quelquefois vont bien iuſques aux villes d'alentour. or ladeſſus ie vous demande pourquoy ils n'iroyent pas bien auſſi iuſques à la cour, quand elle eſt pres de Paris : voire pourquoy ils ne trotteroyent parmi les courtiſans quand ils les trouuent tous portez à Paris. Et quant à ces façons de parler que vous auez alleguees, comme rares, & peculieres à l'vniuerſité de Paris, vous pourriez bien vous abuſer. car il-y-a long temps qu'on à vſé d'autres ſemblables :

comme à propos de ce que vous auez dict *Meſchant per omnes caſus* (qu'on appelle auſsi auiourdhuy *Meſchant en cramoiſi)* ie ne trouue pas que ceſte façon de parler ſente plus ſon college que quand on dit, *Il en prend ab hoc & ab hac :* laquelle toutesfois eſt fort vſitee. Il-y-a long temps qu'on a dict en latinizant *Liperquam*, comme *Faire du liperquam*, ou *Faire le liperquam :* au lieu de dire *Luy per quem.* Pareillement qu'on a dict *Auoir campos:* comme auſſi *Il en ueut auoir per fas e nefas* (car la populaſſe prononce ainſi, non pas *& nefas)* & qu'on a dict, *Ie ueux ſcauoir per quam regulam.* bref, il-y-a long temps qu'on a latinizé en autres mots : comme on voit meſmement par quelques eſcrits, qui ne peuuent eſtre dicts modernes. Et toutesfois, pour ne parler point ſi particulierement, mais plus generalement du langage, vous trouuerez en la fin (peut-eſtre) qu'il n'eſt pas impertinent de croire que la cour vueille auoir ſa part de tout, ſoit bon, ſoit mauuais, quant au langage. Et quant à vſer de diſcretion & bon iugement, vous le pouuez congnoiſtre par quelques courtiſans, qui ont ſi bien appris de dire *Ainſin* à Paris, au lieu de *Ainſi*, qu'ils ne s'en peuuent garder : non plus que de dire *Troas moas*, qui eſt auſsi de la pronontiation Pariſienne.

PHILAVSONE. Vous auriez beau m'alleguer tout ce que vous pourriez dire, ſi ne me ferez vous point croire qu'vne telle ſottiſe de langage que celle qui nous donne occaſion d'entrer en ce pro-

pos, ſoit aucunement en vſage entre les courtiſans.

PHILALETHE. Si ceſte-ci n'y eſt pas, il-y-en a aſſez d'autres du tout pareilles, & qui ne valent pas mieux. Et quant à moy, encore prendrois-ie pluſtoſt patience d'ouir ces mots ou autres ainſi appliquez par vne plaiſante metaphore que des mots ſottement eſcorchez du langage Italien. car il n'y-a patarraſſe que mes oreilles craignent tant que ceſte-ci.

PHILAVSONE. Si eſt-ce qu'elles deuroyent bien eſtre façonnees. Et me ſemble que n'eſtes point à pleindre, mais deuez laiſſer pleindre monſieur Celtophile. Lequel toutesfois, quand il aura eſté à la cour, trouuera qu'encore i'ay eſté honneſte en mes italianizemens au pris de pluſieurs. Car vous ne m'auez point ouy dire *Luy uienne le cancre :* ni auſſi *Il faut enuoyer cela au bordel,* comme aucuns parlent, ſans conſiderer que ce mot ne sonne pas ſi mal au langage Italien, qu'au Francés : & que auſsi toſt qu'on les faſche ils diſent *Andate al bordello*, ou *al bordel :* pareillement que tout ce qui leur deſplaiſt (quoy que ce ſoit) ils diſent qu'il le faut *mandar al bordel*. & ſouuent cela ne vient que d'vne mauuaiſe accouſtumance, ſans autrement penſer à mal.

PHILALETHE. Il ſemble que vouliez vous repentir de ce que vous n'auez faict encore pis quant à l'escorchement : & toutesfois vous voyez comment monſieur Celtophile s'en pleind.

PHILAVSONE. Vous en voulez touſiours à ceſte eſcorcherie.

PHILALETHE. Ie le vous confeſſe.

PHILAVSONE. Or puis que vous en voulez à l'eſcorcherie, auſsi en voulez vous aux eſcorcheurs.

PHILALETHE. Cela s'entend.

PHILAVSONE. Vous en voulez donc à moy.

CELTOPHILE. Vous voyla pris, monſieur Philalethe.

PHILALETHE. Comment pris? penſez vous que ie luy vueille nier que ie luy en veux? comme à vn malade, qui ne ſe veut pas laiſſer guarir par moy.

PHILAVSONE. Grand merci, monſieur le medecin.

CELTOPHILE. Encore ſe moquera-il de vous.

PHILAVSONE. Appelez vous cela moquer? Ie luy ſçay bon gré de me vouloir guarir ſi ie ſuis malade: mais il faut qu'il guariſſe mes compagnons courtiſans, auſsi bien que moy. car c'eſt vne maladie contagieuſe, tellement qu'incontinent ie la reprendray d'eux.

PHILALETHE. Mais vouſmeſme eſtant guari les guarirez, en vſant de la meſme recepte dont i'auray vſé en voſtre endroit.

PHILAVSONE. Ie voudres bien que cela ſe puſt faire: mais quelle eſt ceſte recepte?

PHILALETHE. C'eſt que pour vn temps vous quittiez la cour, & par meſme moyen ceſte eſcorcherie: & quand vous l'aurez deſaccouſtumee, vous veniez vn peu eſcouter ces eſcorcheurs. Car alors vos

ment que la meilleure recepte dont vous pourriez vſer en mon endret, pour me conuertir & faire quitter ceſte façon de faire, ce ſeroit de me faire congnoiſtre par viues raiſons que noſtre langage Francés eſt auſsi bon & auſsi beau, tant pour tant, que le langage Italien.

CELTOPHILE. Ie vous prie monſieur Philalethe, de prendre monſieur Philauſone au mot. car il me ſemble que deſia d'ailleurs vous auiez quelque deliberation d'en venir là.

PHILALETHE. Il n'eſt pas beſoin de m'en prier : car ie ne ſi iamais choſe plus volontiers. Seulement faut choiſir le iour & le lieu : & i'ay eſperance de faire encore plus qu'il ne requiert : ſçauoir eſt de monſtrer l'excellence de noſtre langage eſtre ſi grande, que non ſeulement il ne doit eſtre poſtposé à l'Italien, mais luy doit eſtre preferé : n'en deſplaiſe à toute l'Italie. Notamment ie vous monſtreray comment elle n'a pas vſé de changemens qui ayent ſi mauuaiſe grace, quant à pluſieurs mots pris du Latin, & quant à quelques-vns auſsi qui ſont pris du Grec. A propos de quoy il me ſouuient de *Maninconico*, duquel ils vſent pour ſignifier ce que nous diſons Melancholique, ne changeans point le Grec, au lieu qu'eux vſent de grand & mal-plaiſant changement. Et quant aux mots, la ſignification deſquels nous n'auons pas retenue, pour le moins ne nous en ſommes nous pas eſloignez ſi loing qu'eux.

PHILAVSONE. Nous vela bien d'accord. car vous

m'ottroyez encore plus que ie ne demande. Mais la raiſon veut que nous laiſsions l'vn & l'autre à voſtre choix.

PHILALETHE. Puiſque deſia vous me faites ceſt honneur de me donner le choix, ie vous prie me faire auſsi ceſtuy-ci, de venir demain diſner tous deux chez moy : & apres diſner ie taſcheray de vous rendre ſatisfaict, moyennant l'aide de monſieur Celtophile.

PHILAVSONE. Ie le veux bien, monſieur Philalethe : & la-deſſus ie vous baiſe la main.

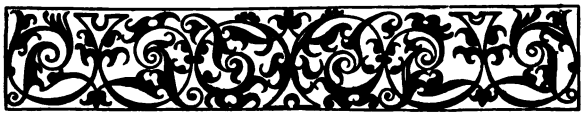
CELTOPHILE. Et moy auſsi : mais ne vous fiez pas à mon aide. Au reſte ie vous di Adieu ſimplement en bon François, laiſſant tout le baiſe-main à monſieur Philauſone.

FIN

DU TOME SECOND ET DERNIER

INDEX

DES MOTS ET LOCUTIONS REMARQUABLES



INDEX

DES MOTS ET LOCUTIONS REMARQUABLES

A

Accolt (pour Accort). I, 138.
Accommoder (s'). I, 51, 115, 116; II, 56.
Acconche, Italien *Acconcio,* bien accommodé, en bon état. I, 45.
Accort, Ital. *Accorto,* prudent, avisé. I, 36, 110.
Accortement, accortise, accortesse, accortiser. I, 110.
Accoustrer. I, 8, 62.
Accoustumance. I, 39.
Affecté, affetté. II, 231, 235.
Affeuage. I, 275.
Aï me (Ital.), hélas! I, 54.
Alemanizer. I, 73.
A l'improviste, Ital. *all'improvista.* II, 259.
Allegrer (s'), Ital. *Allegrarsi,* se réjouir. I, 34.
Aller à la moustarde. I, 74.
Allion (j'). I, 11, 284.

Amasser, Ital. *Amazzare,* tuer. I. 66, 108.
Amorevolesse, Ital. *Amorevolezza,* amitié. II, 1.
Apanage, appennage. I, 274.
Apocoper. I, 64.
Apostume. I, 166.
Armer. I, 208, 296.
Art et mestier. I, 286.
Asprement. I, 11.
Assacin, Ital. *Assasino.* I, 81.
Assacinateur, Ital. *Assasinatore.* I, 81.
Assasinement, Ital. *Assasinamento.* I, 86.
A tors et à travers. I, 59.
Attaquer, Ital. *Attaccar.* I, 110.
Attilé. I, 204.

B

Badin. I, 9.
Baiser, II, 72.
Baiser la main. I, 38, 100; II, 96, 300.
Bal, baller, balladin. I, 224; II, 100.
Balorderie, Ital. *Balordia,* lourdauderie, balourdise. I, 3, 232; II, 245.
Bannière. I, 307.
Barbaresque. I, 50.
Barbariser. I, 10, 62.
Barragouinage I, 11.
Barragouiner. I, 15.
Bastanse (à), Ital. *A bastanza,* suffisamment. I, 43, 108.
Bastant, Ital. *Bastante,* suffisant. I, 3, 23, 49, 52.
Baste l'anime (il me), Ital. *Mi basta l'animo,* j'ai le courage. I, 44, 112, 139.
Battre la strade. I, 44, 63.

Baverie. I, 7.
Beuverie. I, 74.
Bigarrement. I, 6.
Bigarrer. I, 2.
Bizarre, Ital. *Bizzarro*. I, 145.
Blasonneur. I, 6.
Boire d'autant. I, 74.
Bouffon, Ital. *Boffone*. I, 71, 81.
Bouffonnerie. I, 71.
Bouquin. I, 79.
Bouticle. I, 164.
Bragardise. I, 218.
Bravade. I, 89.
Bravement. I, 51.
Braver. I, 51.
Braverie. I, 7.
Brayes. I, 234.
Brigade, Ital. *Brigata*, compagnie. I, 47; II, 232, 233.
Brigander. I, 69.
Brode, Ital. *Brodo*, bouillon de viande. I, 61.
Brouillerie. I, 6.
Bugie, Ital. *Bugia*, mensonge. II, 277.
Burler (se), Ital. *Burlarsi*, se moquer. I, 4, 206.
Busque. I, 209; II, 50.

C

Cadene, Ital. *Cadena*, chaîne. I, 111.
Calçon. I, 184, 185.
Calcul. I, 161.
Callizelles, Ital. *Calcselle*, petites rues. I, 46.
Camus. II, 153.

Cancre. I, 22.
Canon. I, 206.
Capitaine. I, 290.
Capité, Ital. *Capitato,* arrivé, tombé. I, 4, 113.
Caporal. I, 290.
Capricce, Ital. *Capriccio.* I, 50, 139 et suiv.
Captiver. I, 156, 169.
Caquetoires. I, 187.
Cargue, Ital. *Carica,* charge. I, 110.
Carous, faire carous, carousser. I, 73, 74.
Casanier. I, 148.
Case, Ital. *Casa,* maison. I, 45.
Cataglottisme. II, 91.
Catholique. II, 291.
Cattif, Ital. *Cattivo,* méchant. I, 39.
Cavalereux. I, 26.
Cavalerie, Ital. *Cavalleria.* I, 26, 110, 292.
Cavalier. I, 110.
Caver, Ital. *Cavare,* tirer. I, 3.
Cervelle (tenir en). I, 114.
Charlatan, Ital. *Ciarlatano.* I, 70, 71, 81.
Chère, Ital. *Ciera,* visage. I, 109.
Chiquaniquement. II, 263.
Cholerer (se). I, 28.
Chopper. I, 61.
Chous gras. I, 38.
Chouse. I, 11.
Citadin, Ital. *Cittadino.* I, 46.
Clericus. I, 58.
Cocu. I, 121 et suiv.
Cogitation. II, 1.
Colaxeutiquement. I, 72.

Commander à baguette. I, 78.
Compagnon. I, 276.
Concet, Ital. *Concetto*, pensée. I, 23, 49.
Conche (en bon), en bonne conche, bien de conche, etc. I, 61, 215, 216.
Contenance. I, 186.
Contrade, Ital. *Contrada*, chemin, voisinage. I, 45.
Contrepeter. I. 49.
Coquin. I, 126.
Coquinage. I, 14.
Coquiner. I, 14.
Coquinerie. I, 15.
Cornar. I, 121.
Cornette. I, 310.
Cornifistibulizé. II, 269.
Cornuement. I, 51.
Couches. II, 112, 156.
Cour. I, 259.
Courserot. I, 80.
Coursier. I, 79.
Courtaut. I, 80.
Courtesie, Ital. *Cortesia*. I, 43.
Courtisan. I, 247.
Courtisane, Ital. *Cortegiana*. I, 91, 230.
Courtisanesque. I, 1, 3, 47, 50.
Courtisanisme. I, 1.
Cousturier. I, 207, 285.
Coyon, Ital. *Coglione*, poltron, sot. II, 277.
Créature. II, 71, 103, 125.
Crespillonné. I, 176.
Cristère. I, 164.
Crocheteur. I, 12.

Croire (se faire à). I, 23.
Cuisiner. I, 61, 65.

D

Dameret. I, 11.
Damoiseau. I, 11.
Damp. I, 129.
Dauphin. I, 270.
Departir d'avec quelqu'un. I, 45.
Deprier. I, 43.
Desastre. II, 127.
Despiteux. I, 89.
Destrier. I, 79.
Détraquer (se). I, 95.
Discortesie, Ital. *Discortesia*. I, 45.
Discoste, Ital. *Discosto*, éloigné, écarté. I, 45.
Disgrace, Ital. *Disgratia*. I, 151.
Disgratié, Ital. *Disgratiato*. I, 150.
Dismentiguer, Ital. *Dismenticare*, oublier. I, 100, 118.
Disturbe, Ital. *Disturbo*, empêchement. I, 47.
Domestichesse, Ital. *Domestichezza*, familiarité, privauté, I, 4.
Dom. I, 128.
Drapeau. I, 307.

E

Embuscade. I, 293.
Employer le verd et le sec. II, 228, 229, 256.
Emplumer. II, 152.
Endret I, 36.
Enhazé. II, 209.
Enseigne. I, 308.
Entrelarder. I, 52; II, 220, 225.

Enui. I, 8, 26.
Équipollent. I, 93.
Esbouffer (s'), Ital. *Sbuffare*. I, 5.
Escorchement. I, 14, 27, 52.
Escorcherie. I, 6, 15, 29, 30.
Escort. I, 60.
Escu. I, 299.
Escuyer trenchant. I, 283.
Esgarée (à l'). I, 57.
Eslourdir, Ital. *Abbalordire*. I, 89, 90.
Espoitrinement. I, 228.
Estrade, extrade. I, 63, 64.
Esventail I, 188.
Excogiter. I, 91.
Excoriateur. I, 60.
Excort. I, 59.
Extremement. I, 117.

F

Faire alte. I, 305.
Faire la piaffe. II, 240.
Fantaisie, Ital. *Fantasia*. I, 3.
Faquin, Ital. *Facchino*. I, 101.
Farcir. I, 59.
Farcissement. I, 58, 59, 65.
Farragineux, du Lat. *Farrago*, mélange. I, 47.
Fastide, Ital. *Fastidio*, ennui, dégoût I, 44.
Faveur. II, 104.
Favoregger, Ital. *Favoreggiare*, favoriser. I, 4.
Ferite, Ital. *Ferita*, blessure. I, 35.
Fermer, Ital. *Fermare*, s'arrêter. I, 45.
Fille de joye. I, 92.

Finer. I, 19.
Foas (je). I, 11.
Fogge, Ital. *Foggia,* mode, façon. I, 54, 108; II, 245.
Forestier, Ital. *Forestiere,* étranger. I, 67, 96.
Forfant, Ital. *Furfante,* fripon. I, 101.
Forfanterie, Ital. *Furfanteria.* I, 94.
Forussite, Ital. *Fuoruscito,* banni. I, 153.
Foy de gentilhomme. I, 318; II, 276.
Fraise. I, 177.
Fraisé. I, 174, 176.
Fraiser (se). I, 11.
Francés (pour François). I, 8, 142.
Françoizer. I, 26.
Frisque. II, 42.
Fruttola (in), Ital. en hâte. I, 23.
Friser (se). I, 11.

G

Galanterie. I, 197.
Galbe. I, 34, 35, 311.
Galefretier. I, 213; II, 292.
Galion, galiote. II, 11.
Garbe, Ital. *Garbo,* bonne grâce, gentillesse. I, 3, 34, 49.
Garbé, Ital. *Garbato,* gentil, de bonne grâce. I, 119.
Gayoffement. I, 51, 52.
Gens de service. II, 25, 138, 214.
Gentilesse. I, 196.
Germanizer. I, 73.
Godronné. I, 174, 176.
Godronner (se). I, 11.
Goffe, Ital. *Goffo,* niais. I, 36.
Gofferie, Ital. *Gofferia,* lourdauderie, sottise. I, 3; II, 245.

Gogues. II, 279.
Gosser. II, 287.
Graces. II, 112, 156.
Grade, Ital. *Grado*. I, 111.
Grand Seigneur (le). II, 12.
Gravelle. I, 160.
Grequer. I, 74.
Grobianisme. I, 212.
Gruyer. I, 67.
Guarre. I, 11.

H

Haillons. I, 309.
Hayant. I, 9.
Heaume. I, 295.
Here. I, 77.
Hespagnolizer. I, 73.
Homme de bien. II, 62.
Huguenot. II, 291.
Humeur. I, 144.
Humoriste. I, 241.
Hypocorisme. I, 88, 91.

I

Imbater (s'), Ital. *Imbattersi*, se trouver. I, 34, 47, 112.
Imbratter, Ital. *Imbrattare*, souiller. I, 51.
Imparer, Ital. *Imparare*, apprendre. I, 35.
Imprese, Ital. *Impresa*, entreprise.
Inamouré, Ital. *Innamorato*. I, 45.
Increse (il m'), Ital. *Increscere*, être ennuyé de... 1, 46; II, 2.

Indugier, Ital. *Indugiare*, délayer, séjourner. I, 4.
Infanterie. I, 292.
Infiniment. I, 117.
Inganner (s'), Ital. *Ingannarsi*, se tromper. I, 4, 35; II, 258.
Italianizer. I, 1, 24, 26, 34, 53.

J

Jalousie. I, 183.
Janin. I, 9.
Jergon, I, 15, 34.
Jergonnage. I, 10.

L

Ladrement. I, 101.
Larmoyer. I, 7.
Leggiadre, Ital. *Leggiadro*, gentil. I, 49.
Leggiadrement, Ital. *Leggiadramente*, gentiment. I, 10. 108.
Leggiadresse, Ital. *Leggiadria*, gentillesse. II, 245.
Leste, Ital. *Lesto*. I, 49, 99.
Lever, Ital. *Levare*, enlever, arracher. I, 3, 109.
Liste, Ital. *Lista*. I, 98.
Lopin. I, 7.
Lunatique. I, 241.

M

Madame, sœur du roy. I, 271.
Madesi (Ital.), oui vraiment. I, 45.
Maistresse. II, 105.
Majesté. I, 260.
Malotru. I, 7.
M'amie. I, 131.

Manchons. I, 187.
Manquement. Ital *Mancamento*. I, 108.
Maraude. I, 91, 92.
Mariol, Ital. *Mariuolo,* filou. I, 101.
Martel in teste, Ital. *Martello,* proprement marteau; au figuré, passion, fantaisie. I, 3, 44, 61, 112, 113.
Maubart (place). I, 12, 172.
Maugratieux. I, 8.
Menestre, Ital. *Menestra,* potage. I, 61, 101.
Mercadant, Ital. *Mercadante,* marchand. I, 46.
Mercerot. I, 91.
Meschant. I, 125.
Mescoler, Ital. *Mescolare,* mêler, I, 34.
Meslinge, I, 18, 49.
Messire. I, 129.
Mestif. I, 7.
Mignarderie. I, 11.
Mignon, Ital. *Mignone,* I, 57.
Militie. I, 290.
Milort. I, 77, 80.
Misère. I, 70, 96.
Moas. I, 11.
Momon. I, 182.
Monarque. II, 63.
Monition. I, 164.
Monsieur. I, 78, 131.
Monsieur d'Argent-cour. I, 215.
Monsieur, frère du roy. I, 270.
Mugueter. I, 12.

N

Negotier. I, 284.

Nonce. I, 285.
Noye, Ital. *Noia,* ennui, dégoût. I, 112.

O

Office. I, 104.
Ouse (j'). I, 11.

P

Paillarde. I, 125.
Palefrenier. I, 158.
Panetier. I, 275.
Pansart (Sainct). II, 278.
Panse. I, 210, 223.
Paquet. II, 201.
Parler Chrestien. II, 290.
Parleur I 9
Parresiastiquement. I, 72.
Pasfillonner (se). I, 11.
Passefillonné. I, 174, 176.
Passefillon. I, 175.
Past, Ital. *Pasto*, repas. I, 3, 44.
Patarasse. II, 262, 295.
Pathelin. I, 163.
Patheliner. I, 163.
Pedant, Ital. *Pedante*. I, 47, 58, 101.
Pedanterie, Ital. *Pedanteria*. I, 10.
Pedantesque, Ital *Pedantesco*. I, 47.
Pendans d'oreilles. II, 247.
Peregriner, Ital. *Peregrinare*, voyager. I, 43.
Perfection de (faire). I, 46, 56, 155.
Perruquier. I, 211.
Phinomic, Philomic. I, 61, 62.

Physicien. I, 159.
Piafer. I, 5, 27, 46.
Piarre. I, 12.
Pie (cheval). II, 277, 278.
Pied de nez. II, 170.
Piller, Ital. *Pigliare*, prendre. I, 34, 69, 96, 108.
Pindarizer. I, 10, 62; II, 281.
Piquebeuf. II, 241.
Pitié. I, 126.
Plaisanteur. I, 72.
Poignelade, Ital. *Pugnalata*, coup de poignard. I, 35.
Poisson d'Avril. I, 242.
Police. I, 96.
Poltron, Ital. *Poltrone*. I, 93, 101.
Poltronerie, Ital. *Poltroneria*. I, 94.
Poltronesquement. I, 94.
Poltronizer. I, 94.
Porte du Grand Seigneur (la). II, 13.
Poste, Ital. *Posta*, guise. I, 66.
Pot aux roses. I, 4; II, 56.
Poupin. I, 198.
Prendre la chèvre. I, 163.
Prier, prière. I, 36, 38, 43.
Prince du sang. I, 278.
Profection de (faire). I, 56.
Profession de (faire). I, 57.
Prononceur. I, 8.

Q

Quadrain. I, 50.
Qualibre, Ital. *Calibro*, calibre. I, 56.
Querelle. I, 126.

Querre. I, 12, 19, 23.
Qui pro quo. I, 106.

R

Radotement. I, 218.
Ragasch, Ital. *Ragazzo*, laquais, I, 45.
Ragionnement, Ital. *Ragionamento*, discours, dialogue. I, 3, 47.
Ragionner, Ital. *Ragionare*, discourir, parler, raisonner. I, 3, 47.
Raquette. I, 175, 179.
Ratepelade. I, 175.
Recouvrer. I, 156.
Regente. I, 266.
Resonnance. I, 7.
Retourner à ses moutons. I, 163.
Réussir, Ital. *Riuscire*. I, 144.
Reystre. I, 232.
Rinfresquer, Ital. *Rinfrescare*, rafraîchir. I, 4.
Ringratier, Ital. *Ringratiare*, remercier. I, 44.
Riposte, Ital. *Riposta*, réponse. I, 44.
Risque, Ital. *Rischio*. I, 145.
Roger bon temps. II, 279.
Roine blanche. I, 268.
Romipete. I, 66.
Rosse. I, 79.
Roussin. I, 79, 80.
Ryme. II, 3.

S

Saburre. I, 224.
Sadement. I, 51.
Salade, Ital. *Celata*. I, 295.

Saluer. II, 72.
Salvatichesse, Ital. *Salvatichezza*, rusticité, grossièreté. I, 4.
Salve. I, 311, 319.
Sarment (pour Serment). I, 317.
Satrape. I, 76, 77.
Sbigottit, Ital. *Sbigottito*, étonné. I, 3, 4, 100, 118.
Scholaré, Ital. *Scolare*, écolier. I, 58.
Scorne, Ital. *Scorno*, affront. I, 48, 136; II, 269.
Scorte, Ital. *Scorta*, escorte, accompagnement. I, 4.
Seigneur. I, 127.
Seigneur (le grand). I, 73.
Seigneurie, Ital. *Signoria*. I, 34, 101.
Service. I, 105, 106; II, 149.
Servicial. I, 106.
Serviteur. II, 105.
Sgarbatement, Ital. *Sgarbatamente*, sans façon, sans grâce. I, 3.
Sieur. I, 131, 132.
Signalé, Ital. *Segnalato*. I, 101.
Signora. I, 92.
Sire. I, 130, 281.
Solaz, Ital. *Solazzo*, plaisir, soulas. I, 47.
Sorner. I, 162.
Sornette. I, 162.
Space (à), Ital. *A Spasso*, en promenade. I, 44.
Spaceger, Ital. *Spasseggiare*, se promener. I, 3, 44.
Spadachin, Ital. *Spadacino*, spadassin. I, 46.
Spurquesse, Ital. *Sporchezza*, saleté. I, 51.
Stanse, Ital. *Stanza*, demeure, arrêt. I, 3, 45.
Staphier, Ital. *Staffiere*, estafier, valet de pied. I, 47.
Staphilade, Ital. *Staffilata*, coup d'étrivières. II, 262.

Stenter, Ital. *Stentare,* attendre, languir. I, 147; II, 1, 277, 279.
Stomaquer (se), Ital. *Stomacarsi*, avoir du dégoût. I, 49.
Strade, Ital. *Strada*, chemin, rue. I, 3, 44, 63.
Strane, Ital. *Strano*, étrange, étranger. I, 3; II, 2.
Straque, Ital. *Stracco,* las. I, 44, 45, 112.
Sublin, I, 105.
Suerie (pays de). I, 257.
Supercherie. I, 86; II, 282.
Syncoper. I, 64.

T

Tailleur I 207, 285.
Tapis. I, 76.
Tourte. I, 59.
Tresque. I, 184, 272.
Triacle. I, 166.
Trinquer. II, 113.
Tripotage. I, 10.
Triste. I, 66; II, 298.
Troas. I, 11.
Trubulent, I, 169.

U

Usance, Ital. *Usanza,* coutume. I, 34, 44.
User, I, 114.

V

Vaisseau. II, 7.
Veau. I, 5.
Venion (je). II, 11, 284.
Verdier. I, 67.

Vertugale, ou Vertugade. I, 184.
Verve. I, 143,
Villaquerie, Ital. *Villaccaria*, chose déshonnête. I, 48.
Voas (je). I. 11.
Vocable, Ital. *Vocabolo*, mot, parole, I, 34.
Voglie, Ital. *Voglia*, volonté. I, 4.
Voler. I. 69.
Volte, Ital. *Volta*, fois. I, 38, 44, 47.

Paris. — Charles Unsinger, imprimeur, 83, rue du Bac.

[redacted]

NOV 20 1953